MONSEIGNEUR DUPANLOUP

PAR EMILE FAGUET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

HACHETTE

THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION

39999 e 59 85 3570

M^GR DUPANLOUP

• FIGURES DU PASSÉ •

ONT PARU OU PARAITRONT DANS CETTE COLLECTION

Les volumes en vente sont marqués d'un astérisque *

MIRABEAU *
par Louis Barthou, de l'Académie Française.

La Duchesse DE CHEVREUSE *
par Louis Batiffol.

DUMOURIEZ *
par Arthur Chuquet, Membre de l'Institut.

GAMBETTA *
par Paul Deschanel, de l'Académie Française.

Mgr DUPANLOUP *
par Émile Faguet, de l'Académie Française.

LAUZUN *
par le Duc de La Force.

VERGNIAUD *
par E. Lintilhac.

DANTON *
par Louis Madelin.

MADAME DE MAINTENON *
par Mme Saint-René Taillandier.

Monsieur VINCENT (DE PAUL)
par André Bellessort.

TALLEYRAND
par Jules Cambon, de l'Académie Française.

MARC-RENÉ D'ARGENSON
par Fr. Funck-Brentano.

Madame DE STAËL
par Ed. Herriot

La Duchesse DE CHOISEUL
par André Lichtenberger.

La Marquise de POMPADOUR
par Pierre de Nolhac, de l'Académie Française.

Monsieur THIERS
par Raymond Poincaré, de l'Académie Française.

LE COMTE D'ARTOIS
par le Vicomte de Reiset.

LE PRINCE NAPOLÉON
par le Lieutenant-Colonel Rousset.

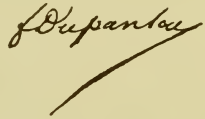
NECKER
par Raoul Péret.

Madame ROLAND
par Mme Marcelle Tinayre.

Le Cardinal de RETZ
par Louis Batiffol.

Le Duc de MORNY
par Marcel Boulenger.

Monsieur de CHARETTE
par G. Lenôtre.



Mgr Dupanloup. Frontispice.

• FIGURES DU PASSÉ •

Mgr Dupanloup

Un Grand Evêque

PAR

EMILE FAGUET

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

LIBRAIRIE HACHETTE

•79• Boulevard St GERMAIN • PARIS •

92
D9F1

Joan of Arc
BX4705
D9F3X

SIXIÈME MILLE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Hachette and C°, 1914.

AVANT-PROPOS

La *figure de Monseigneur Dupanloup est restée un peu brouillée devant les yeux des nouvelles générations comme celle de tous ceux qui ont été mêlés aux luttes de la politique.*

Le relire avec une grande tranquillité d'esprit, me laisser peu à peu pénétrer par l'élévation et la pureté de son âme, par sa bonté profonde, par la soif de vérité qui était en lui, par ses vertus intellectuelles de pédagogue, de psychologue, de moraliste, de directeur, par ses talents aussi, très singuliers, très personnels d'écrivain et d'orateur ; devenir son ami dévoué et respectueux, sans rien perdre, je crois, de l'impartialité et de l'indépendance d'esprit nécessaires et essayer de donner de lui une image juste et claire ; c'est ce qui m'est arrivé ces temps derniers et ce que je considère comme un bon événement de ma vie intellectuelle et morale et tel que j'ai regardé comme un devoir d'en faire part à ceux qui ne se soucient que de vérité.

E. F.

Mgr DUPANLOUP

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE
SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET

LA NAISSANCE IRRÉGULIÈRE || EN SAVOIE || A PARIS || PREMIÈRE COMMUNION || SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET || LES CATÉCHISMES DE LA MADELEINE || DUPANLOUP DIRECTEUR DU PETIT SÉMINAIRE || LES SOUVENIRS DE RENAN.

L'ENFANT qui devait plus tard s'appeler Dupanloup naquit, le 3 janvier 1802, à Saint-Félix en Haute-Savoie.

La Savoie — quand il s'agit d'un homme qui par tous ses ascendants, tant paternels que maternels, appartient à la même province, on peut hasarder, discrètement du reste, quelques considérations ethnographiques, — la Savoie est mère d'enfants énergiques, vaillants, persévérants, un peu rudes et volontiers batailleurs, et aussi d'une foule de grands chrétiens dont la plupart ont porté dans le ministère apostolique ces mêmes tendances de caractère et d'esprit. Elle a donné saint Bernard de Menthon, Innocent V, le fougueux Robert de Genève, saint François de Sales, d'autres papes et cardinaux; Guillaume Fichet, Vaugelas, Joseph de Maistre, Xavier de Maistre, Pierre Lanfrey, François Buloz. C'est une race forte et dure; c'est une race rocheuse, avec la forte carrure de ses montagnes et la grâce aussi, quelque-

fois, de ses vallons frais, intimes et recueillis. Joseph de Maistre a l'âpreté que vous savez et, dans ses lettres à sa fille, est un père délicieux.

La mère de Dupanloup s'appelait Dechosal. Elle avait été séduite par un jeune ouvrier tailleur, François Dupenloup (*sic*). Le père de celui-ci, originaire d'Evires, sur la route d'Annecy à la Roche, était chantre à la cathédrale d'Annecy et avait une nombreuse famille. Un de ses fils était capitaine dans les armées de la République française. François, le sixième sur douze enfants, était un assez mauvais sujet. La jeune fille séduite par lui, quand elle connut qu'elle était enceinte, se confia à un de ses oncles, curé dans les Bauges, canton montagneux au centre de la Haute-Savoie. L'excellent homme prit des mesures pour envoyer et faire admettre sa nièce à l'hospice de Chambéry. Plus tard on aviserait.

La jeune fille sentant approcher le moment décisif part en carriole pour Chambéry; mais, soit qu'elle s'y fût prise trop tard, soit que les cahots de la voiture eussent précipité les événements, elle doit s'arrêter à peu près à la moitié de son chemin, au village de Saint-Félix, à 13 kilomètres avant d'arriver à Aix. La nuit suivante naissait l'enfant.

Il était très grêle et très faible : « Je suis né mourant ». La sage-femme, dès le matin, le porte à l'église, le fait baptiser et inscrire dans les registres paroissiaux avec mention du nom du père présumé, parce que si la Savoie était française à cette époque, on y suivait encore, comme coutume, la loi sarde qui exigeait que la fille mère déclarât le nom du père de son enfant. L'enfant fut nommé Félix, du nom du village où il était né. Il fut confié à une nourrice. Puis sa mère et sa tante l'élevèrent comme elles purent.

Sa mère était orpheline, ayant perdu sa mère à dix ans et son père très peu de temps après la naissance de Félix. La tante Gay était une personne assez romanesque, « grande lectrice des écrivains du XVIIIe siècle, admiratrice de Rousseau », dit Mgr Dupanloup lui-même.

On allait par les champs. « Nous nous promenions souvent avec ma tante autour d'Annecy. J'aimais les fleurs d'automne dans les prairies, les violettes, les touffes de primevères dans la mousse au pied des arbres. Je me perdis un jour avec ma tante dans le bois de Sainte-Catherine en allant au château des Buchard; nous fûmes obligés de passer là la nuit, sur un arbre en travers, moi enveloppé dans un châle. »

Plus tard, sa mère loua un petit jardin à la Puya, faubourg d'Annecy. Ils y allaient se promener, respirer l'air du lac, soigner le mouton que Félix affectionnait fort, causer avec « la Françon » dans sa chaumière. On allait visiter aussi le bon oncle, curé de Saint-François dans les Bauges, « spirituel et gai avec un fonds de foi et de piété solides; généreux, franc comme l'or ». On partait « par le marquisat et la route de Faverges, à cheval. On était reçu à bras ouverts. L'oncle donnait à Félix des pièces de huit sous. »

Comme il montrait une vive intelligence, on mit Félix dès l'âge de six ans au petit collège d'Annecy. Mais les premiers succès de l'enfant inclinèrent sa parenté à lui chercher un lieu d'études plus favorable et ils tournèrent leurs regards vers Paris. L'oncle curé y connaissait quelques personnes. La mère de Félix y fit, au printemps de 1809, un premier voyage pour tâter le gué, puis, l'enfant s'étant pris d'enthousiasme pour ce projet — « Paris! Paris, disais-je. J'étais vain et sensible! » — on se décida. Il partit avec sa mère, une tante et une cousine. On voyageait pauvrement, à petites journées : « Nous couchâmes à Cruseilles. Nous y arrivâmes le soir, aux lumières, qu'on voyait de loin sur le coteau. Le lendemain nous traversions Genève et y passions la nuit. Puis nous montions la montagne de Gex et jetions de là un dernier regard sur la Savoie. Nous la regardâmes longtemps en lui disant adieu.... Laissant Dôle, Besançon à droite, puis Dijon, puis Auxerre, son quai, son port, son aspect, je les reconnus bien, plus tard, puis Sens, Charenton, [nous arrivâmes à] Paris enfin. »

La jeune mère eut la bonne fortune d'entrer au service de la famille de Rohan-Chabot. Elle était intelligente, assez instruite, très bien élevée, de bonne tenue, de bonnes manières, extrêmement pieuse. Elle fut très appréciée de ses maîtres, qui l'élevèrent au rang de femme de charge et lui confièrent la direction de la maison.

L'enfant fut placé au collège Sainte-Barbe, où il se rappelait avoir eu pour condisciple Quicherat.

François Dupenloup, le père, apprit ces choses et songea à en profiter. Il fit le voyage de Paris, se présenta à l'hôtel de Rohan et proposa à la mère de son enfant de l'épouser. Il n'était plus que détesté et méprisé, du reste ne pouvait plus être dans la vie de Mlle Dechosal qu'un fâcheux embarras. Il fut éconduit nettement. Il s'en retourna en son pays et, en passant par Saint-Félix, il crut se venger en écrivant en marge de l'acte de baptême de son fils qu'il ne reconnaissait pas la paternité qui lui y était attribuée. Il disparut à tout jamais de la vie de sa compagne et de son fils. Celui-ci garda pourtant son nom qu'il orthographia *Dupanloup*. Quelques biographes ont donné pour père à Félix Dupanloup le capitaine des armées de la République dont nous avons parlé; mais des recherches faites dans les annuaires militaires ont établi qu'à la date et de la naissance et de la conception de Félix, le capitaine Dupenloup était très éloigné de la Savoie. Son fils grandissant, Mlle Dechosal prit elle-même le nom de son fils et ne fut connue bientôt que sous le nom de Mme Dupanloup.

Mgr Dupanloup, à l'époque de la mort de sa mère, faisait un retour vers son enfance et sa naissance et écrivait dans son journal intime : « D'une seule vue je voyais : ma naissance à Noël, mon baptême le même jour, l'adoption de sainte Geneviève.... Oui, la bonté de Dieu sur ces deux faibles créatures, sur cette jeune femme de vingt ans, sur cet enfant d'un jour fut inouïe. Ce qui se décida dans le conseil de Dieu, à Saint-Félix, doit me tenir en adoration toute ma vie et en tendresse d'actions de grâces. »

Félix Dupanloup fit sa première communion avec une émotion profonde, dont il s'est toujours souvenu, en 1815; car, dans ce temps-là, on n'était admis à ce sacrement que lorsqu'on était jugé capable de comprendre ce que l'on faisait. En octobre 1815 il entra à la « petite communauté », collège fondé, rue du Regard, par l'abbé Teyssère, dirigé par l'abbé Poiloup, où les élèves ne faisaient alors que les classes de grammaire et d'où ils sortaient pour passer au petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Il y fut reçu en sixième ayant treize ans; mais il regagna très vite le temps perdu. Il était passionné et pour l'étude et pour les jeux et voulait énergiquement primer en toutes choses. La latinité, dès le *de Viris*, l'enchantait. Les vers latins furent pour lui un jeu charmant dont il goûta les délices toute sa vie.

Quand il passa à Saint-Nicolas du Chardonnet il y fut vite considéré comme un élève extraordinaire. Ses devoirs latins étaient cités dans tout le monde scolaire d'alors. Ses vers latins étonnaient toute la population latinisante de Paris.

Le duc de Rohan l'aimait paternellement et aux jours de congé ou de vacances le recevait en son château de la Roche-Guyon. Dès qu'il fut au grand séminaire de Saint-Sulpice, les docteurs de l'Église et les princes de l'Église les plus saints et les plus glorieux jetèrent les yeux sur lui et lui vouèrent une perpétuelle sollicitude : M. Borderies, qui mourut évêque de Versailles; M. de Quelen, futur archevêque de Paris; M. de Frayssinous, futur ministre des Cultes.

A l'âge de vingt ans il était de taille moyenne, bien proportionné, élancé, les épaules tombantes, le visage un peu allongé, le nez fort et aquilin, les yeux bleus larges et à fleur de tête, les sourcils noirs, allongés, le front très haut, les cheveux abondants et tombant bouclés presque jusque sur les épaules, les lèvres bien faites et sinueuses, l'air pensif et doux.

Le clergé de Paris voulut garder dans cette ville un si brillant sujet que l'on se représentait déjà, sinon comme

un rempart, au moins comme un ornement de l'Église. On l'attacha comme vicaire à la Madeleine et on le chargea particulièrement des catéchismes, catéchisme proprement dit (préparatoire à la première communion), et catéchisme « de persévérance » s'adressant aux jeunes fidèles de treize à vingt ans. On comprend ce que peut devenir entre les mains d'un homme de talent, d'un orateur enflammé et entraînant un catéchisme de persévérance. Il peut être une suite ininterrompue de conférences où tout Paris, et plus encore, se donne rendez-vous et se presse. C'est ce qui arriva. Chacun des catéchismes de l'abbé Dupanloup comptait de trois à quatre cents enfants accompagnés de leurs parents. Beaucoup appartenaient à de très grandes familles. Des princesses appelées au trône y parurent, par exemple la fille de Don Pedro, roi de Portugal, laquelle devait devenir impératrice du Brésil. Il put un jour compter dans son auditoire trois reines. « On venait là, a-t-il dit lui-même, de toutes parts, des pays les plus lointains; car les Révolutions avaient amené à Paris, particulièrement en 1830, 1831, 1832, des enfants d'Italie, de Pologne, de Portugal, d'Allemagne, du Brésil, des enfants pauvres, des enfants riches et même des enfants royaux; des enfants qui, pour venir au catéchisme, arrivaient des plus misérables quartiers de Paris ou sortaient des demeures les plus brillantes de l'opulence; des enfants dont les parents appartenaient d'ailleurs à toutes les nuances les plus contraires des partis politiques qui partageaient alors la France. »

L'abbé Dupanloup était ravi, lui qui jusqu'à sa mort adora les enfants et qui, jusqu'à sa mort, ne détesta pas la gloire : « Je n'oublierai jamais, a-t-il écrit, le spectacle que m'offraient ces enfants quand je leur parlais; tous ces regards vifs et brillants, fixés sur moi, me paraissaient un miroir de leurs âmes que traversait en ce moment la parole divine comme le rayon de soleil traverse le pur cristal; c'était vraiment le miroir de Dieu. La vérité s'y réfléchissait avec éclat; on sentait l'accomplissement de cette mystérieuse parole de l'éternel et divin amour :

Pater, revelasti ea parvulis! Chaque parole, comme un rayon, rejaillissait sur ces visages, se réfléchissait sur ces vives physionomies; ils m'en renvoyaient la lumière; j'en étais éclairé moi-même. Un vieil auteur a trouvé un mot charmant pour peindre saint François de Sales faisant le catéchisme : « Il regardait son petit monde et son petit monde le regardait ». Que de grâce il y a dans ce mot! Comme ce regard mutuel du catéchiste et des enfants indique bien cette mutuelle pénétration des âmes qui n'a lieu nulle part ailleurs au même degré, parce que nulle part ailleurs la vérité ne trouve des âmes si ouvertes, si accessibles, si bien faites pour recevoir les mystères du ciel, pour boire la première rosée de la grâce et de l'amour!... »

L'œuvre des catéchismes de la Madeleine fut toute la jeunesse de l'abbé Dupanloup. Elle dura de 1825 à 1834. Entre temps, en 1829, l'abbé Dupanloup fut sollicité de prendre le poste de secrétaire général du Ministère des Cultes. Il n'aimait pas, il n'a jamais aimé l'administration; et il s'agissait de quitter son cher catéchisme. Il refusa. On voit la chose joliment racontée dans une lettre de lui à son ami M. Moligny, curé de Courcelles : « Mon cher ami, je ne sais que devenir. Je ne demande qu'une chose, c'est d'être pendant huit ou quinze jours vicaire de Courcelles et voici qu'on veut me faire secrétaire général du Ministère des Affaires ecclésiastiques. Jeudi dernier, j'étais monté en voiture pour aller passer quelques jours chez M. de Breteuil et me sauver de là à Courcelles : point du tout, arrive un message supérieur qui m'oblige à rester pour la susdite affaire. Je ris, je me moque; pas le plus petit mot pour rire; c'est sérieux. Il faut en prendre mon parti. Je commence par descendre de voiture, je vais au ministère. On me parle, je réponds; on insiste, je ris; je dis ensuite que je suis confus, désolé, mais que c'est impossible; on insiste encore; je pars pour Versailles [il y allait sans doute consulter Mgr Borderies] et je reviens comme un trait pour dire que c'est fini, qu'il n'y faut pas compter. Je suis résolu irrévocablement à

quitter Paris; car infailliblement, si j'y restais, je deviendrais ministre ou garçon de bureau. J'aime mieux être vicaire de Courcelles. »

Ce qu'il accepta ce fut d'être : d'une part, aumônier (en second, le premier aumônier était Mgr Borderies) de Mme la Dauphine, fille de Louis XVI; d'autre part catéchiste du fils de la duchesse de Berri, duc de Bordeaux, héritier présomptif, connu plus tard sous les noms de comte de Chambord et de Henri V; d'autre part encore catéchiste du duc de Nemours et de la princesse Clémentine (branche d'Orléans).

Il s'ensuit qu'à la Révolution de 1830 il avait le choix soit de suivre le duc de Bordeaux dans l'exil, soit de rester avec les d'Orléans auprès du trône. Il suivit ce dernier parti, sa présence auprès du duc de Bordeaux ne devant être utile à rien et son principal office et son essentiel devoir étant le catéchisme de la Madeleine; et personne ne peut songer à le blâmer.

Il resta auprès de ses catéchumènes de la Madeleine et auprès du duc de Nemours. Celui-ci avait pour précepteur un vieux voltairien, M. Trognon, ancien professeur de l'Université impériale. La première fois que l'abbé Dupanloup vint catéchiser le duc de Nemours, M. Trognon lut son journal pendant toute la leçon; la seconde fois il interrompit souvent sa lecture; la troisième fois il mit son journal dans sa poche; la quatrième fois il ne l'apporta plus.

Le grand catéchiste allait cependant, en 1834, éprouver de grands déboires. A cette époque fut nommé curé de la Madeleine M. Benzelin. M. Benzelin, qui avait été professeur dans l'Université, qui avait quelque chose, sinon des doctrines, du moins du tour d'esprit janséniste, avait en horreur l'œuvre des catéchismes de la Madeleine. Cela lui paraissait beaucoup trop mondain et sentant beaucoup trop le siècle. Ne dissimulons point qu'à tout dire, c'était parfaitement chrétien, mais c'était un athénée. Ajoutons qu'à cause de ces catéchismes le curé de la Madeleine était parfaitement éclipsé par le catéchiste.

M. Benzelin voulut mettre ordre à cela. Il décida, dès le 9 décembre 1833, que M. l'abbé Dupanloup n'était plus directeur du catéchisme de persévérance et ne dirigerait plus que le catéchisme préparatoire à la première communion. Puis ce fut une série de vexations dans le détail desquelles nous n'entrerons pas et qui, malgré l'appui que l'archevêque de Paris, Mgr de Quelen, donnait très ouvertement à l'abbé Dupanloup, durèrent presque une année entière et furent extrêmement pénibles. Il faut reconnaître et, dans son inappréciable *Vie de Mgr Dupanloup*, M. l'abbé Lagrange le reconnaît expressément, que le clergé de Paris était en grande majorité favorable à M. Benzelin, comme les chrétiens laïques l'étaient à Mgr de Quelen. Le clergé de Paris ne voyait guère que les mauvais côtés des catéchismes de persévérance, le côté théâtre, si je puis m'exprimer ainsi, et n'en voyait pas suffisamment les excellents effets et il ne se disait pas que, si les jeunes gens et les jeunes filles étaient certainement attirés par l'éclat et le brillant de ces conférences, encore était-il que, s'ils n'étaient pas venus là chercher la parole divine, ils n'auraient été la chercher nulle part. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il voyait sans chagrin l'indépendance des curés de Paris affirmée énergiquement par M. Benzelin en face de l'Archevêché.

Mgr de Quelen était de tout cœur avec l'abbé Dupanloup. Cet « aristocratique prélat, dit de lui Ernest Renan, aimait la piété, mais la piété mondaine, de bon ton, sans barbarie scolastique ni jargon mystique, la piété comme complément d'un idéal de bonne société qui était, à vrai dire [un peu hasardé; Renan n'en sait rien], sa principale religion. Si Hugues ou Richard de Saint-Victor se fussent présentés à lui comme des pédants ou des rustres, il les eût pris en maigre estime. Il avait pour Mgr Dupanloup la plus vive affection. Celui-ci était alors légitimiste et ultramontain. Il a fallu les exagérations des temps qui ont suivi pour qu'on ait pu le considérer comme un gallican et un orléaniste. M. de Quelen trouvait en lui un fils spirituel partageant ses dédains et ses préjugés. Il

savait sans doute le secret de sa naissance. Les familles qui avaient veillé paternellement sur le jeune ecclésiastique, qui en avaient fait un homme bien élevé et qui l'avaient introduit dans leur monde fermé, étaient celles que connaissait le noble archevêque et qui formaient pour lui les confins de l'univers. J'ai vu M. de Quelen; il m'a laissé l'idée du parfait évêque de l'ancien régime. Je me rappelle sa beauté (une beauté de femme), sa taille élégante, la ravissante grâce de ses mouvements. Son esprit n'avait d'autre culture que celle de l'homme du monde d'une excellente éducation. La religion était pour lui inséparable des bonnes manières et de la dose de bon sens relatif que donnent les études classiques. » « Telle était aussi la mesure intellectuelle de M. Dupanloup. Ce n'était pas la belle imagination qui assure une valeur durable à certaines œuvres de Lacordaire et de Montalembert, ni la profonde passion de Lamennais; l'humanisme, la bonne éducation, étaient ici le terme de toute chose; la faveur des gens bien élevés devenait le suprême critérium du bien [on verra par la façon dont M. Dupanloup a parlé à ces gens bien élevés et de la plus haute classe sociale et d'une classe au-dessus de la plus haute que ce jugement de Renan est beaucoup trop étroit]. De part et d'autre, absence complète de théologie; on se contentait de la révérer de loin. Les études théologiques de ces hommes très distingués avaient été très faibles. Leur foi était vive et sincère; mais c'était une foi implicite, ne s'occupant guère des dogmes qu'il faut croire. Ils sentaient le peu de succès qu'aurait eu la scolastique auprès du seul public dont ils se préoccupaient, le public mondain et assez frivole qu'a devant lui un prédicateur de Saint-Roch ou de Saint-Thomas d'Aquin. »

Mgr de Quelen et l'abbé Dupanloup étant tels, avec les réserves que j'ai indiqué qu'il faut faire, l'archevêque soutint l'abbé de toutes ses forces et de toute son adresse et aussi longtemps qu'il le put, mais enfin il fallut céder. L'archevêque ne pouvait pas briser le curé de la Madeleine ni lui imposer dans l'administration de son église des

mesures qu'il n'avait pas le droit de lui ordonner et qui auraient mis le vicaire au-dessus du curé d'une façon éclatante et par conséquent scandaleuse. Il prit son parti. Il supprima les catéchismes de persévérance de la Madeleine et transporta dans d'autres paroisses tous les catéchistes en second que dirigeait M. Dupanloup. Quant à lui-même il lui réservait une autre mission. Le 25 juillet, l'archevêque de Paris écrivait à M. Dupanloup : « Mon cher ami, je vous ai donné une destination qui, je l'espère, remplira vos vues comme les miennes et qui sera une preuve du tendre attachement que je vous porte. Au reçu de cette lettre vous aurez à cesser toute fonction dans l'église de la Madeleine. J'en donne avis à M. le Curé. Vous viendrez me voir et nous causerons ensemble du nouveau ministère que je vous destine. »

Deux semaines après, il lui écrivait de nouveau : « Vous ne pouvez douter, mon cher ami, qu'il n'en ait beaucoup coûté à mon cœur d'être obligé de vous rappeler, vous et Messieurs... de cette paroisse de la Madeleine pour laquelle je n'ai jamais su m'épargner un sacrifice, où vous aviez fait tant de bien, où vous deviez en faire encore. Vous savez avec quelle persévérance, hélas! et avec quelle désolante inutilité j'ai lutté depuis plus de huit mois pour essayer de conserver les œuvres saintes qui vous attachent à la jeunesse chrétienne et qui l'attachent à vous. Lorsqu'une téméraire usurpation de la juridiction épiscopale eut frappé l'un d'entre vous, je n'ai pu me résoudre à vous laisser exposé vous-même, non plus que vos autres confrères, à des tentatives qu'il est sans doute de mon devoir de réprimer, mais dont je désire vous garantir. La divine Providence, qui sait mêler les consolations aux épreuves, m'avait ménagé les moyens de vous retirer avec honneur d'un lieu où, à force de persécutions, on vous eût fait mourir de patience. Je crois être entré dans ses desseins. Mon petit séminaire, le petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, le berceau de votre cléricature, que vous avez embelli par vos brillantes études et surtout par votre tendre piété, a besoin actuelle-

ment d'une nouvelle organisation. J'ai jeté les yeux sur M. l'abbé James en qualité de supérieur, sur vous en qualité de directeur-préfet des études, sur M. Petitot en qualité de directeur-préfet de religion et préfet de discipline. Je vous confie les plus chères espérances du diocèse. Je vous ai de plus nommé, ainsi que M. Petitot, chanoine honoraire de mon église métropolitaine. »

Le coup, bien qu'atténué par la condamnation très sévère et même très rude de son persécuteur, fut extrêmement sensible à M. Dupanloup. Quinze ans après, écrivant sur la mort de sa mère, il disait : « Une autre époque heureuse de la vie de ma mère avait été, en 1833, son voyage et son séjour en Savoie, chez mon oncle le curé. Son cœur y jouit beaucoup; j'y étais seul avec elle; nous nous promenions ensemble; tous nos parents la venaient voir d'Annecy, ses frères qui vivaient encore et leurs enfants, ses neveux et nièces. Ces deux ou trois mois la préparaient *au coup affreux de la Madeleine.* »

Il entra donc à Saint-Nicolas du Chardonnet comme directeur des études en 1834 et, dès 1837, il en fut nommé supérieur et maître absolu, comme c'était bien l'intention de M. de Quelen en le retirant de la Madeleine. Il s'y révéla grand éducateur. La volonté énergique qui était le fond de son caractère, tempérée par une extrême douceur qu'il n'avait guère qu'avec les enfants, mais que son amour profond pour les enfants lui donnait, son activité prodigieuse qui le rendait présent partout et qui pour ainsi dire rendait sensible à chaque enfant sa présence réelle et continuelle auprès de lui, son éloquence toujours prête et qui descendait profondément dans l'imagination et dans la sensibilité de ses jeunes sujets, en faisaient un directeur d'esprits comme il n'y en avait jamais eu beaucoup. C'était, disait Renan qui fut son élève, un *éveilleur*, un *excitateur* incomparable. « Quel bon et grand cœur! » dit-il encore.

Dans les *Lettres du séminaire* du même auteur on saisit sur le vif l'admiration, plus que cela, l'émotion sacrée que sa parole excitait dans les mêmes esprits :

rhétoricien à Saint-Nicolas, Renan a entendu le discours prononcé par M. le Supérieur dans la chapelle de la Sorbonne sur *la science sacrée*, puis la leçon d'ouverture de son cours. De l'un il admire « le plan magnifique et d'une grandeur étonnante » et « l'exécution pleine de chaleur en même temps que d'imagination ». Dans l'autre il estime que l'orateur « s'est surpassé lui-même ». Tout compte fait, il ne sait s'il doit préférer le discours solennel ou la leçon et il conclut : « Quel homme le Bon Dieu m'a fait connaître! C'est l'âme la plus belle et l'esprit le plus élevé que j'aie connu jusqu'ici. » (Lettre à sa mère, 1841.) Et dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* il en parle ainsi : « C'est dans ces dispositions d'esprit que M. de Quelen remit entre les mains de M. Dupanloup l'austère et obscure maison de l'abbé Frère et d'Adrien de Bourdoise. Le petit séminaire de Paris n'avait été jusque-là, aux termes du Concordat, que la pépinière des prêtres de Paris, pépinière bien insuffisante, strictement limitée à l'objet que la loi lui prescrivait. C'était bien autre chose que rêvait le nouveau supérieur porté par le choix de l'archevêque à la fonction, peu recherchée, de diriger les études des jeunes clercs. Tout lui parut à reconstruire, depuis les bâtiments où le marteau ne laissa d'entier que les murs, jusqu'au plan des études que M. Dupanloup réforma de fond en comble.

« Deux points essentiels résumèrent sa pensée. D'abord il vit qu'un petit séminaire tout ecclésiastique n'avait à Paris aucune chance de succès et ne suffirait jamais au recrutement du diocèse. Il conçut l'idée, par des informations s'étendant surtout à l'ouest de la France et à la Savoie, son pays natal, d'amener à Paris les sujets d'espérance qui lui seraient signalés. Puis il voulut que sa maison fût une maison d'éducation modèle telle qu'il la concevait, et non plus un séminaire au type ascétique et clérical. Il prétendit, chose délicate peut-être, que la même éducation servît aux jeunes clercs et aux fils des premières familles de France. La réussite de la difficile affaire de la rue Saint-Florentin [Conversion de Talley-

rand, que nous verrons plus loin] l'avait mis à la mode dans le monde légitimiste; quelques relations avec le monde orléaniste lui assuraient une autre clientèle dont il n'était pas bon de se priver. A l'affût de tous les vents de la mode et de la publicité, il ne négligeait rien de ce qui avait la faveur du moment.

« Sa conception du monde était très aristocratique; mais il admettait trois aristocraties : la noblesse, le clergé et la littérature. Ce qu'il voulait, c'était une éducation libérale, pouvant convenir également au clergé et à la jeunesse du faubourg Saint-Germain, sur la base de la piété chrétienne et des lettres classiques. L'étude des sciences était à peu près exclue; il n'en avait pas la moindre idée.

« La vieille maison de la rue Saint-Victor fut ainsi, pendant quelques années, la maison de France où il y eut le plus de noms historiques ou connus. Y obtenir une place pour un jeune homme était une grâce chèrement marchandée. Les sommes très considérables dont les familles riches achetaient cette faveur servaient à l'éducation gratuite des jeunes gens sans fortune qui étaient signalés par des succès constants.

« La foi absolue de M. Dupanloup dans les études classiques se montrait en ceci : ces études, pour lui, faisaient partie de la religion. La jeunesse destinée à l'état ecclésiastique et la jeunesse destinée au premier rang social lui paraissaient devoir être élevées de la même manière. Virgile lui semblait faire partie de la culture intellectuelle d'un prêtre au moins autant que la Bible.

« Pour une élite de la jeunesse cléricale, il espérait qu'il sortirait de ce mélange avec des jeunes gens du monde, soumis aux mêmes disciplines, une teinture et des habitudes plus distinguées que celles qui résultent de séminaires uniquement peuplés d'enfants pauvres et de fils de paysans. Le fait est qu'il réalisa sous ce rapport des prodiges. Composée de deux éléments en apparence inconciliables, la maison avait une parfaite unité. L'idée que le talent primait tout le reste étouffait les divisions, et, au bout de huit jours, le plus pauvre garçon débarqué

de province, gauche, embarrassé, s'il faisait un bon thème ou quelques vers latins bien tournés, était l'objet de l'envie du petit millionnaire qui payait sa pension sans s'en douter....

« Je dois deux choses à M. Dupanloup : de m'avoir fait venir à Paris et de m'avoir empêché de mourir en y arrivant. La vie sortait de lui; il m'entraîna. Naturellement, il s'occupa d'abord peu de moi. L'homme le plus à la mode du clergé parisien, ayant une maison de deux cents élèves à diriger ou plutôt à fonder, ne pouvait avoir le souci personnel de l'enfant le plus obscur. Une circonstance singulière fut un lien entre nous. Le fond de ma blessure était le souvenir trop vivant de ma mère.... Ma seule consolation était de lui écrire des lettres pleines d'un sentiment tendre et tout humides de regrets. Nos lettres, selon l'usage des maisons religieuses, étaient lues par un des directeurs; celui qui était chargé de ce soin fut frappé de l'accent d'amour profond qui était dans ces pages d'enfant. Il communiqua une de mes lettres à M. Dupanloup qui en fut tout à fait étonné.

« Le plus beau trait du caractère de M. Dupanloup était l'amour qu'il avait pour sa mère. Quoique sa naissance fût, par un côté, la plus grande difficulté de sa vie, il honorait sa mère d'un vrai culte. Cette vieille dame demeurait à côté de lui; nous ne la voyions jamais; nous savions seulement que tous les jours il passait quelque temps avec elle. Il disait souvent que la valeur des hommes est en proportion du respect qu'ils ont eu pour leur mère. Il nous donnait à cet égard des règles excellentes, que j'avais du reste toujours pratiquées, comme de ne jamais tutoyer sa mère et de ne jamais finir une lettre à elle adressée sans y mettre le mot *respect*.... Le jour où ma lettre lui fut remise était un vendredi. C'était le jour solennel. Le soir, on lisait en sa présence les places et les notes de la semaine. Je n'avais pas cette fois-là réussi ma composition; j'étais le cinquième ou le sixième. « Ah! dit-il, si le sujet eût été celui d'une lettre que j'ai lue ce matin, Ernest Renan eût été le premier. »

« Dès lors il me remarqua; j'existai pour lui; il fut pour moi ce qu'il était pour tous, un principe de vie, une sorte de Dieu. Un culte remplaça un culte et le sentiment de mes premiers maîtres s'en trouva fort affaibli.

« Ceux-là seuls, en effet, qui ont connu Saint-Nicolas du Chardonnet dans ces années brillantes peuvent se faire une idée de la vie intense qui s'y développait. Et cette vie n'avait qu'une seule source, un seul principe, M. Dupanloup lui-même. Il était sa maison tout entière. Le règlement, l'usage, l'administration, le gouvernement spirituel et temporel, c'était lui. La maison était pleine de parties défectueuses; il suppléait à tout. L'écrivain, l'orateur, chez lui, étaient de second ordre; l'éducateur était tout à fait sans égal.

« L'ancien règlement de Saint-Nicolas du Chardonnet renfermait, comme tous les règlements de séminaire, un exercice appelé la *lecture spirituelle*. Tous les soirs, une demi-heure devait être consacrée à la lecture d'un ouvrage ascétique; M. Dupanloup se substitua d'emblée à saint Jean Climaque et aux *Vies des Pères du désert*. Cette demi-heure il la prit pour lui. Tous les jours, il se mit directement en rapport avec la totalité de ses élèves par un entretien intime, souvent comparable, pour l'abandon et le naturel, aux homélies de Jean Chrysostome dans la *Palæa* d'Antioche. Toute circonstance de la vie intérieure de la maison, tout événement personnel au supérieur ou à l'un des élèves, était l'occasion d'un entretien rapide, animé. La séance des notes du vendredi était quelque chose de plus saisissant et plus personnel encore. Chacun vivait dans l'attente de ce jour. Les observations dont le supérieur accompagnait la lecture des notes étaient la vie ou la mort. Il n'y avait aucune punition dans la maison; la lecture des notes et les réflexions du supérieur étaient l'unique sanction qui tenait tout en haleine et en éveil.

« Ce régime avait ses inconvénients, cela est hors de doute. Adoré de ses élèves, M. Dupanloup n'était pas

toujours agréable à ses collaborateurs : on m'a dit que, plus tard, dans son diocèse, les choses se passèrent de la même manière et qu'il fut toujours plus aimé de ses laïques que de ses prêtres. Il est certain qu'il écrasait tout autour de lui. Mais sa violence même nous attachait, car nous sentions que nous étions son but unique.

« Ce qu'il était, c'était un éveilleur incomparable. Pour tirer de chacun de ses élèves la somme de ce qu'il pouvait donner, personne ne l'égalait. Chacun de ses deux cents élèves existait distinct dans sa pensée. Il était pour chacun d'eux l'excitateur toujours présent, le motif de vivre et de travailler. Il croyait au talent et en faisait la base de la foi. Il répétait souvent que l'homme vaut en proportion de sa faculté d'admirer. Son admiration n'était pas toujours assez éclairée par la science; mais elle venait d'une grande chaleur d'âme et d'un cœur vraiment possédé de l'amour du beau. Il a été le Villemain de l'École catholique. M. Villemain fut, parmi les laïques, l'homme qu'il a le plus aimé et le mieux compris. Chaque fois qu'il venait de le voir, il nous racontait la conversation qu'il avait eue avec lui sur le ton de la plus chaleureuse sympathie.

« Les défauts de l'éducation qu'il donnait étaient les défauts mêmes de son esprit. Il était trop peu rationnel, trop peu scientifique. On eût dit que ses deux cents élèves étaient destinés à être tous poètes, écrivains, orateurs. Il estimait peu l'instruction sans le talent. Cela se voyait surtout à l'entrée des Nicolaïtes à Saint-Sulpice, où le talent n'avait aucune valeur, où la scolastique et l'érudition étaient seules prisées. Quand il s'agissait de faire de la logique et de la philosophie en latin barbare, ces esprits, trop nourris de belles-lettres, étaient réfractaires et se refusaient à une si rude nourriture.

« Aussi les Nicolaïtes étaient-ils peu estimés à Saint-Sulpice : on n'y nommait jamais M. Dupanloup; on le trouvait trop peu théologien. Quand un ancien élève de

Saint-Nicolas du Chardonnet se hasardait à rappeler cette maison, quelque vieux directeur se trouvait là pour dire: « Oh! oui, du temps de M. Bourdoise... », montrant clairement qu'il n'admettait pour cette maison d'autre illustration que son passé du XVIIe siècle [1]. »

Tel est le jugement de Renan sur M. Dupanloup éducateur. De son côté, M. de Salvandy disait de lui : « Il est à lui seul un corps enseignant », d'un mot très heureux, quoique hyperbolique.

Il y a à remarquer que c'est l'*éducateur*, — l'homme qui menait au bien par la piété, par l'amour de Dieu, par l'amour des parents et, particulièrement, *par le sentiment de l'honneur* — que tous ses élèves ont loué de toute leur âme, plutôt que l'*instructeur*, plutôt que l'homme des méthodes d'instruction. A cet égard, M. Dupanloup n'a rien inventé. Il a donné et il a fait donner l'instruction telle qu'il l'avait reçue, c'est-à-dire toute littéraire et peut-être un peu puérilement littéraire. Il apprenait aux enfants à écrire en latin et en français et son objectif était ce triste personnage : le brillant rhétoricien. Ni les études historiques, ni les études scientifiques, ni les études philosophiques, n'étaient à Saint-Nicolas du Chardonnet dans l'honneur où il eût été utile et où il eût été glorieux pour le directeur qu'elles fussent. Renan s'en est plaint avec quelque raison et autant il a vénéré au point de vue de l'éducation morale le souvenir de Dupanloup, autant c'est de ses souvenirs de Saint-Nicolas du Chardonnet que les préventions de Renan contre l'éducation littéraire sont venues : il la voyait toujours à travers celle qu'il avait reçue et jamais M. Renan n'a pardonné à M. Dupanloup de lui avoir fait faire des vers latins !

Mais, insistons-y, l'éducateur était merveilleux. Tout plein de Fénelon, grand admirateur de *Télémaque* et avec grande raison, car, style factice à part, le *Télé-*

1. Renan, *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (Calmann-Lévy, édit.).

maque est admirable, il s'était fait du jeune homme selon le cœur de Dieu une image définitive, très pure, très élevée, infiniment noble et c'est selon cette image qu'il « sculptait les âmes ».

M. Costa de Beauregard dit de lui : « Quand il parlait des enfants qui furent « son premier et son dernier amour », je ne sais quoi d'ému, de souriant, idéalisait sous ses cheveux blancs toutes les tendresses de l'aïeul : « Si mes cheveux ont blanchi avant le temps, a-t-il dit, c'est au service de l'enfance », et il ajoutait : « J'avais vraiment pour eux quelque chose du sentiment maternel ». On lui demandait un jour pourquoi ses préférences allaient aux enfants difficiles : « C'est parce que sur ceux-ci l'éducation est plus puissante que sur les autres », répondit-il. « Oui, ajoutait-il, j'ai connu autrefois un petit garçon fort méchant dont la grâce du bon Dieu a peut-être fait un évêque passable. »

Un trait l'honore grandement à mon avis et montre bien à plein ce haut sentiment de la droiture et de l'honneur qui le remplissait : il a contribué à faire sortir Renan de Saint-Sulpice. Il l'y venait voir souvent, ayant gardé pour son ancien élève des sentiments de tendre affection. Un jour, dans quelque parole embarrassée du jeune séminariste il crut sentir le doute qui couvait et qui déjà commençait de se déclarer : « Mon enfant, lui dit-il, si vous êtes troublé à ce point pourquoi continuez-vous à communier? » Renan répondit que s'il ne communiait pas il devrait quitter Saint-Sulpice et qu'il ne saurait où aller : « Avant tout, répondit Dupanloup, cessez ce sacrilège, ne mettez pas sur vous cette malédiction ». Et il lui glissa dans la main ce qu'il lui fallait pour quitter le séminaire et faire face aux premières nécessités. Ils furent dans cette circonstance très dignes l'un de l'autre. Renan, ne croyant plus, affrontait la misère plutôt que d'enseigner ce qu'il ne croyait pas; Dupanloup, croyant, aidait Renan à sortir de l'Église où il aurait enseigné ce qu'il n'eût pas cru, et tous deux obéissaient au sentiment de l'honneur.

Pendant cette période où il fut supérieur de Saint-Nicolas du Chardonnet (1837-1845) comme dans la période précédente, Dupanloup n'écrivit point ou écrivit très peu. Il ne faut noter pour mémoire qu'une courte notice sur la vie de Mgr Borderies en 1833, une anthologie de Fénelon intitulée *La vraie et solide vertu sacerdotale*, une anthologie de Bossuet intitulée *Le sourire du chrétien*, et le *Manuel des catéchismes* (1838). Dupanloup, pour ainsi parler et pour dire vrai, n'écrivit pas avant l'âge de quarante ans.

CHAPITRE II

LA MORT DE TALLEYRAND. LA SORBONNE

LA MORT DE TALLEYRAND || DUPANLOUP PROFESSEUR A LA SORBONNE || LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT || DUPANLOUP QUITTE LE PETIT SÉMINAIRE || LA MORT DE SA MÈRE || DUPANLOUP ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Une circonstance, en 1838, mit M. Dupanloup en vive lumière mondaine et aussi en grande lumière historique. Ce fut la mort de M. de Talleyrand. Dupanloup l'avait entrevu à la cour en 1829, mais n'avait pas lié connaissance avec lui. Le prince avait quatre-vingt-trois ans; il déclinait physiquement, mais conservait toute la lucidité de son esprit. Il jugeait de haut la vie et la science et, comme Chateaubriand, regardait passer à ses pieds sa dernière heure. Il écrivait en 1837, le jour anniversaire de sa naissance : « Voilà quatre-vingt-trois ans de passés! Je ne sais si je suis satisfait quand je récapitule comment tant d'années se sont passées, comment je les ai remplies : que d'agitations stériles! que de tentatives infructueuses! que de complications fâcheuses, que d'émotions exagérées, que de forces usées, de dons gaspillés, de malveillances inspirées, d'équilibre perdu, d'illusions détruites, de goûts épuisés! Quel résultat enfin, que celui d'une fatigue morale et physique, d'un découragement complet pour l'avenir et d'un profond dégoût du passé. » Il écrivait encore, le même jour : « Une foule de gens ont le don ou l'insuffi-

sance de ne jamais prendre connaissance d'eux-mêmes; je n'ai que trop le malheur ou la supériorité contraire.... Elle augmente avec les années. » Bref, il faisait son examen de conscience. Mais ce n'était pas encore un examen de conscience chrétien.

La duchesse de Dino, nièce de Talleyrand, et la fille de la duchesse de Dino, jeune personne que Talleyrand aimait beaucoup et qui avait quelque influence sur lui, désiraient passionnément qu'il mourût chrétiennement. Pour cela il fallait toute une négociation avec l'archevêché de Paris et même avec Rome; il fallait savoir quelle rétractation de ses erreurs passées l'Église exigerait de M. de Talleyrand et il fallait le décider à la faire. Pour cette négociation délicate, la duchesse et sa fille, conseillées sans doute par l'archevêché, jetèrent les yeux sur M. Dupanloup. Mgr de Quelen, dès 1835, avait pris l'occasion de la mort de la duchesse de Talleyrand pour écrire au prince une longue lettre où il le suppliait de travailler au salut de son âme. Talleyrand avait répondu très poliment qu'il était enrhumé, que dès que son indisposition aurait pris fin il ferait visite à l'archevêque et qu'il le remerciait de l'intérêt témoigné. Quand on connaît la vive affection que Mgr de Quelen portait à M. Dupanloup on peut croire avec certitude que ce fut l'archevêque qui désigna le supérieur de Saint-Nicolas du Chardonnet à la duchesse de Dino.

M. Dupanloup fut d'abord invité à dîner chez le prince et refusa. Sur l'insistance et probablement sur l'avis de l'archevêché, il vint. Il plut à Talleyrand qui vit très bien pourquoi l'on avait appelé ce prêtre intelligent et sachant le monde et qui vit très vite aussi que ce prêtre serait plein de tact, de discrétion et ne le tourmenterait pas. Et Dupanloup vit de son côté, du premier coup aussi, que Talleyrand était parfaitement décidé à faire une fin chrétienne, mais à son heure et sans permettre qu'on exerçât sur lui la moindre pression. Quand on lit tout le détail des relations de Talleyrand et de Dupanloup dans ces derniers mois de la vie de Talleyrand, ce qui frappe

d'abord c'est que Dupanloup ne fit rien; mais ce fut précisément son trait de génie diplomatique qu'il vit tout de suite qu'il fallait ne rien faire, être présent et attendre.

Ce que Talleyrand voulait, ce à quoi il tenait par-dessus tout, c'est que l'on n'attribuât pas à la faiblesse de l'âge la rétractation qu'il était résigné à faire et sa réconciliation avec l'Église. De là la dernière combinaison diplomatique qu'il imagina : faire un discours à l'Académie des Sciences morales, à laquelle il appartenait, le prononcer; car s'il l'avait fait lire par un autre il aurait pu être soupçonné de ne l'avoir pas écrit; puis dater sa rétractation du jour même de son discours à l'Académie, d'où il faudrait bien conclure que ç'avait été en pleine possession de ses facultés que le prince de Talleyrand avait fait sa soumission à l'Église.

C'est ce qui résulte de beaucoup de ses paroles. « Si je tombais sérieusement malade, je demanderais un prêtre et ce serait l'abbé Dupanloup. — Pour qu'il pût vous être utile, répondait Mme de Dino, il faudrait que vous fussiez rentré dans l'ordre commun dont vous êtes malheureusement sorti. — Oui... et je ne dois pas tarder; je ne veux pas que jamais on attribue ce que je ferai à la faiblesse de l'âge; je dois faire cela dans le mois même de mon discours à l'Académie. »

Vis-à-vis de M. Dupanloup, il fut aimable et distant, comme celui-ci était gracieux, respectueux et discret. M. Dupanloup envoyait à M. le prince, pour sa petite-nièce, ses *Extraits de Fénelon*, et le prince répondait à la lettre accompagnant l'envoi : « Tous les souvenirs que vous invoquez, monsieur l'abbé, me sont en effet bien chers et je vous remercie d'avoir deviné la place qu'ils ont conservée dans ma pensée et dans mon cœur.... Pour me faire apprécier dignement l'ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer pour mon jeune ange gardien, il suffisait, monsieur l'abbé, qu'il me vînt de vous. J'y ai cherché tout de suite les pages dont vous me parlez trop modestement et j'y ai remarqué avec une satisfaction particulière le

passage suivant : « Cet homme extraordinaire sembla apporter ici ce coup d'œil invincible qui le faisait triompher dans les batailles lorsque, jugeant que l'impiété et l'anarchie étaient sœurs, il les fit taire toutes deux à la fois devant sa redoutable épée. » J'espère avoir bientôt, monsieur l'abbé, le plaisir de vous renouveler moi-même.... »

Il causait amicalement de la mort avec Dupanloup. Il lui racontait l'anecdote suivante : M. X..., député, avait dit devant Royer-Collard qu'il voudrait mourir de mort subite. Protestations. « Et vous, monsieur Royer-Collard, qu'en pensez-vous ? — Monsieur, avait répondu Royer-Collard, quand on se donne le droit de tout dire on s'expose à tout entendre : le vœu que vous formez est *animal*... »

Ainsi Talleyrand causait avec Dupanloup ; et il observait la physionomie de son interlocuteur. Il coquetait avec M. Dupanloup et avec la mort comme il avait coqueté avec tout le monde.

Et il venait peu à peu à l'examen de son projet. Il écrivait à l'archevêque de Paris, il écrivait au Pape et disait toujours : « Il faut que la pièce soit datée de la semaine de mon discours à l'Académie ; il ne faut pas qu'on puisse dire que j'étais intellectuellement affaibli ».

Ces lettres étaient des rétractations et condamnations de sa vie passée. Elles furent jugées insuffisantes et l'on proposa des corrections à y faire. Il accepta avec beaucoup de bonne grâce. Restait qu'il signât. Il ne signait pas. Il atermoyait indéfiniment. On était terriblement inquiet. Il s'affaiblissait. On redoutait qu'il ne fût surpris par la mort. Il semblait ne le redouter nullement et être sûr de son heure. Mme de Dino le lui disait aussi discrètement qu'elle le pouvait : « ... Mais, prince, pendant que votre main le peut encore ! — Qu'on soit tranquille, je ne tarderai pas. » Et il tardait.

Enfin, un jour, il dit : « Demain, entre cinq et six heures du matin ». On courut porter la nouvelle à l'archevêché. Le soir, il déclinait rapidement. On fut au comble

de l'angoisse; on craignit qu'il ne passât pas la nuit; on se servit de son « ange gardien » pour essayer de vaincre son obstination : « Bon oncle, tu es calme en ce moment; ne voudrais-tu pas signer?... — Il n'est pas six heures. J'ai promis de signer entre cinq et six heures du matin. »

Le lendemain matin, à cinq heures, on était rassemblé autour de lui et M. Dupanloup eut l'inspiration de faire apparaître une petite parente à lui qui faisait sa première communion le jour même. M. de Talleyrand la bénit et dit : « Voilà bien les deux extrémités de la vie. Elle va faire sa première communion et moi.... » Il n'acheva pas. A six heures, on lui présenta les papiers; il se les fit lire et les signa de toute sa signature : Charles-Maurice, prince de Talleyrand, puis il demanda la date de son discours à l'Académie et l'inscrivit. Dans la matinée il reçut le Roi et Mme Adélaïde et les remercia de l'honneur qu'ils faisaient à sa maison, fut absous, reçut l'extrême-onction. L'après-midi, à trois heures et demie, il expira. Royer-Collard, qui était présent, prit congé de M. Dupanloup en lui disant : « Vous êtes un prêtre »...

En 1840, l'abbé Dupanloup fut appelé à professer à la Faculté de théologie de la Sorbonne. Il y parla deux ans, sans un savoir approfondi, sans une grande solidité de doctrine, mais avec cette éloquence entraînante qu'il portait partout. Parlant, par exemple, du génie humain et de sa grandeur et de ses faiblesses, il disait : « Il est dans le monde, il est dans les régions de l'intelligence et de la vérité de vastes mers non encore explorées, des terres inconnues. C'est le génie qui les parcourt, qui les découvre, mais il ne les crée pas; elles existaient avant lui. Les voyageurs audacieux qui découvrirent le monde ne le firent pas; ils le découvrirent.... Christophe Colomb devinait, sentait l'Amérique; il la réclama contre les orages des mers, contre les orages plus redoutables des passions humaines qui s'agitaient contre lui. L'Amérique fut sa conquête; l'Europe entière retentit d'acclations; l'ancien monde donna la main au nouveau. Le

génie, Messieurs, c'est le génie des découvertes; c'est le Christophe Colomb de l'intelligence! »

On s'étouffait à la Sorbonne pour entendre ces grandes choses.

Mais le génie a ses écueils; il les contient en lui-même et, laissant ses auditeurs songer à l'abbé Lamennais, l'orateur disait : « Ces chutes du génie, tous les siècles en ont été témoins; le nôtre a reçu à cet égard de grandes et douloureuses leçons. Je n'en raconterai pas l'histoire. Hélas! nous sommes tous solidaires; ces génies ont été quelquefois nos guides; ils sont de notre sang. Loin de nous la pensée d'insulter jamais à de tels malheurs. Ce que je dirai de plus sévère contre eux c'est que je respecte ces grandes infortunes plus qu'elles ne se respectent peut-être elles-mêmes. Chez les anciens, quand la foudre avait frappé quelque lieu élevé de la terre, on ne s'en réjouissait pas. Ce lieu était entouré d'une barrière qui devenait sacrée; on ne pouvait ni le fouler aux pieds ni bâtir sur son sol; le culte d'une frayeur religieuse l'entourait aussitôt et l'on ne montrait que de loin ces lieux funestes marqués par la malédiction des cieux. »

Au contact du public le polémiste était né en Dupanloup, et aux applaudissements de son auditoire et un peu à cause d'eux il partait en guerre contre la littérature pseudo-religieuse d'alors, contre la *religiosité* romanesque de 1840 :

« Ils ont beau donner à leurs égarements des noms pompeux, attendrissants, héroïques, religieux même; dans le langage nouveau de leur religiosité mystique, dans leurs pieux romans, dans leurs saintes harmonies, ils ont beau nous étaler le spectacle de leur vertueuse sensibilité; ils ont beau réclamer pour leurs doux et irrésistibles penchants nos sympathies, comme ils disent, notre compassion et presque notre enthousiasme; leurs innocentes faiblesses et même leurs passions angéliques trahissent le génie du vice, l'amour effréné du plaisir et les plus honteux raffinements de la volupté. Voilà la vérité sur la douceur et la mélancolie de leurs affections. Ils ont beau

emprunter à la religion ses voiles les plus sacrés, pour couvrir leurs honteux mystères; ils ont beau nous parler dans leur prose et dans leurs vers de foi, d'espérance, d'amour, de charité même; on sait ce que tout cela veut dire. Ils n'en sont pas moins, leurs poèmes et leurs romans religieux n'en sont pas moins l'école de l'immoralité la plus honteuse et la plus effrénée qui fut jamais. Et après cela on viendra gravement nous dire que dans cet admirable siècle tout est sérieux, philosophique et religieux, jusqu'au roman, jusqu'à ces feuilles périodiques et légères qui, chaque matin, nous amusent et nous corrompent. Oui, il y a de la philosophie, du christianisme et du sérieux dans leurs livres et, sous ce sérieux, ils sapent, avec art et méthode, les fondements de toute vertu; ils brisent tous les liens du devoir; ils donnent à la jeunesse la liberté de tout faire avec le triste courage de ne rougir de rien. Ils ne respectent ni la sainteté de la foi conjugale, ni la candeur du jeune âge, ni la dignité de la vieillesse. Et parce que le nom de la plus sainte des créatures, de *Notre-Dame*, de Marie; parce que le nom adorable du Christ lui-même, parce que la croix, comme ornement mélancolique d'une passion malheureuse, apparaissent quelquefois au frontispice de leurs œuvres, ils prétendent nous interdire l'examen et la réprobation de ces scandales? Non! Non!... Mais c'est assez : je veux commander la réserve à ma bouche. Ils ne me trouveront pas trop sévère et je me borne à prononcer contre eux la sentence que Platon, ce philosophe si poète, ce mathématicien si harmonieux, prononçait contre eux autrefois. Je leur dirai donc et ce sera mon dernier mot : poètes, romanciers et chanteurs de toute espèce, continuez à chanter. Quelques femmes peut-être vous couvriront de fleurs; mais nous, nous vous bannirons de notre République! »

Contre la philosophie spiritualiste de cette époque, il disait, sans dissimuler la pitié profonde qu'elle lui inspirait : « Les anciens cherchaient une vérité qui n'était pas révélée; mais vous qui, par une préoccupation déplorable, détournez les yeux de la lumière et cherchez

toujours, vous cherchez à faux; vous n'êtes pas en lutte contre la vérité, mais en recherche auprès d'elle. Vous la côtoyez toujours et vous n'y abordez jamais, heureux quand les coups de vent ne vous rejettent pas en pleine mer au milieu des abîmes. Quand vous arrivez à conquérir laborieusement l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, vous êtes à bout. Le génie du crime en fit autant que vous; il fit plus, car vous proclamez l'être suprême et lui il le fit décréter.... Certes, Messieurs, avant Jésus-Christ, j'aurais été platonicien, ou, si j'avais connu la Judée, je me serais fait probablement encore prosélyte hébreu; mais après Jésus-Christ, je suis chrétien; je sens qu'il y a dans la philosophie évangélique tout ce qui convient aux plus hautes exigences de la raison; mais après trois mille ans se faire platonicien, certes, Messieurs, pour des gens qui parlent de progrès, c'est être trop retardataires. C'est un anachronisme, une violence faite au progrès réel de l'humanité, et je suis plus dans le progrès que vous quand je me déclare philosophe chrétien. » C'est après cette page convaincante que M. l'abbé Lagrange, qui la cite, ajoute : « *Creusant encore plus ce sujet*, il montrait dans sa troisième leçon la faiblesse du génie dans sa force même... »

Ce cours se termina par un incident qui n'était pas très inattendu. Une minorité d'auditeurs s'insurgea. L'occasion fut celle-ci. Citant la lettre connue de Voltaire à Thiriot : « Mentez, mon ami, mentez; je vous le rendrai à l'occasion », l'orateur s'écria : « Qu'en dites-vous, Messieurs? N'est-ce pas de ces hommes encore plus que des spinozistes et des panthéistes de son temps que Fénelon aurait pu dire : « Ce n'est [pas] une secte de philosophes, mais de menteurs »?

Des coups de sifflet éclatèrent auxquels l'orateur tint tête avec esprit.

Mais les journaux s'emparèrent de l'affaire. Pour assurer la tranquillité du professeur, il aurait fallu des mesures d'ordre que M. Dupanloup demanda et que Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, se

refusa à prendre. Dupanloup ne reparut plus dans sa chaire.

L'anecdote a son intérêt, parce que ce texte, que Dupanloup avait cité et qui est très exact, a été depuis rapporté dix mille fois par les orateurs et les écrivains ecclésiastiques. Je l'ai entendu tomber de la chaire; je l'ai rencontré continuellement dans les journaux; je l'ai trouvé dans une thèse de doctorat à la Faculté des lettres de Paris. Or il est exact; mais pour lui donner, je veux dire pour lui laisser tout son caractère, il aurait fallu dire dans quelles circonstances et dans quel esprit et de quel ton et dans quel dessein et à propos de quoi Voltaire avait donné ce conseil et ces instructions. Il s'agissait d'une comédie que Voltaire voulait faire représenter et qu'il ne voulait pas qui fût dite être de lui : « Ne dites pas qu'elle est de moi et si l'on vous assure que j'en suis l'auteur, dites que ce n'est pas vrai. Mentez, mes amis, mentez.... » On comprend qu'il y a quelque différence entre donner ce conseil à propos d'une comédie et le donner à propos d'une vérité philosophique ou historique. Dupanloup aurait pu avertir son auditoire; il y aurait même eu à cela quelque loyauté.

A moins que Dupanloup ne fût convaincu, comme les stoïciens, que toutes les fautes sont égales et que dire « mentez » à propos d'une comédie est aussi grave que de le dire à propos de la Saint-Barthélemy et il est possible que Dupanloup ait eu cette doctrine. A moins, encore, que Dupanloup n'eût point découvert ce texte et l'ait eu de seconde main. Un écrivain à qui l'on reprochait d'avoir cité ce texte, lui aussi, sans le replacer dans son cadre, répondit : « J'avais trouvé cela dans Dupanloup ». Il est possible que Dupanloup lui-même l'eût trouvé déjà dans un autre.

Quoi qu'il en soit, le cours cessa et vous connaissez l'origine de la légende de Voltaire recommandant le mensonge. Il est vrai que s'il ne l'a jamais recommandé sérieusement il l'a pratiqué de tout son cœur. Il faut rendre justice à tout le monde.

Dupanloup rentra dans son séminaire et continua son œuvre de merveilleux éducateur. Il publia, en 1841, la *Méthode générale de catéchisme* et les *Éléments de rhétorique sacrée*; en 1843, le *Manuel des petits séminaires.*

Ces petits séminaires en particulier et toutes les maisons d'éducation religieuse en général, l'occasion se présenta à lui de les défendre en 1844. Depuis 1830, les catholiques réclamaient la liberté d'enseignement qui avait été proclamée dans la Charte. Elle n'existait que dans l'enseignement primaire; elle n'existait pas pour l'enseignement supérieur; elle n'existait dans l'enseignement secondaire qu'en ceci que les petits séminaires étaient tolérés comme écoles préparatoires aux grands séminaires et que les jésuites, plus ou moins déguisés, tenaient quelques maisons d'éducation. Or, à gauche, on menait campagne contre les jésuites et l'on dénonçait les petits séminaires, d'une part, comme méprisables pour ce qui était du niveau des études, d'autre part, comme pénétrés de l'esprit jésuitique; et, à droite, on invectivait contre l'Université considérée comme donnant un enseignement antireligieux et immoral.

C'est dans ces circonstances et pendant que Montalembert, en toute occasion, réclamait éloquemment la liberté de l'enseignement, que fut présenté par le gouvernement le projet de loi de 1844.

Ce projet donnait une liberté très limitée, ne touchant pas aux petits séminaires, mais exigeant pour l'obtention des grades un « certificat d'études » qui constatait que l'on avait reçu l'instruction, pour les hautes classes, dans un lycée ou collège de l'État et, d'autre part, exigeant des professeurs de toute maison ecclésiastique une déclaration de n'appartenir à aucune congrégation non autorisée, ce qui visait les jésuites.

Le rapporteur de cette loi était M. le duc de Broglie. Dans son rapport il avait marqué un certain mépris pour les petits séminaires. M. Dupanloup s'émut, obtint l'autorisation d'écrire sur ce sujet et publia deux *Lettres à M. de Broglie* où il offrait de faire concourir ses élèves

de Saint-Nicolas du Chardonnet avec les élèves des lycées de Paris et où, du reste, élargissant le débat, il soutenait brillamment, comme Montalembert, la cause de la liberté de l'enseignement. Les deux *Lettres à M. de Broglie* (1844), la brochure *Les Associations religieuses, véritable état de la question* (1845), *L'Instruction* (1845), *De la Pacification religieuse* (1845), la *Lettre au P. de Ravignan* (1845), témoignent de la part très considérable qu'il a prise à la lutte pour la liberté d'enseigner qu'à côté de lui Ravignan, Montalembert et trente évêques soutenaient à cette époque avec la dernière énergie.

En même temps il prêchait : jubilé de Liége, carême de Saint-Vincent de Paul, avent de Saint-Sulpice.

Pendant ce temps l'Université multipliait les brochures et les livres pour la défense de son monopole et de la civilisation menacée, et Eugène Sue publiait son *Juif errant* pour montrer l'immense péril que les jésuites, en particulier, et l'Église catholique, en général, faisaient courir au monde, et Louis-Philippe disait, paraît-il : « C'est une querelle de bedeaux et de cuistres ».

En 1846, Dupanloup publia : *La vraie et solide vertu sacerdotale, par Fénelon*, textes et commentaires, et réimprima, plus étendu, son *Christianisme présenté aux hommes du monde*, qui lui aussi est un recueil de textes de Fénelon encadrés de commentaires.

Son autorité grandissait. Les hautes approbations lui venaient de partout, de Belgique, d'Allemagne, de Rome. Lamartine, qui aurait pu se croire visé dans la furieuse attaque de Dupanloup contre la religiosité du XIX^e^ siècle, lui adressait une de ces lettres qui alors *sacraient* un homme : « Monsieur, je connaissais par la renommée le manifeste de paix [*la Pacification religieuse*] que vous venez de publier. Je suis fier de savoir mon nom inscrit parmi les plénipotentiaires du traité. La paix en tout genre est de Dieu ; la guerre est des hommes. Or la paix ne peut être que dans la liberté. Quand on possède tous ses droits on n'a rien à empiéter sur les droits d'autrui. Vouloir plus c'est tyrannie ; accepter moins c'est servitude. Vous me

rappelez les temps éloignés et les jours sereins de la Roche-Guyon [où Lamartine, chez M. le duc de Rohan, s'était rencontré avec Dupanloup tout jeune alors]. Nous étions des enfants, nous voilà des hommes. Bientôt nous serons des vieillards. Ainsi passe la vie; mais Dieu ne passe pas. Voilà pourquoi il est si beau de s'occuper de lui comme vous le faites et de se préparer aux jours éternels en illuminant et sanctifiant les jours présents. Alph. de Lamartine. Saint-Point, 25 juillet 1845. »

C'est précisément en 1845 que M. Dupanloup quitta pour n'y plus revenir son cher petit séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet. Entre le nouvel archevêque, Mgr Affre, et lui, il y avait, et précisément au point de vue pédagogique, de très sensibles divergences. Déjà en 1842 M. Dupanloup avait été un peu invité à se préparer à se séparer de ses élèves chéris. Il avait résisté avec douceur et fermeté. Il avait écrit : « L'œuvre du petit séminaire, conçue et constituée comme elle l'est actuellement, est trop près de son commencement pour avoir eu le temps encore de se fonder.... Cinq années ne peuvent suffire qu'à ébaucher une telle œuvre. Peut-être les premiers essais en sont-ils assez heureux; mais ils ne sont pas assez éprouvés, affermis; peut-être celui qui a entrepris l'œuvre est-il plus qu'un autre dans l'obligation ou en position de la poursuivre et de l'achever; et quelques années encore paraissent indispensables pour la mettre en pleine voie de sécurité, pour la rendre capable d'être transmise, pour la laisser à l'état de fait accompli, de tradition, pour lui imprimer enfin la solidité et l'autorité de l'expérience et du temps. Il reste des règles à rédiger, des instructions à fixer, la théorie et la pratique à établir; il n'y a rien de tout cela pour la direction des petits collèges en général et il serait honorable pour le petit séminaire de Paris, en même temps qu'utile à ses propres intérêts, d'avoir le temps de donner tout à la fois la leçon et l'exemple. »

En 1845, les différences de vues ayant augmenté, peut-

être aussi étant intervenues des questions de personne, l'abbé Dupanloup dut se retirer de lui-même pour n'être pas obligé de le faire et quitta le petit séminaire après des adieux déchirants, de ses élèves à lui, et de lui à eux. Il était nommé chanoine de Notre-Dame, et, par le Pape, protonotaire apostolique. Nous pourrons désormais l'appeler Monseigneur.

Il fut vraiment ému et désolé jusqu'au fond de son être. Il écrivait à la princesse Borghèse : « ... Je tâche de regarder la Providence en face et de marcher ».

Une destinée très brillante s'offrit immédiatement à lui. Prévenu et instruit par son ambassadeur, M. de Brignole, le roi de Sardaigne offrit à l'abbé Dupanloup, né Français, mais né en Savoie... tout ce qu'il voudrait, évêché, archevêché, direction de l'instruction publique. M. Dupanloup refusa tout. D'abord il avait, comme il l'écrivait lui-même à la princesse Borghèse, « la plus extrême répugnance pour l'épiscopat, même en France, même à Versailles »; ensuite il s'en jugeait « plus indigne que tout autre », ce qu'il nous permettra de ne pas croire absolument; enfin il avait « ses liens de Providence à Paris », ce qui veut dire que quitter ce grand théâtre et ce grand champ de bataille lui était impossible. Il répondit donc : « Sire, j'ai été plusieurs fois confus et profondément touché des témoignages de bonté que Votre Majesté a bien voulu faire parvenir jusqu'à moi. Mais je ne saurais exprimer combien ajoute à ma confusion et à mon attendrissement le nouveau témoignage de si haute et si bienveillante confiance que Votre Majesté vient de me faire offrir par M. le marquis de Brignole, son ambassadeur à Paris. Les circonstances mêmes où je me trouve y ajoutent un prix d'une délicatesse vraiment royale. Pourquoi la force des choses et du temps semble-t-elle aujourd'hui me condamner, Sire, à ne pouvoir répondre à une si auguste confiance? J'ai dit ma peine à M. le marquis de Brignole; il a bien voulu l'accueillir avec une bonté digne de représenter celle de Votre Majesté; il est sûr que la Providence m'avait attaché à l'Église de France

par des liens d'une ancienneté et d'une force bien difficiles à briser. Si votre royale bienveillance ne peut les rompre, Sire, c'est qu'ils ne sauraient être rompus.... »

Mgr Dupanloup restait à Paris, prêchant, dirigeant des âmes avec une sollicitude infinie dont nous aurons à parler plus loin et occupant dans Paris une grande situation personnelle qu'au fond il préférait à tout.

1848 survint. Comme il arrive souvent, le destin se plaisant à se jouer des hommes, cette révolution anticléricale prépara et assura la victoire de la liberté de l'enseignement poursuivie en vain pendant les dix-huit ans du gouvernement de Juillet, et il est à remarquer que c'est 1848 qui donna au parti catholique la liberté de l'enseignement secondaire et 1870 qui donna au parti catholique la liberté de l'enseignement supérieur.

Dès 1848, Dupanloup, sentant combien la situation était grave et voulant s'assurer un organe pour la libre propagation de ses idées, acheta *l'Ami de la Religion*, où il écrivait déjà depuis un an et peut-être plus.

Mais, avant de le suivre dans le rôle politique très important qu'il joua sous la seconde République, nous avons à le considérer dans une circonstance domestique très douloureuse. En 1849, il perdit sa mère. C'est lui, comme il sied, que nous laisserons parler en ces heures tragiques :

« Mon séjour à la Combe [maison de campagne d'un de ses amis du Dauphiné] avait été d'une profonde tristesse. Mes courses aux alentours d'Annecy étaient pénétrées du même sentiment de mélancolie chrétienne et cependant d'une grande reconnaissance envers Dieu. J'avais hâte de revenir voir ma mère.

« Je revins le 1er septembre : je ne devais plus passer que cinq mois avec elle. Elle eut en me revoyant un de ces saisissements de joie comme à mes retours de Rome en 1842 et en 1846, à en mourir. Tout son cœur éclatait.... Le 8 novembre, octave de la Toussaint, fête des saintes reliques, elle fut frappée à mort : une douleur de côté affreuse. Les saints, le ciel la rappelaient. M. Guillot, M. Récamier [médecins], vinrent de suite; Antoinette

passa la nuit. Le lendemain une sœur vint. Je pus, le samedi, partir pour ce triste voyage d'Arras et de Bruxelles. Je reçus de ses nouvelles chaque jour. Je revins le 15, le soir. Je la trouvai à l'extrémité.... J'aurais pu la perdre cette nuit. Dieu me la garda. Mais, le lendemain, ce fut affreux. Ce jour-là, elle avait déjà voulu voir M. Guesnier, son confesseur. Le lendemain, elle reçut avec une joie extraordinaire, dont ma misère fut étonnée et pourtant consolée, les sacrements. Elle alla depuis beaucoup mieux....

« Le 1er et le 2 janvier, elle me parut très mal. Je fis la neuvaine à sainte Geneviève; elle en fut très touchée; elle m'appelait son ange. Puis vint la neuvaine à saint François de Sales. M. Récamier la trouva si bien qu'il me dit : « Dans trois jours nous pourrons la transporter dans son nouveau logement ». Dieu en avait disposé autrement. Il voulait mieux faire.

« Le 28 au soir, elle fut très fatiguée, la nuit fut très mauvaise; je fus consterné. Le 30, je compris qu'il n'y avait plus d'espoir; le 31, mercredi, je dis ma messe en pleurant. J'allai chercher M. Guesnier; quand je revins, elle communia avec une extrême joie; elle avait montré le plus grand empressement: elle était toute en Dieu.

« Le jeudi 1er février, à deux heures du matin, j'entendis ma pauvre mère qui priait et gémissait; j'accourus : « *Fili, ne obliviscaris gemitus matris tuæ* » ... Quand je lui rappelais combien Dieu avait été bon pour elle et pour moi, elle disait : « Oh! oui, j'ai bien confiance en mon bon Dieu ». Elle ajoutait : « et en la bonne Sainte Vierge. Oh! la bonne Sainte Vierge! » Quand je lui dis : « C'est moi, votre cher enfant. — Oui, c'est mon fils, reprit-elle, je me suis confessée à mon fils. » C'était vrai; une fois, pendant sa maladie. Cela lui avait fait grand plaisir. Elle se souvenait sans doute de saint François de Sales et de sa mère; je remarquai qu'elle semblait heureuse de me nommer son père....

« Deux heures après je me réveillai avec un serrement de tête affreux. Mon malheur m'apparut. Je fus saisi surtout,

d'une manière extraordinaire et toute divine, de la pensée si vraie, si juste, si pénible que je n'avais pas été pour elle ce que je devais être et que mille fois j'avais fait souffrir son cœur : avant mon sacerdoce par mon indifférence, depuis par des duretés de caractère.

« Je passai la matinée auprès de son lit, priant douloureusement. Elle priait toujours, parlait plus péniblement. M. Récamier et M. Guillot me rassurèrent encore ou du moins l'essayèrent. M. Récamier m'envoya confesser [des pénitents]. Je ne me suis pas repenti d'avoir fait alors cet office de charité; ma pauvre mère m'y aurait engagé; mais il fut cause que je ne lui ai pas reparlé. Quand je revins je la trouvai calme, comme on me l'avait dit et fait savoir plusieurs fois dans l'après-midi; mais c'était le calme de la fin et de toutes ses forces anéanties. Je fus consterné. M. Guesnier dit les prières des agonisants. Ces derniers moments furent cruels. Le Père de Ravignan vint et m'entraîna.

« Dès lors, au milieu de ma très amère douleur, il y eut un sentiment qui domina dans mon âme, le sentiment de la reconnaissance envers la bonté de Dieu, dont je repassai les ineffables bienfaits pour ma mère et pour moi depuis le jour de mon baptême jusqu'à ce triste jour de la mort de ma mère. D'une seule vue je voyais : ma naissance à Noël, mon baptême le même jour, l'adoption de sainte Geneviève; Paris, qui devait nous perdre, Saint-Sulpice qui nous sauva, M. Borderies, l'ange de Dieu, le sacerdoce, les catéchismes, le petit séminaire, tant de grâces et de croix!...

« J'avais un secret désir de ne la perdre que le 2 février, qu'elle mourût dans la fête, qu'elle la célébrât au ciel; qu'après avoir été purifiée pendant quarante-sept années sur la terre elle fût présentée au temple éternel par Marie elle-même : *purificatis tibi mentibus præsentari mereatur*. Dieu a exaucé ce vœu. A minuit moins un quart j'ai commencé auprès d'elle les prières des agonisants. Je ne puis exprimer ce qu'ont été pour moi ces prières. Je sentais que chaque parole était vraie, qu'elle s'accomplissait,

que rien de ce que demandaient ces prières n'était refusé. Je n'aurais jamais pensé que la prière avait une puissance si ferme, si absolue. [Cela dura] jusqu'à minuit et demi où ma pauvre chère mère rendit le dernier soupir, dans la fête du 2 février, un vendredi, jour de tristesse, jour de la mort de Notre-Seigneur. Rien ne peut rendre la consolation avec laquelle je dis deux fois de suite les vêpres des Morts. Les espérances, les assurances de ces saints cantiques sont toutes divines; mon cœur en était pénétré. Je me levai enfin; je baisai son front et ses yeux fermés. Puis je m'éloignai. »

Je ne songe pas à commenter cet admirable poème de piété et de piété filiale; rentrons dans la triste politique.

En 1849, Mgr Dupanloup insista de toutes ses forces pour que M. de Falloux acceptât un ministère et ce fut lui qui triompha de sa résistance par son éloquence impétueuse, et particulièrement par cette citation de saint François Xavier : *Satius est Dei causa servitutem subire quam, crucis fuga, perfrui libertate.* Sous le ministère Falloux, une commission parlementaire et extra-parlementaire pour préparer l'organisation de la liberté de l'enseignement fut nommée. Mgr Dupanloup en faisait partie; M. Thiers en fut nommé président. Mgr Dupanloup prit la part la plus active aux travaux de cette commission. Il séduisit Thiers. Il argumenta victorieusement contre Cousin. Il devint comme l'âme ardente et cependant très avisée de cette compagnie. Il y montra une intelligence très vive du réel, de l'utile et du possible. Il fut, dans la presse, attaqué avec la dernière violence par la gauche et par la droite, par les partisans du monopole universitaire et par les catholiques intransigeants, partisans du monopole ecclésiastique. De ces travaux, la loi Falloux sortit, très libérale, très sage, parfaitement accommodée à une nation qui, ayant plusieurs religions et plusieurs conceptions générales des choses, a droit au choix entre plusieurs enseignements et a droit d'exiger que ce choix lui soit permis par la loi.

C'est dans ces circonstances que Mgr Dupanloup fut nommé évêque. « Cet homme doit être évêque », était depuis longtemps le mot de tous. Il était, particulièrement en 1849, celui de M. de Falloux, de M. Thiers. Mgr Dupanloup résista longtemps. On sait qu'il avait manifesté déjà quelques années auparavant ses « répugnances invincibles » à l'égard de l'épiscopat. Il n'aimait pas l'administration, bien que, quand il y était forcé, il s'en tirât à merveille; et surtout, qu'il s'en rendît compte ou non, il voulait rester à Paris, au centre des influences et des luttes, au lieu où l'on reçoit les coups de plus près, et il ne se plaisait que là. Il résista avec sincérité et obstination. On dut lui retourner sa citation de saint François Xavier : il trouva le moyen de démontrer qu'elle ne s'appliquait pas à lui. M. de Falloux dit au Prince président et dut répéter à Mgr Dupanloup : « Il y a des prêtres qu'il faut faire évêques pour un diocèse et il y en a qu'il faut faire évêques pour l'Église ». Il résistait. M. de Ravignan venait le voir et lui disait : « Mon ami, quel jour est-ce aujourd'hui? — Mais le Vendredi Saint. Que voulez-vous dire? — Le Vendredi Saint, le jour de la croix, n'est-ce pas? — Oui. — Eh bien, je vous l'apporte ou plutôt Dieu vous l'envoie, et il faut accepter; il faut être évêque. » Il répondait : « C'est impossible. M. de Falloux doit bien le savoir. C'est une chose décidée; il ne faut plus m'en parler. » Il consultait son ami M. Mollevaut qui, lui, disait à Mgr Dupanloup précisément ce que Mgr Dupanloup pensait : « On trouvera un autre évêque d'Orléans; mais qui trouvera-t-on pour faire à Paris ce que vous y faites? » Il se disait, car il l'a écrit : « Il faut rompre encore une fois ma vie, mon ministère et plus que jamais renoncer au peu de bien que je fais et à celui de l'avenir, prendre une charge effroyable, effroyable comme administration, effroyable comme charge d'âmes. Je me connais; je me croirai obligé à faire par moi-même tout ce qu'on n'aura pas réussi.... J'aime mieux mille fois mourir simple prêtre qu'évêque.... Si c'était un devoir,... si j'y voyais clairement le bon plaisir de Dieu.... Autrement, non. »

C'est peut-être à cette époque qu'il a écrit, à coup sûr à cette époque qu'il a pensé ceci : « Les affaires administratives, le gouvernement d'un diocèse, les règlements qu'on fait, l'exécution qu'on presse, tout cela est bon, sans doute, vient du surnaturel et y mène, mais on n'y voit pas les âmes de près, la grâce de près, la lumière de Dieu de près; la confession, la prédication, voilà l'*opus ministerii*; le reste est *bien aride* ».

Ainsi c'est avec une parfaite sincérité qu'après son sacrifice fait il écrivait à une dame romaine : « Je me hâte de vous dire qu'après huit jours de la lutte la plus affreuse, on vient de m'arracher violemment mon consentement à l'évêché d'Orléans. Je n'ai pas le temps et je n'aurais probablement pas le courage de vous dire ce que m'ont fait souffrir mes meilleurs amis en cette circonstance. » Et encore : « ... Je n'ai pas accepté Orléans; on m'a fait une violence brutale; je ne puis pas me servir d'un autre mot ».

Qui donc ou quoi l'avait décidé? L'incident suivant. Le cardinal Giraud, archevêque de Cambrai, revenait de Gaète où le pape était encore réfugié. Après lui avoir parlé des résultats de sa mission, M. de Falloux lui parla de l'évêché d'Orléans : « Dupanloup! lui dit le cardinal. — Évidemment; mais il ne veut pas. — Envoyez-lui Ravignan. — Ç'a été fait et inutilement. — J'y vais, je lui peindrai les malheurs de l'Église et l'acceptation comme un devoir. — Je vous en supplie! » Le cardinal fit comme il avait dit. Il parla le langage de la sévérité. Il parla sans doute de désertion. Dupanloup céda le lendemain, écrivant au ministre : « Le mot qui vous a décidé me décide. *Satius est Dei causa servitutem subire quam, crucis fuga, perfrui libertate.* C'est donc fini; je vous donne ma triste mais certaine parole : oui. Malgré la douloureuse influence que vous aurez eue sur la fin de ma vie, vous n'en êtes pas moins très avant dans mon cœur et vous savez tout ce que Dieu y a mis pour vous de tendresse et de respect. »

CHAPITRE III

L'ÉVÊCHÉ D'ORLÉANS

MGR DUPANLOUP ÉVÊQUE || QUERELLE AVEC LOUIS VEUILLOT || RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE || L'ACTION ÉPISCOPALE DANS LE DIOCÈSE D'ORLÉANS || LES FÊTES DE JEANNE D'ARC.

Une fois qu'il eut accepté par dévouement et obéissance cette diminution personnelle, Mgr Dupanloup se livra de tout son cœur à sa nouvelle tâche. Ses œuvres diocésaines furent innombrables. Il était de ceux qui partout où ils arrivent trouvent qu'il n'y a rien de fait, qu'il faut tout faire et que ce tout est infini : « Mes besoins sont immenses. Je suis comme un grain de poussière en présence d'une énorme montagne. J'aurais vingt-cinq âmes et existences aussi actives que la mienne, et trois cent mille francs de rente, que je ne suffirais pas à mon œuvre et serais très pauvre. Vous comprenez l'utilité des prières pour un homme en pareil embarras. »

Comme à son ordinaire, il multiplia ses entreprises au risque de manquer à sa tâche pour ne pas manquer à ses devoirs : réorganisation des séminaires, associations pour le bien de la religion et le soulagement des pauvres, réorganisation des études dans les écoles ecclésiastiques, organisation des retraites, des synodes, des réunions et conférences ecclésiastiques interparoissiales, organisation des missions diocésaines, l'énumération serait infinie. Et avec cela il prêchait et il dirigeait par lettres les âmes qui s'étaient confiées à lui et il allait à Paris s'occuper de

questions politiques et religieuses qui le réclamaient, et il écrivait dans *l'Ami de la religion*, et il écrivait des brochures, et il écrivait des livres. Au fond il n'avait pas échangé sa vie ecclésiastique de Paris contre un diocèse, il avait ajouté l'administration d'un diocèse à sa vie ecclésiastique de Paris.

C'était alors un homme au seuil de la vieillesse, au grand nez, au front très haut un peu dégarni, aux yeux toujours beaux et étincelants, aux joues à peine avalées, un peu creuses, au menton long et accusé, aux lèvres toujours sinueuses mais amincies. « Il y avait, dira (plus tard) le comte de Frankenberg, dans son visage glabre, aux lignes d'une grande finesse, dans ses yeux pleins d'animation où rayonnait encore comme une flamme de jeunesse, tant de bonté et de cordialité, dans sa voix suave et dans son langage tant d'attrait captivant que je n'eus pas besoin de faire appel à ma sympathie déjà préconçue pour être gagné par lui. »

Plus que jamais, il se couchait à neuf heures, se levait entre quatre et cinq heures, avait un règlement de travail minutieux et inflexible et employait avec une diligence et une promptitude de général en campagne tout l'or des minutes. De ses premières années d'épiscopat datent le tome premier de son grand ouvrage sur l'*Éducation* (1851), son *Mandement sur la liberté de l'Eglise* à l'occasion de la proclamation de l'Empire, d'autres brochures de moindre importance.

Il avait protesté contre le coup d'État au moins par un silence et une attitude qui furent remarqués. Lorsqu'au mois d'octobre 1852, Louis-Napoléon, encore Président, revenant de son voyage au Midi, qui fut la préparation quasi officielle de la proclamation de l'Empire, passa par Orléans, Mgr d'Orléans dut se trouver, accompagné de ses vicaires généraux, devant le wagon du prince. Il se borna à s'incliner : « Monseigneur, lui dit le Prince, j'espère avoir l'honneur d'être reçu par vous dans votre cathédrale, à la tête de votre clergé ». Mgr Dupanloup s'inclina encore, sans répondre. Le prince, pour que

l'évêque lui fît sa cour, avait fait vainement sa cour à l'évêque.

Une querelle s'éleva, en 1854, sur la question de l'utilité, ou de l'innocence, ou de la nocivité des auteurs païens dans l'éducation. Un certain nombre de prêtres assuraient, non sans quelque apparence de raison, qu'enseigner à la fois la religion chrétienne et les auteurs grecs et latins c'était administrer, en même temps, le poison et l'antidote, la bonne nourriture et la dangereuse, avec une singulière impartialité, une indifférence, au moins apparente, assez bizarre, et courir le risque que la bonne nourriture fût quelque peu contrariée par la mauvaise. Au fond, c'était la question de la Réforme contre la Renaissance, du Christianisme contre l'Humanisme, et l'on sait que Calvin ne voyait rien de plus dangereux que l'humanisme pour la religion chrétienne. Or, Mgr Dupanloup, qui était le plus grand humaniste du monde, qui, dans son petit séminaire de la Chapelle-Saint-Mesmin, près d'Orléans, faisait jouer en grec *Philoctète* et *Œdipe à Colone*, se sentit visé et je ne suis pas éloigné de croire qu'il l'était. Il protesta. Il écrivit aux professeurs de ses petits séminaires qu'ils pouvaient sans aucun scrupule conserver aux auteurs anciens dans leur enseignement la place que les plus saints évêques, les plus savantes congrégations [Jésuites, Oratoriens] leur ont constamment assignée; que dans les auteurs païens *tout n'est pas païen*; que c'est une erreur que d'appeler païennes des beautés littéraires qui sont simplement des beautés de l'ordre naturel; qu'il suffisait de bien choisir les textes, d'employer des éditions expurgées et d'enseigner les auteurs profanes avec un esprit chrétien.

L'évêque d'Orléans fut vivement attaqué par les catholiques intransigeants, qui avaient peut-être raison dans le fond, mais qui n'étaient guère politiques, guère *réalistes* et qui ne comprenaient pas que priver les écoles ecclésiastiques des études classiques, c'était, aux yeux de l'opi-

nion publique, les amoindrir, les abaisser, les dégrader, ce qui n'était pas très opportun ni adroit. Ils n'entendirent point de cette oreille et suivirent leur pointe. Ils accusèrent l'évêque d'Orléans de croire et de dire qu'il y avait danger pour la foi à faire aux auteurs *chrétiens* une plus large part dans l'éducation, de pratiquer dans ses petits séminaires un système d'éducation dont le paganisme formait la base; de faire des plaidoyers en faveur de la renaissance du paganisme; de ne savoir ni ce qu'il voulait ni où il allait; de ne pas distinguer suffisamment entre la morale chrétienne et la morale païenne; d'être au fond un fils de Voltaire, etc. Veuillot surtout était implacable, n'ayant jamais pardonné à Mgr d'Orléans de n'avoir pas, en 1850, réclamé le monopole de l'enseignement pour l'Église catholique et ayant à l'égard de Mgr d'Orléans une sorte de répulsion personnelle. Bien longtemps plus tard il écrira à une amie (octobre 1869) : « On ne peut pas comprendre que l'évêque d'Orléans ayant été créé pour étaler sa queue et moi pour marcher dessus, nos perpétuels coups de poing rentrent dans l'ordre des choses... » Il dira encore (15 mars 1873) : « Quelqu'un, un immense quelqu'un disait à quelque autre : « Ce vescovo di Orléans, il parle aux évêques comme s'il était le pape, au pape comme s'il était Jésus-Christ, à Jésus-Christ comme s'il était le Père éternel ». Il ne lui manque plus que de parler au Père éternel comme s'il était son vicaire général et au Roi comme s'il était son suisse; mais ce serait trop beau! » Enfin, Veuillot détestait Mgr Dupanloup et saisissait toutes les occasions de « coups de poing ».

Monseigneur tint tête. D'abord il publia un mandement contre les théories de *l'Univers* et autres journaux analogues. Ne traitant pas la question, mais visant le point d'opportunité qui, je le reconnais, était à cette date l'affaire importante, il disait dans ce mandement : « C'est certainement une des plus grandes affaires que l'Église de France ait eues depuis longtemps; l'Église, il y a deux ans à peine, a pris sur le terrain de l'enseignement une

place que vingt années de luttes lui ont conquise; que des ennemis ardents et jaloux ne cessent de lui disputer; qu'elle ne saurait conserver par violence, mais seulement par sagesse, à force de zèle intelligent et de dévouement utile; que la moindre faute pourrait, en des commencements si délicats, lui faire perdre; et il s'agit pour elle d'examiner, de décider la ligne à suivre et les moyens à prendre pour se maintenir dans une position si importante et si péniblement acquise, afin d'y répondre dignement à la confiance du pays et d'y faire véritablement le bien de la jeunesse. »

Et surtout il protestait contre l'effronterie de certains journalistes prétendus religieux qui se permettaient de faire la leçon à des évêques, des archevêques et des cardinaux : « ... Il s'agit de savoir si désormais les plus grandes affaires de l'Église de France seront gouvernées par des journalistes...; si quelques laïques, abusant de la dangereuse puissance que leur donne un journal, pourront, dans l'Église, chaque matin, parler de tout et à tous, décider à temps et à contretemps, prendre dans les plus graves questions de doctrine et de conduite l'initiative, je ne dis pas d'une discussion sage, paisible, modérée, mais du jugement, de la décision, de la condamnation; il s'agit de savoir, enfin, si, quand un évêque donnera à ses prêtres des instructions pour les éclairer et les diriger dans l'accomplissement de leur ministère, il sera permis aux écrivains de *l'Univers* ou de tout autre journal religieux de venir se mettre entre l'évêque et ses prêtres pour contredire l'enseignement épiscopal et enseigner les prêtres après et contre leur évêque. »

Et il faisait remarquer qu'il ne s'agissait pas d'un fait accidentel, mais d'une habitude et d'une conduite systématique : « C'est une habitude chez ces hommes de trancher précipitammment, témérairement, violemment toutes les questions religieuses, les plus graves et les plus difficiles, et quand une fois ils les ont tranchées, de ne plus tolérer une dissidence de quelque part et de quelque haut qu'elle vienne. C'est cette habitude qui nous paraît un

péril. » Et il signalait enfin un autre péril, celui que faisait courir à l'Église *le ton* avec lequel elle était défendue, soutenue ou dirigée par les polémistes catholiques : « Il y a dans votre langage une légèreté moqueuse, un accent de raillerie hautaine qui sied mal, sans aucun doute, dans une polémique dirigée contre un évêque; mais qui sied mal aussi à des chrétiens dans les discussions graves, même contre les ennemis de la religion. L'éternelle vérité ne se défend pas par la plaisanterie dérisoire et par l'injure et elle en souffre plus qu'elle n'en profite.... Il est temps de dégager enfin la cause de l'Épiscopat et de la Religion des animosités que la violence de vos polémiques soulève contre vous et qui trop souvent rejaillissent jusque sur nous-mêmes. Il est temps de proclamer combien il serait injuste de rendre l'Église responsable des injures que vous prodiguez à ceux qui ont le malheur de s'être faits ses adversaires ou ses ennemis et même à ceux qui, n'ayant pas encore le bonheur de croire aux divins enseignements de la foi, se sentent néanmoïns attirés vers elle, mais dans lesquels trop souvent — nous en avons été témoins — vos ironies ou vos sarcasmes vont troubler le travail de la grâce et éteindre les premières espérances de retour. »

Et enfin il prenait une décision disciplinaire : il interdisait, non pas aux fidèles, ni même aux simples prêtres, mais aux supérieurs, directeurs et professeurs de sés séminaires diocésains, de recevoir *l'Univers*. Plusieurs évêques l'imitèrent en cela. Ce n'était peut-être pas très libéral; mais il s'agissait de bien faire comprendre aux prêtres enseignants qu'ils devaient obéir à leurs évêques et non point à ceux qui se donnaient à eux-mêmes un épiscopat de fantaisie.

Veuillot essaya d'une diversion assez facile, habile du reste, en criant au gallicanisme. Mgr d'Orléans se fit approuver par quarante-six évêques français. L'affaire peu à peu s'éteignit.

En 1854, il fut reçu à l'Académie française, qui depuis longtemps déjà songeait à lui. Il remplaçait un voltairien notoire, du moins comme voltairien, M. Tissot. Il n'avait rien à en dire. Il se borna à rappeler que M. Tissot avait été bon latiniste et très virgilien et, pour ce qui était de ses opinions philosophiques, il dit simplement et spirituellement que ce n'était point l'occasion de les combattre : « Je parle ici devant des hommes à qui l'expérience de la vie a enseigné ce qu'elle m'a appris à moi-même et l'on me croira si je dis qu'en lisant les ouvrages de mon prédécesseur, je n'y ai point cherché nos dissentiments. Je n'aime point la contention avec les vivants [?], j'en aurais horreur avec ceux qui ne sont plus. Non, j'ai cherché dans M. Tissot ce qui aurait pu être notre rapprochement possible s'il m'avait été donné de le rencontrer en ce monde. J'ai fait avec lui ce que je fais avec toute âme qu'il plaît à Dieu de placer sur ma route; ce que je cherche d'abord, ce n'est pas ce qui sépare, mais ce qui rapproche; ce n'est pas la querelle, c'est l'accord, ce sont les points de départ communs; puis, j'aime alors à marcher de concert à la conquête d'un accord plus parfait dans la vérité. »

Mais le fond de son discours fut, comme on pouvait s'y attendre après les récentes discussions, sur l'alliance de la Religion et des belles-lettres. Ce sujet lui inspira des propos très élevés et très brillants tout à fait en harmonie avec le lieu où ils étaient prononcés : « La grande et singulière prérogative des lettres c'est qu'elles expriment l'homme, cette vivante image de Dieu, plus parfaitement que toutes les autres œuvres et que toutes les créatures humaines ». Défendant les *lettres païennes* avec l'obstination qu'il apportait à toutes choses, il disait avec fermeté : « Reconnaissons-le : alors même que la nuit païenne couvrait la terre, les grands siècles littéraires firent briller d'admirables clartés : la philosophie, les lettres, l'éloquence, la poésie dans ce qu'elles eurent de vérité et de beauté; tous ces hommes en tant qu'ils avaient reçu du ciel les dons de l'intelligence et que la

lumière de Dieu brillait dans leur génie; je dirai plus, les généreux efforts que firent plusieurs d'entre eux pour percer la nuit, pour découvrir, par delà l'horizon de leur siècle, quelque chose des clartés divines; tout cela est digne d'admiration et de respect. Je puis et je dois déplorer l'abus qu'ils firent souvent de leurs hautes facultés. Je puis et je dois compatir à l'impuissance de leurs efforts, mais je ne puis ni mépriser en eux ni flétrir les dons du Créateur. Je ne me sens pas le courage de réprouver, d'avilir, sous le nom de paganisme, ce qui fut dans ces grands siècles le suprême effort de l'humanité déchue pour ressaisir le fil brisé des traditions anciennes et retrouver la lumière que Dieu y faisait encore briller comme un dernier et secourable reflet de sa vérité, afin de ne pas se laisser sans témoignage au milieu des nations et de montrer que la créature tombée n'était pas entièrement déshéritée des dons de son amour. Non, les vers que citait saint Paul à l'Aréopage n'étaient pas des vers païens! »

Il continuait avec une véritable et même magnifique éloquence, voulant comme épuiser le sujet : « C'est précisément parce que j'ai l'honneur et le bonheur d'être chrétien, c'est parce que à ce titre je suis, selon la langue de l'Apôtre, fils de la lumière, que je sais, avec confiance, en revendiquer les rayons partout où ils se trouvent. Oui, la lumière est à nous, tous les siècles nous la doivent et nous l'envoient, et voilà pourquoi je ne l'outrage nulle part; je la recherche, je l'aime, je la respecte partout où je la découvre; je la recueille avec amour, ne fût-ce qu'une étincelle, qu'une flamme égarée, et ma joie est grande quand je puis la ramener au foyer primitif et divin! Je suis le disciple d'un maître qui ne veut pas qu'on éteigne le flambeau qui fume encore; suivant la belle recommandation de l'Église, je me souviens de ma condition et je respecte le roseau pensant tout brisé qu'il est; j'aurais horreur de le fouler aux pieds. Débris moi-même d'une grande création tombée, je ne méprise aucun débris! »

Dans sa réponse, le Directeur de l'Académie, M. le

comte de Salvandy, s'attacha à caractériser l'éloquence de Mgr Dupanloup : « Vos écrits, Monsieur, ont précisément le même caractère. Vous n'avez qu'un style parce que vous écrivez avec quelque chose d'invariable, l'intérêt saint qui vous anime. Mais l'uniformité de richesse dans l'expression se lie à une richesse si vraie de la pensée qu'on songe bien moins à regretter la diversité absente qu'à jouir de ce rare éclat.... L'admiration facile, vive, qui donne sans compter, est une des qualités de vos écrits, que je devrais dire noble, belle, que j'appellerai charmante. Il est si rare de savoir cette chose si simple! C'est qu'il y faut un esprit désintéressé de soi et un cœur qui s'intéresse aux autres. Vos travaux de l'ordre le plus sévère trahissent partout cette heureuse disposition. Une autre s'y révèle, qui a peu cours aujourd'hui et qui, en effet, devait se conserver au pied du sanctuaire : c'est l'inspiration, l'enthousiasme, ce que vous venez de nommer le feu sacré, cette flamme naturelle qui vient de l'âme ou du cœur et en perpétue la jeunesse! Je puis louer ce don en votre présence; car on assure que c'est un défaut. Le monde en médit beaucoup; peut-être pour mieux s'en passer. J'ose avoir d'autres sentiments....

« Vous ne méprisez pas les hommes, vous augurez bien de notre temps, malgré sa part des misères du monde.... Vous attendez beaucoup de notre patrie, vous l'aimez passionnément; « pour parler de cette France généreuse et sensible, dites-vous, douée, à ses risques et périls, d'une éternelle jeunesse, et qui ne fait jamais tout craindre qu'en laissant tout espérer », vous trouvez toujours des accents d'une tendresse pleine de fierté. Enfin vous croyez à la bonté divine qui permet le mal sur la terre, mais sans nous abandonner, impuissants et désespérés, à son empire....

« En vous lisant on apprend bien vite que c'est votre besoin naturel des grands essors qui a fait votre destinée. Le vulgaire croit l'esprit captif dans les entraves de la foi. Dans tous vos écrits, dans vos livres empreints d'une haute et vive spiritualité, vos extases d'édification, vos

chants d'allégresse nous attestent que ce sont les perspectives de lumières et de vie sans limites, les splendeurs sans égales où vous avez vu le plus haut des contemplations de l'âme et des efforts de l'intelligence qui vous ont subjugué sans retour. Aussi n'y a-t-il plus à chercher qui vous êtes. Vous être prêtre, Monsieur, vous l'êtes dans votre existence entière et c'est vous qui avez défini le sacerdoce « l'apostolat qui prêche, qui combat, qui se dévoue, qui se sacrifice ». Vous avez oublié un mot : « Qui enseigne ».

Sur le grand livre de l'*Éducation*, inachevé à cette date, M. le comte de Salvandy faisait ces déclarations considérables : « Ce livre, Monsieur, il ne faut pas vous attendre à ce que j'en parle froidement : il m'a été une consolation, une joie, un repos. Il est venu éclairer dans mon cœur mes sentiments envers l'enfance, dans ma raison mes opinions sur l'homme, dans mon âme mes espérances inépuisables à l'égard de mon pays et de l'humanité.... En même temps il m'a reposé des douloureuses impressions d'un livre célèbre, insensé, coupable, dont il est d'un bout à l'autre le démenti aussi éclairé, aussi profond que magnifique, tout en ne le nommant, je crois, jamais.... Des maximes humaines l'animent, un sentiment vrai le remplit. Il aime l'enfance, il la respecte. Il respecte l'homme en elle.... Toutes les obligations de l'instituteur se rattachent à cette conviction que les devoirs sont partout parce que partout est la pensée qui donne à ce mot un sens, à cette chose une réalité, à ces prescriptions un code, à ce code un législateur, aux infractions un juge. Sur cette base solide vous élevez tout l'édifice de l'éducation.... En même temps vous ne craignez pas de former l'intelligence pour être la digne et utile compagne de cette âme saine et forte.... Toutes les nobles passions de ce vieux sol sont en vous; on sent un cœur qui bat sous chacune de vos paroles, une âme qui monte, qui plane, qui cherche des cieux de plus dans chacune de vos pensées; une éloquence vraie et facile toujours, en étant toujours éclatante. Vous avez enfin, pour parler à ce pays de tout ce qui l'émeut : la

foi, la patrie, la vertu, la justice, la gloire, un langage d'une trempe, d'une puissance, d'une splendeur à part. Mais, rassurez-vous, ce langage, je ne vous en reporte pas la gloire. Je sais qu'il n'est pas le vôtre. Il est emprunté à la région où vit toujours votre pensée, aux livres qui vous en sont venus, à leur grandeur d'idées et d'images, à leur mélange de force intime et d'inépuisable majesté. »

Cette entrée dans l'Académie française, que Mgr Dupanloup avait beaucoup souhaitée, sans s'arrêter à l'appréhension, toujours légitime, d'être reçu par un esprit un peu faible, fut en somme et tout compensé une très belle journée pour les Lettres, pour le bon renom de la France et pour les intérêts de la Religion.

Malgré tant de travaux extérieurs, Mgr Dupanloup s'appliquait à son œuvre particulière et locale d'administrateur d'un diocèse avec autant et plus de zèle qu'un évêque tout entier appliqué au bien de son peuple. Son activité fabuleuse suffisait à tout. En 1855, il donnait sa grande *Instruction à son clergé* accompagnée de *Règlements relatifs aux études ecclésiastiques.* Considérant que « dans l'édifice de la science comme il y a de glorieux sommets, il y a aussi les humbles fondements sur quoi tout repose, ici plus qu'en aucune autre chose les moyens en apparence les plus petits sont la base nécessaire de tout ce qu'il y a de plus grand », il réglait tout minutieusement depuis les premières études des petits garçons jusqu'à celles des séminaristes et des prêtres, depuis le rudiment jusqu'au doctorat en théologie.

Il traitait en conséquence : des écoles cléricales paroissiales considérées comme de premiers petits séminaires où il s'agissait d'ouvrir les jeunes esprits à la connaissance des bonnes lettres et de guetter, distinguer et démêler les vocations religieuses naissantes; — des petits séminaires où il s'agissait d'élever progressivement et avec un ordre et une méthode raisonnés les esprits des adolescents parallèlement dans la connaissance et le goût des grandes littératures et dans la connaissance et le goût du

christianisme, ces deux grandes choses étant considérées comme les deux facteurs de la civilisation générale; — de la *science sacrée* et des *études des grands séminaires*, montrant l'extrême importance qu'il y avait à associer à une profonde connaissance du dogme et de la tradition catholique, une profonde connaissance du monde moderne pour avoir prise sur lui; — des études et des examens des jeunes prêtres, traçant tout un plan et très vaste des études *post-séminariennes* et de toutes les investigations auxquelles se devaient livrer les jeunes prêtres et les prêtres jeunes encore pour confirmer leur foi et pour augmenter leurs forces d'influence sur leurs troupeaux; — des conférences ecclésiastiques, c'est-à-dire des réunions périodiques de prêtres qui se font à dessein de se tenir en haleine et toujours à un certain niveau de connaissances, de zèle et d'esprit apostolique, excellentes du reste pour se rendre compte, par comparaison, de l'esprit des populations différentes et pour pouvoir essayer dans l'une ce qui a réussi dans l'autre.

Il faisait sentir l'importance de ces conférences dans une lettre pastorale de la façon suivante : « ... Admirable institution ! Quoi de plus beau en effet, de plus touchant, de plus honorable en même temps pour le clergé, aux yeux de l'Église, aux yeux du monde, que de voir, à un jour donné de chaque mois, tous les prêtres des diocèses de France, jeunes hommes et vieillards, se rendre, malgré la longueur des distances et les difficultés des chemins, au chef-lieu de leur doyenné respectif, et là, sous la présidence de leur doyen, s'assembler pour traiter en commun, durant plusieurs heures, des choses de leur saint état, de la science sacrée, de la pratique pastorale, de tout ce qui peut contribuer à l'avènement de la religion, de l'instruction chrétienne, à la sanctification, et par une suite nécessaire au vrai et solide bonheur des peuples? » Il obligeait les jeunes prêtres à envoyer à la *Commission des études* instituée à cet effet des dissertations et mémoires qui étaient lus, corrigés, cotés et classés et il rendait compte de ces travaux avec le plus

grand soin : « Sur 362 dissertations, écrivait-il en 1857, 170 ont mérité les notes *Très bien* et *Bien*, 82 ont été notées *Assez bien* et parmi les autres, moins avantageusement notées, le nombre est fort petit de ceux qui ont eu des notes très faibles ».

Il s'étendait en considérations fort méditées et fort justes sur l'utilité des langues sacrées, hébreu, grec et latin, et il ajoutait avec un beau patriotisme : « Il y a une quatrième langue dont le grec et le latin ne peuvent nous faire oublier la nécessité et l'excellence, c'est la langue française. C'est une langue providentielle. Qui ne le voit? Une nation a été dite la fille aînée de l'Église; la langue française est la langue de cette nation. Il y a eu un siècle où l'esprit humain a déployé toute sa splendeur, en français. La théologie, la philosophie, les lettres, les sciences ont eu, en ce siècle-là, le plus grand éclat que, dans toutes les directions de l'esprit humain, une nation ait jamais eu. En sorte que le plus grand des siècles classiques est français. Donc donner au clergé la plus grande possession de cette langue, seule vivante du premier ordre, c'est préparer un siècle de triomphe pour le catholicisme. Je me persuade que si la civilisation européenne doit avoir un nouveau grand siècle, ce sera un siècle français; quoi qu'il en soit, la langue française est une langue conquérante. Mais notre but n'est-il pas d'arriver à former, dans l'élite du clergé, des écrivains, des voix, des plumes conquérantes? Donc, pour conclure, je demande que, dans nos grands séminaires, nos jeunes gens, en parlant le latin et n'oubliant pas le grec, continuent à apprendre la grande et belle langue philosophique et théologique de notre XVII^e^ siècle. »

Il instituait, en son grand séminaire, une discussion mensuelle d'un *cas de conscience*, un cas étant proposé et chaque ecclésiastique présent donnant son avis et l'expliquant, sous la direction d'un « modérateur », et ces discussions courtoises et bien dirigées affinaient les esprits et préparaient au rôle de confesseur ou donnaient pour le remplir une perspicacité et une activité d'esprit nouvelles.

Il mettait tous ses efforts à la restauration spirituelle et à la restauration materielle des églises. Il voulait que l'*adoration perpétuelle* ne fût pas un mot, mais une réalité sans défaillance : « En visitant, écrivait-il, tour à tour les paroisses confiées à ma sollicitude pastorale, j'ai sans doute recueilli, cette année, de bien abondantes consolations et les meilleures espérances pour l'avenir; mais, pas plus que vous, nos bien-aimés coopérateurs, je n'ai pu voir sans une douleur incomparable Notre-Seigneur abandonné le plus souvent dans la solitude de ses temples déserts. Que bientôt donc il n'y ait pas un seul jour, une seule heure, où, dans ce diocèse, Notre-Seigneur ne se voie entouré de prêtres et de chrétiens zélés, qui tâchent de lui faire oublier, à force d'hommages, d'adoration et d'amour, la tiédeur, l'indifférence et les délaissements d'un si grand nombre. »

Il fondait des œuvres, l'œuvre de la *Persévérance*, l'œuvre de *Saint-Joseph*, l'œuvre du *Patronage des apprentis*; il créait pour les jeunes filles catholiques une institution dirigée par les religieuses du Sacré-Cœur; il multipliait les écoles des sœurs dans les campagnes; il créa une sorte de séminaire de religieuses, le couvent des sœurs de Saint-Aignan. Cette congrégation, après les débuts les plus modestes, se développa avec une extraordinaire rapidité et fournit de religieuses enseignantes toute la région orléanaise. Il créait encore une maison de Petites-Sœurs des Pauvres, une maison de sœurs de l'Immaculée Conception pour les malades, une maison de sœurs de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur enseignantes.

Il dirigeait tout cela dans un esprit sage, austère et vraiment chrétien : on le vit refuser un legs très considérable fait aux Petites-Sœurs des Pauvres afin que ces religieuses restassent dans l'esprit de pauvreté qui est à la base de leur règle.

Pour ce qui est de la restauration matérielle des paroisses, son zèle ne fut pas moins vif. Il restaura d'abord sa belle cathédrale qui menaçait ruine et il la décora de verrières magnifiques où se déroule l'histoire de Jeanne

d'Arc. Il releva l'église de Saint-Euverte; il restaura la belle église romane de Saint-Benoît et encore l'église de Notre-Dame de Cléry, à laquelle il ramena un pèlerinage très ancien qui commençait à languir. Dans tout le diocèse il trouva de l'argent pour réparer les églises et les presbytères, admettant que les prêtres « se résignassent à être mal logés, mais ne pouvant pas, lui, y consentir ». Il institua l'Œuvre des Tabernacles pour fournir aux églises pauvres les ornements, les vases sacrés, etc., indispensables à la dignité du culte.

Il restaura les fêtes orléanaises de Jeanne d'Arc et, d'une façon générale, le culte, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'héroïne française libératrice d'Orléans. Par ses soins, la statue équestre, œuvre de Foyatier, se dressa, que l'on voit encore sur une des places de la ville. Par ses soins, les fêtes de Jeanne qui avaient été délaissées depuis quelques années furent réorganisées avec le caractère pittoresque, auguste et imposant qu'elles ont gardé. C'est à l'occasion de la première fête de Jeanne d'Arc célébrée selon les nouvelles dispositions que Mgr d'Orléans prononça le très beau panégyrique qui est resté célèbre dans l'histoire d'Orléans et dans l'histoire de la Pucelle elle-même :

« La sainte religion des aïeux, le culte des grands souvenirs n'a pas péri parmi vous et depuis quatre cent vingt-six ans vous apprenez à vos fils à prononcer avec respect le nom de la fille généreuse qui sauva vos pères. Que dis-je? avec respect? C'est l'enthousiasme, c'est la reconnaissance et l'amour, c'est la compassion qui sont aujourd'hui dans les cœurs pour cette pieuse et héroïque mémoire. Sous la noble inspiration de vos premiers magistrats, vous avez voulu faire revivre tous les souvenirs, toutes les figures, tous les noms, toutes les gloires, tous les panonceaux des temps passés, et la glorieuse bannière de Jeanne d'Arc brille aujourd'hui à nos regards plus resplendissante que jamais sous les voûtes de notre basilique. Soyez-en bénis; c'est une grande chose que vous faites et la France, la France entière, dont Orléans

fut le cœur, le dernier appui et comme le dernier battement au jour de la grande détresse nationale, la France applaudit à vos fêtes, y envoie d'illustres représentants et vous regarde avec joie.... »

Après avoir suivi Jeanne d'Arc dans toute sa carrière belliqueuse, arrivé à son martyre, l'évêque félicitait pieusement, chrétiennement, Jeanne d'avoir fini ainsi, sanctifiée une fois de plus par le supplice après l'avoir été si longtemps par le dévouement : « Ah! si Jeanne d'Arc avait fini dans l'opulence et les délices, si elle était devenue une grande princesse, ou bien si, selon le vœu naïf de son cœur, elle était revenue à Domrémy, nous aurions eu une princesse telle quelle, ou une pieuse bergère de plus, le chant d'une merveilleuse épopée entre deux idylles. Au lieu de cela, nous avons une grande chose, un enseignement admirable, un poème divin tel que Dieu sait les faire. Car, il le faut entendre, dans l'humanité, depuis sa chute, il n'y a pas eu une seule grande chose sans la croix. La vertu toujours heureuse, toujours couronnée, toujours triomphante n'est pas le plus grand spectacle que la terre puisse offrir au ciel; il y faut ce je ne sais quoi d'incomparable et d'achevé que le malheur donne à la vertu. Et voilà pourquoi, ici, la vraie grandeur est à Rouen; la grâce est à Domrémy; la gloire est à Orléans; l'éclair de triomphe à Reims; puis le lendemain la tristesse, les douloureux pressentiments et enfin la véritable immortalité n'est qu'à Rouen. »

L'évêque terminait ainsi à la manière de ces grands poètes de la chaire qui ont su quelquefois être des poètes lyriques et des poètes épiques en même temps que des orateurs : « On voit quelquefois, Messieurs, sur la terre, un beau phénomène. Après une soirée orageuse, quand la tempête a cessé, quand la foudre ne sillonne plus la nue, quand le ciel retrouve sa sérénité, on aperçoit tout à coup une étoile brillante qui semble tomber rapidement des cieux et s'abîmer dans l'horizon avec une vive clarté. Ici, sous le ciel de Rouen, ce fut autre chose. Quand la tempête eut éclaté, quand le feu eut été mis au bûcher,

quand la foudre fut tombée sur la victime, quand son dernier regard fut venu, à travers les flammes, se reposer et mourir sur la croix de Jésus-Christ qu'une main charitable lui montrait de loin, quand enfin le dernier cri de ce cœur et le dernier mouvement de ces lèvres expirantes eurent redit trois fois le nom de l'éternel amour : Jésus! Jésus! Jésus! alors comme au Calvaire les bourreaux pleurèrent. Mais la flamme impuissante essaya vainement de consumer ce cœur qu'une pureté virginale et une pauvre croix de bois avaient si bien gardé! Alors l'étoile remonta aux cieux; le signe divin apparut à tous les regards; le cœur revint sur la terre de France à tous ceux qui l'avaient perdu; l'épouvante et la fuite s'attachèrent à tous les pas de l'étranger sur le sol de la patrie, jusqu'à ce que, refoulé de province en province, il disparut enfin à l'horizon des mers! Et la bannière nationale flottant définitivement sur les murs de Calais, les injures de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, furent vengées, et la France, remise au rang des nations indépendantes par la main d'une jeune fille, recommença le cours de ses glorieuses destinées qui ne sont pas encore achevées; et demeurant la fille aînée de l'Église catholique, tandis que d'autres nations tombaient, elle se prépara à marcher désormais à la tête des peuples européens, reine du monde civilisé!

« Tel fut le fruit du sacrifice.

« Et maintenant il faut mettre fin à ce discours.

« Fille généreuse, recevez cet hommage d'un évêque d'Orléans; c'est avec une grande joie que je vous l'ai rendu. A cette heure je vous quitte et avec regret; mais nous ne sommes plus étrangers l'un à l'autre; nous nous retrouverons, nous nous reconnaîtrons quelque jour. Nous avons servi tous deux, tour à tour, cette noble ville, ce peuple aimable et bon, généreux, jusqu'à l'enthousiasme au jour de l'honneur. Vous avez sauvé les aïeux de ceux qui sont mes fils en Jésus-Christ. Plusieurs ne le sont encore qu'en espérance; mais ils le seront tous un jour en vérité. Je crois avoir leurs cœurs : quand me

donneront-ils leurs âmes pour Dieu? Leurs âmes! Ah! c'est bien pour elles qu'on donnerait volontiers mille vies, si on les avait, comme une goutte d'eau »

Et, sans doute, il y a une faute de goût à mettre en parallèle, ne fût-ce qu'un instant, l'évêque d'Orléans de 1855 avec Jeanne d'Arc et de sembler promettre à Jeanne d'Arc, comme dernière récompense, la joie de recevoir au ciel l'évêque d'Orléans; mais le mouvement est beau, le tableau large et c'est bien ici la fin d'un chant d'épopée.

Les nouvelles fêtes orléanaises et nationales de Jeanne d'Arc étaient bien brillamment inaugurées.

Telles furent les œuvres diocésaines de Mgr Dupanloup dans les premières années de son épiscopat. Plus tard, il en eut d'autres où il se consacra avec le même zèle ardent et infatigable. Il avait constaté la rareté relative des vocations ecclésiastiques et il voulait y remédier par tous les efforts. Aussi poussait-il avec la dernière énergie l'œuvre des écoles presbytérales dont nous avons déjà parlé. Il écrivait à ses prêtres : « Quelle grave et consolante pensée! Ils croissent peut-être près de vous, Messieurs, cachés dans la foule, les enfants de bénédiction, les élus de Dieu, les prédestinés au sacerdoce qui seront un jour l'ornement de la maison du Seigneur et l'instrument du salut pour un grand nombre d'âmes si la vocation divine n'est pas étouffée en eux dans son germe, si les desseins de Dieu trouvent en vous des coopérateurs Mais, chose triste à dire et cependant incontestable, beaucoup d'enfants qui auraient été prêtres, et bons prêtres, ne l'ont pas été parce qu'il ne s'est pas trouvé là un curé, un vicaire attentif et zélé pour révéler à eux-mêmes ou à leurs parents leur vocation naissante et la cultiver : pauvres enfants qui n'ont manqué à leur glorieux avenir que parce que l'on a manqué d'affection et de zèle pour eux! Que sais-je? C'est peut-être un apôtre, un Charles Borromée, un François Xavier, un Vincent de Paul que votre négligence a étouffé dans son berceau. »

Il surveillait avec une attention extrême ses curés-

doyens qu'il considérait comme les capitaines de son régiment ecclésiastique. Il les rappelait sans cesse à la tenue des conférences, à l'installation des nouveaux curés, aux examens de première communion, aux retraites paroissiales, aux visites à faire et aux soins à donner aux malades, à l'examen des âmes de leur canton et au rapport qu'ils avaient à lui en faire. Il les rappelait à leur devoir de susciter autant d'écoles primaires que possible et de les surveiller et examiner attentivement. Il excitait le zèle des religieuses, tant de celles qui étaient enseignantes que de celles qui avaient pour objet le soin des malades.

Il écrivait avec raison et avec un singulier pressentiment de l'avenir : « Toutes les destinées de la France future sont entre les mains des curés de campagne et des maîtres d'école », et en conséquence il disait aux curés : « Il vous faut une école chez vous pour que vous soyez véritablement pasteurs de vos jeunes enfants. Travaillez donc à l'établir. La chose me paraît tellement importante que, dans le cas où elle ne pourrait pas réussir par les moyens ordinaires, si vous aviez vous-même le goût, le temps et la force de faire l'école, je n'hésiterais pas, à l'exemple de Théodulfe et de mes plus illustres prédécesseurs, à vous y autoriser, à vous y exhorter. » Il restaurait de toutes ses forces le culte et l'adoration du Saint-Sacrement pour inculquer dans les populations l'idée et le sentiment de la présence réelle de Dieu.

« Donnons nous-mêmes les premiers l'exemple de cette dévotion. Pourvoir avec le plus grand soin à la propreté, à la décence et à l'ornementation des églises, particulièrement du sanctuaire, de l'autel et du tabernacle; — faire que la sainte Messe soit régulièrement et religieusement entendue; — rendre les communions plus fréquentes; — conseiller et rétablir les visites et l'adoration du Saint-Sacrement; — donner le plus de pompe possible aux saluts, aux processions, à la célébration de la fête et de l'octave du Saint-Sacrement et à l'adoration perpétuelle; — environner d'un appareil plus religieux le saint Via-

tique quand on le porte aux malades; — réorganiser là où elles existent et établir là où elles n'existent pas les confréries du Saint-Sacrement; — instruire solidement sur l'Eucharistie en chaire et dans les catéchismes. »

Il poussait de toutes ses forces au rétablissement des pèlerinages délaissés. « Je voudrais, écrivait-il, faire revivre quelques pèlerinages. Nous en avons un très florissant, celui de Sainte-Christine. Je voudrais de plus un pèlerinage à Saint-Aignan, à Saint-Euverte, à Notre-Dame de Cléry. Saint-Avit, Saint-Mesmin, Saint-Lyé pourraient aussi devenir des pèlerinages. Ces dévotions ne sont autre chose qu'une des formes de la religion; une des manières de la réveiller, de l'exciter dans les cœurs, une des manifestations de la bonté, de la sainteté de Dieu. Je voudrais aussi, pour les mêmes raisons, relever le culte des saintes reliques si malheureusement tombé. »

Il établissait dans son diocèse une congrégation de l'*Oratoire* d'un genre très particulier. Elle consistait à établir un lien entre les prêtres dispersés dans les différentes paroisses et isolés en les soumettant à des règles et observances communes, en leur inspirant et en les amenant à s'inspirer les uns aux autres un esprit commun, toutes choses qui devaient alléger leur solitude, confirmer leur solidarité et tenir en éveil, par une sorte d'émulation, leur piété et leur dévouement aux hommes.

Il attachait l'importance que l'on peut penser à la parole ecclésiastique, à la prédication et il s'appliquait à créer des prédicateurs. C'est dans cette pensée qu'il écrivit tout un livre sur *la Prédication populaire*. Il y donnait, impérieusement pour ainsi dire, les meilleurs conseils sur la parole *vivante* et sur les moyens de la rendre vivante en effet : « La parole pastorale, disait-il, doit être une parole vivante pour qui comprend que c'est une *action* et une action de vie; un ministère, *ministerium verbi*. La vérité est que le prêtre ne parle pas pour parler, pour charmer les oreilles, pour faire des phrases; il parle pour remplir un ministère, le plus grave et le plus sérieux de tous, un ministère de vie et d'action morale, qui s'accomplit

au fond des âmes et avec le libre concours des âmes par la conviction et par la persuasion.... Nous avons beau chercher ce que vous êtes au milieu de vos paroissiens, nous ne trouverons jamais que vous soyez autre chose que cela : des pasteurs, des pères, des hommes chargés de paître, nourrir et gouverner les âmes; ayant reçu de Dieu un empire de grâce sur ces âmes pour leur salut et exerçant cet empire par la parole. Eh bien, une parole qui a un tel but et qui n'en a pas d'autre est évidemment une action, un gouvernement et un ministère. Et voilà pourquoi je ne me lasserai pas de vous le répéter, la parole qu'il vous faut, avant tout, n'est pas la parole artistique, académique, la phrase, mais la parole vive, nette, accentuée, saisissante, la parole paternelle et pastorale, qui se présente avec autorité, tombe avec poids et, dans sa fermeté et sa dignité naturelle, pénètre avec force et douceur jusqu'au dernier fond des âmes.

« Il suit de là, d'abord qu'avant de parler il faut toujours vous bien mettre dans la vie et dans la vérité de notre ministère, voir et vouloir le vrai but de la parole pastorale, voir les âmes et rien que les âmes et la vie que vous voulez leur donner et le bien que vous leur voulez faire. Il faut parler toujours pour un but sacerdotal, apostolique; pour éclairer, pour toucher, pour faire une impression prévue, et n'être jamais satisfaits de vous-mêmes quand vous n'avez pas obtenu ce résultat. Il suit de là encore que la parole pastorale ne doit jamais être une parole en l'air, comme dit saint Paul, *aerem verberans,* ni vague, ni vaine, mais précise, directe, toujours *ad rem*, *ad hominem.*

« Il faut parler *à* votre auditoire, *pour* votre auditoire et non pas seulement *devant* votre auditoire. Il faut toujours avoir un but précis quand on parle et aller chercher l'inspiration de ce que l'on veut dire dans l'âme même de ceux à qui l'on parle. Cela seul donne à la parole son accent vrai.... Que font les parleurs vulgaires? Ils se mettent en présence, non de leur auditoire, mais de leur propre esprit; ils ne regardent jamais l'esprit de ceux

qui les écoutent; ils ne parlent et ils ne répondent qu'à leur propre pensée. Qu'arrive-t-il? C'est que les âmes ne leur répondent point, parce qu'ils n'ont pas eux-mêmes parlé aux âmes. Ma conviction, messieurs, et j'aime à le redire, c'est que, pour parler avec fruit, il faut aller chercher ce qu'on veut dire là où sont les âmes mêmes de ceux à qui l'on parle.... »

Ce qui attirait peut-être le plus sa sollicitude, c'était la nécessité, l'urgence de ramener à l'Église les jeunes hommes et les hommes, depuis si longtemps éloignés, pour la plupart, de la chaire et des exercices du culte, si bien que le catholicisme français paraît souvent aux étrangers n'être que la religion des Françaises. Pour cela il s'efforça à plusieurs reprises de fonder dans sa cathédrale un cours d'apologétique; pour cela il institua des « retraites d'hommes », qu'il présida avec une grande diligence. Pour cela il écrivit plusieurs brochures et, entre autres, sa *Lettre sur le ministère pastoral à l'égard des hommes.* « L'erreur, y disait-il, renaît et se multiplie; que l'apologétique renaisse et se multiplie de même; qu'elle prenne toutes les formes que prend l'attaque; que la défense soit partout où pénètre l'ennemi. Il faut aujourd'hui que le clergé écrive et parle; qu'il écrive, qu'il publie de bons livres, livres savants et livres populaires; qu'il ne soit pas en dehors des efforts que font en France, à l'heure qu'il est, tant de laïques occupés à combattre la propagande impie par la propagande religieuse; qu'il seconde de tous ses efforts et de toute son influence cette lutte par la presse; qu'il écrive et aussi qu'il parle; et qu'il ne fasse pas seulement pour les âmes pieuses des discours d'édification; mais qu'il ait encore, et constamment, une prédication apologétique; et qu'il parle non seulement dans les chaires, où ceux qui ont le plus besoin d'entendre sa parole ne viennent guère l'entendre, mais qu'il fasse servir la parole privée, non moins que la parole publique, à la défense de la religion. »

A la vérité, dans les humbles paroisses il serait difficile d'instituer un cours suivi d'apologétique; on ne pourrait

guère trouver une attention assez soutenue pour cela. Très pratique, l'évêque d'Orléans indique un moyen terme qui est excellent. « Eh bien, dit-il, c'est à la prédication ordinaire que la prédication apologétique doit être mêlée et ce doit être une de vos grandes préoccupations quand vous prêchez : fournir les preuves de nos croyances : en les exposant, combattre les objections répandues; redonner aux uns la foi et la protéger chez les autres. Mais de quelle manière procéder ici et quel doit être dans un auditoire ordinaire de paroisse la parole apologétique? Ah! Messieurs, vous vous plaignez souvent de l'apparente stérilité de votre vie, de la longueur de vos journées. Seuls dans vos presbytères, vous attendez patiemment qu'on vienne à vous, comme le passeur attend, sur le rivage, en voyant couler l'eau, qu'un passant vienne monter dans sa barque. Je vous propose une occupation plus digne de vous, ou plutôt c'est Jésus-Christ lui-même qui vous appelle et qui vous dit : « N'attendez pas, levez-vous et marchez. Les âmes ne viennent pas à vous; allez à elles. *Ite ad oves quæ perierunt....* »

« Une chose m'a souvent frappé, Messieurs : nous sommes cinquante mille prêtres, avec cent évêques et trois mille professeurs; nous n'avons ni famille qui nous gêne ni ambition qui nous préoccupe. Eh bien, avec une telle armée laisserons-nous la victoire à l'incrédulité et au mensonge? De notre temps, un pauvre prêtre du diocèse de Belley, M. Gorini, simple curé de campagne, a vengé l'Église dans l'histoire. Pourquoi n'y aurait-il pas un abbé Gorini par diocèse? Saint Vincent de Paul était aussi un curé de campagne. Ah! si nous avions seulement deux ou trois François de Sales, deux ou trois Vincent de Paul, deux ou trois Charles Borromée, la victoire ne serait pas longtemps indécise. On se moque de nous; mais on ne se moque pas des saints, des saints qui travaillent, prient et se dévouent pour leurs frères. »

Il y a plaisir et aussi profit à rapprocher ces conseils et ces préceptes si profondément justes de ceux de La Bruyère au chapitre de la chaire : « Le discours chrétien

est devenu un spectacle. Cette *tristesse évangélique* qui en est l'âme ne s'y remarque plus : elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte : c'est une sorte d'amusement entre mille autres; c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs. » — « Un clerc mondain ou irréligieux, s'il monte en chaire, est déclamateur. Il y a au contraire des hommes saints et dont le seul caractère est efficace pour la persuasion : ils paraissent, et tout un peuple qui doit les écouter est déjà ému et comme persuadé par leur présence; le discours qu'ils vont prononcer fera le reste. » — « L'orateur cherche par ses discours un évêché; l'apôtre fait des conversions; il mérite de trouver ce que l'autre cherche. »

Il y a plaisir et aussi profit à les rapprocher de ces grandes paroles de Fénelon dont sans doute ils sont inspirés. « Parle-t-on pour parler? — Non; on parle pour plaire et pour persuader. — Distinguons.... On parle pour persuader; mais quand on parle pour plaire on a un autre but plus éloigné qui est néanmoins le principal. L'homme de bien ne cherche à plaire que pour inspirer la justice et les autres vertus en les rendant aimables. » — « Il y a toujours les trois quarts de l'auditoire qui ignorent ces premiers fondements de la religion que le prédicateur suppose qu'on sait. » — « Le ministère de la parole est tout fondé sur la foi. Il faut prier, il faut purifier son cœur; il faut attendre tout du ciel; il faut s'armer du glaive de la parole de Dieu et ne compter point sur la sienne : voilà la préparation essentielle.... » — « Je vous quitte avec ces paroles de saint Jérôme à Népotien : « Quand vous enseignerez dans l'église, n'excitez pas les applaudissements, mais les gémissements du peuple, que les larmes de vos auditeurs soient vos louanges. Il faut que les discours d'un prêtre soient pleins de l'Écriture sainte. Ne soyez pas un déclamateur, mais un vrai docteur des mystères de Dieu. »

A quoi l'on peut ajouter, quoique bien connu, le petit dialogue entre Louis XIV et Boileau : « Quel est donc un prédicateur nommé Le Tourneux? On dit que tout le monde y court. Est-il donc si habile? — Sire, Votre Majesté sait assez que l'on court toujours à la nouveauté : c'est un prédicateur qui prêche l'Évangile! »

Un autre des grands desseins de Mgr Dupanloup était la restauration de l'enseignement du catéchisme. Il fit des conférences sur les méthodes catéchistiques; il écrivit l'*Instruction pastorale de 1864 sur les catéchismes*; il prescrivit l'établissement des catéchismes de persévérance dans toutes les paroisses, même rurales; il écrivit avec la méthode la plus rigoureuse un triple catéchisme (petit catéchisme, catéchisme de première communion, catéchisme de persévérance) et même un *Catéchisme à l'usage des hommes du monde*, qui était le catéchisme de persévérance avec une introduction très simple et très élevée, et qui eut un succès tout à fait extraordinaire; il écrivit, pour soutenir et pour guider le travail des catéchumènes, les *Entretiens sur le catéchisme*. A écrire ce dernier ouvrage il s'était engagé par un *vœu* : « Il faut que je fasse ce volume; j'en ai fait *le vœu*. Mais il faut qu'il soit de telle sorte qu'il décide enfin à faire l'œuvre par amour ».

Cet ouvrage est d'une grande beauté. Mgr Dupanloup y part de ce principe que le catéchisme doit être à la fois et également l'instruction religieuse et l'éducation religieuse des enfants. Il faut qu'au sortir du catéchisme l'enfant, non seulement sache la religion, mais qu'il l'aime et qu'il l'aime de telle sorte que, quoique la sachant, il soit impatient pendant toute sa vie de continuer à l'apprendre. Pour écrire ce livre il usa de la méthode qu'il employait presque toujours pour les autres. Il demandait à tout le monde des renseignements. Le livre était fondé, comme sur sa substruction, sur une énorme correspondance. Pour les *Entretiens sur le catéchisme* il demandait à une foule de prêtres : « Qu'est-ce qui vous a réussi? »; ce qui fait dire spirituellement à l'abbé

Lagrange : « Il n'y a rien dans ce livre qui ne soit pratique, puisqu'il n'y a rien qui n'ait été pratiqué ».

Parmi cent moyens habiles et salutaires de catéchisation, Mgr Dupanloup mettait au premier rang la confession des enfants. La confession des enfants en effet est la première chose qui donne aux enfants l'habitude, très éloignée d'eux naturellement, de l'examen de conscience et celle par conséquent, qui leur est très étrangère aussi, de la réflexion. De plus elle complète l'enseignement du catéchisme en ce que le catéchisme est un enseignement commun et que la confession est un enseignement individuel, et l'enseignement commun est lamentablement insuffisant s'il n'est complété par un enseignement individuel, de même que l'enseignement individuel est (peut-être) insuffisant s'il n'est complété par un enseignement commun. Pour Mgr Dupanloup la confession faisait partie surtout de l'*éducation* religieuse et en était un élément indispensable : « C'est par la confession, écrivait-il à ses prêtres, et par elle seule que vous pourrez saisir la première naissance du vice dans ces jeunes cœurs et y porter remède à temps; c'est là, dans la confession, que vous arracherez les défauts, là que vous planterez les vertus, là que vous inspirerez de bonne heure les sentiments chrétiens, les pratiques chrétiennes, là enfin que vous ferez peu à peu l'éducation morale, intime, de ces âmes neuves et que vous les engendrerez à Jésus-Christ. Je ne me lasse pas, Messieurs, de vous dire ce mot de Gerson, qui, certes, s'y connaissait : « Que chacun pense ce qu'il voudra; quant à moi, pour dire simplement ma pensée, j'affirme que la confession, pourvu qu'elle soit bien faite, est de tous les moyens le plus sûr pour conduire les enfants à Jésus-Christ ».

En conséquence, Mgr Dupanloup voulait la confession enfantine dès le premier âge, dès l'âge où l'enfant est capable de pécher, et la voulait fréquente; plus fréquente, du reste, pour les uns que pour les autres, selon la nature des esprits et des âmes : « Il faut les confesser tous et toujours avec beaucoup de soin : autrement ce n'est

qu'une formalité. Pour cela n'en pas faire venir un trop grand nombre à la fois et donner à chaque enfant le temps nécessaire. » — « Quoiqu'il faille avoir pour chaque enfant des époques réglées, il en est qu'il faudra faire venir hors de ces époques, plus souvent que les autres, suivant les besoins particuliers de leur âme. Pour extirper le mal et pour planter profondément le bien, ce sont des soins très assidus qu'il faut, sans cela on ne fait rien. »

Tout ce travail de Mgr Dupanloup en tant qu'évêque a été immense. Un écrivain peu informé, mais en revanche mal intentionné, a dit de lui : « Mgr Dupanloup, aussi peu évêque d'Orléans que possible... ». Cet écrivain ne savait pas sans doute ce que c'est que de se lever de très grand matin et d'avoir une méthode rigoureuse dans la distribution et dans l'emploi de son temps et, calculant tout ce que faisait Mgr Dupanloup en dehors de son diocèse, il ne trouvait pas une minute que l'évêque pût consacrer au diocèse lui-même. Mais la vérité est que Mgr Dupanloup, malgré la part qu'il prenait aux affaires générales, travaillait pour « son peuple » autant et plus qu'évêque d'Europe. Il avait cette machine à fabriquer du temps qu'ont ceux qui savent en utiliser toutes les parcelles et qui du reste ne sont jamais fatigués.

Aussi, comme tous ces hommes-là, était-il presque aussi exigeant pour les autres que pour lui-même. « Pour vous obéir et encore incomplètement, lui écrivait quelqu'un, il faudrait travailler dix-huit heures par jour. — C'est le maximum, répondait-il, il ne faut pas se flatter de pouvoir l'atteindre tous les jours; mais il faut en approcher; il faut en approcher le plus possible. » Il est évident qu'il n'a jamais eu l'idée nette de ce que c'est que le loisir.

CHAPITRE IV

AU CHÂTEAU DE LA COMBE LES POLÉMIQUES

LE CHÂTEAU DE LA COMBE EN DAUPHINÉ || MENTHON || L'UNITÉ ITALIENNE || POLÉMIQUES || LITTRÉ ET TAINE || LE SYLLABUS || LES COURS DE JEUNES FILLES.

A partir de 1851 jusqu'à sa mort, l'évêque d'Orléans avait adopté comme lieux de villégiature le château de La Combe et Menthon.

La Combe est un château en Dauphiné, au milieu des montagnes, à quelques lieues de Grenoble, dans la vallée du Grésivaudan. Il était habité par la famille Du Boys, qui était depuis longtemps liée à Mgr Dupanloup par des relations d'amitié. Le château de La Combe, dit l'abbé Lagrange, est dans une situation incomparable. « De la terrasse qui va d'une tour à l'autre et d'une seconde terrasse qui regarde Grenoble, la vue est merveilleuse. On a sous ses pieds l'Isère qui serpente à travers des prairies parsemées de peupliers; devant soi les âpres sommets de la Chartreuse; à gauche, aux extrémités de l'horizon, Grenoble et ses montagnes, à droite les cimes lointaines de la Savoie. De ce côté, parallèlement à la vallée, se prolonge, horizontale et plane, une grande allée de marronniers et de tilleuls séculaires que d'autres allées continuent jusqu'à une gorge et un précipice profond. »

Très fatigué, en 1848, l'abbé Dupanloup y avait accepté l'hospitalité de la famille Du Boys, y avait séjourné pendant deux mois, y avait été très heureux, quoique inquiet des événements politiques, et avait fait une

excursion à la Salette dont le miracle était alors dans sa nouveauté. Il y retourna bien des fois.

C'est l'année suivante qu'il avait découvert Menthon, charmant village à mi-côte, dominant le lac, en face d'Annecy, et qui fut illustré plus tard par les villégiatures de Taine. Il y avait été, en 1849, comme nous venons de le dire, faire visite à Mgr Rendu, évêque d'Annecy. L'évêque d'Annecy lui fit connaître la famille de Menthon. Les Menthon habitaient dans les environs du village le château historique de Menthon, manoir du IXe siècle où naquit saint Bernard de Menthon. Des fenêtres du château la vue plonge sur le lac. De tous les côtés un magnifique et sévère horizon de montagnes, et Annecy, tout près de son lac, comme à l'ancre.

L'abbé s'était plu en ce séjour dont la beauté le séduisait et qui ramenait en lui tous les souvenirs de son enfance. Il devint l'ami de M. Alexandre de Menthon et l'ami et le directeur de Mme de Menthon avec laquelle il entretint une correspondance très active, et cette liaison ne se termina qu'avec sa vie.

Il se partagea pendant tout son âge mûr et toute sa vieillesse entre ces deux lieux de repos également chéris. Quand il était en l'un d'eux, il écrivait aux habitants de l'autre qu'à cet autre il aspirait de tout son cœur. Dans l'un et l'autre de ces châteaux, sa vie de villégiature, singulièrement occupée encore, était la même. Le matin, levé de très bonne heure comme toujours, il faisait oraison longuement en se promenant sur les terrasses, puis il disait sa messe, puis il travaillait jusqu'à midi. L'après-dînée il se promenait, marcheur intrépide, par la montagne, les dernières années porté sur un petit âne que l'on appelait « le prie-Dieu de Monseigneur », parce que souvent il y lisait son bréviaire.

Il aimait infiniment les montagnes, leur architecture, leurs dessins et aussi leur air et leur flore. Il avait en lui du poète biblique et aussi du poète classique, et il répétait le vers d'Horace :

In reducta valle mugientium errantes greges.

Il écrivait d'Orléans à Mme de Menthon : « Depuis ma course au sommet des montagnes j'ai fait tant de choses dans la plaine que ce temps me paraît un siècle. En vérité, si la montagne n'était d'Orléans qu'à une journée de chemin de fer elle me verrait trop souvent, tantôt pour y admirer les primevères et les violettes du printemps et tantôt ces jolies petites fleurs d'automne qui sont comme le dernier sourire de la nature à la fin d'un beau jour. Mais il y a quelque chose de meilleur dans tout cela dans la montagne : c'est Dieu qu'on y trouve si présent. »

Il écrivait sur La Combe : « J'ai goûté plus que jamais ce beau lieu, son élévation au-dessus de toutes les basses régions, sa grandeur, les magnificences de Dieu, les matinées et les soirées admirables, la paix et la douceur de la solitude. Rien n'est plus beau que cette grande allée par ce beau soleil et ce vent frais; la paix y est profonde et splendide. C'est un palais de fraîcheur et de verdure au milieu des plus grandes scènes de la nature. Dieu y paraît si grand! »

Il notait (comme il notait tout) ses impressions de promenade : « Course magnifique par le Martinet et ces hauteurs et jusqu'au fond de ces montagnes; il y eut sur le bord de ces torrents des passages incomparables, un surtout : le charme ne peut aller plus loin. Comme Dieu est présent en ces beaux lieux! Quelle consolation de le sentir si près et de se sentir si loin du monde! » — « Admirable course à Laval. Retour par le bois; cette vue, cette route si délicieuse, cette ombre si fraîche; puis ces hauteurs et ce chemin par les pelouses et dans ce bois Fontanella, si solitaire, puis ces prés, ces maisons isolées et la découverte de ces hautes montagnes, de ces neiges, de ces glaciers sur nos têtes; tout cela fut ravissant! » — « Dernière matinée, ces ascensions du matin à pied, à âne, priant, admirant, ont une grande douceur. Cette montée jusqu'au Bausson [il n'est ni à Menthon ni à La Combe; il est à Chamonix] par cette fraîcheur délicieuse; ce retour le long du torrent; ces

eaux si pures et si vives, ces herbes odorantes, ces ombrages si touffus et si brillants; que tout cela était doux à voir! »

Il sentait que la nature le reposait et aussi l'inspirait. « Si Dieu l'a pour agréable, je laisserai le poids du jour et de la chaleur à notre coadjuteur et pendant ce temps-là, avec mon chapelet et ma plume, je servirai Dieu et l'Église; ici les bonnes pensées me tomberont drues et menues comme les neiges qui tombent en hiver. »

Et, quand il fallait revenir au travail, je veux dire à un travail plus continuel, il puisait dans sa passion du devoir et aussi dans la sérénité que la nature elle-même lui avait rendue la force de reprendre la chaîne en souriant : « Je serais bien ingrat envers le col de Tamiers si je ne m'en souvenais comme d'une des plus délicieuses courses de ma vie. Hélas! on voudrait bien habiter dans la sérénité de ces hauteurs et goûter la paix dans cette belle lumière. On dirait volontiers comme saint Pierre : « *Bonum est nos hîc esse*; c'est bien bon d'être là »; mais le Bon Dieu nous répond par ces paroles de saint Augustin : « *In monte requiescere cupiebas*, tu désirais te reposer dans la montagne; *descende laborare*, descends travailler; *prædica veritatem*, prêche la vérité; *habe caritatem*, aie la charité; *et sic parvenies ad æternitatem*, et ainsi tu parviendras à l'éternité; *ubi invenies securitatem*, où tu trouveras la sécurité. »

Menthon avait pour lui ce charme particulier qu'il y retrouvait les premiers sites qui avaient attiré ses yeux d'enfant. Il ne séjournait pas à Menthon sans aller revoir Annecy et cette Puya où il avait si délicieusement vagabondé avec sa mère : « 25 septembre 1851 : Promenade solitaire à la Puya, délicieuse... Comme la confiance renaît toujours là, au milieu de l'attendrissement, de la vue claire de la bonté de Dieu, du souvenir présent de ses innombrables bienfaits et de la reconnaissance sensible.... Je trouve là les deux émotions les plus douces et les plus vives : la plus belle nature et la plus douce grâce. » — « 6 octobre 1856 : Je suis monté jusqu'à ces

sapins, puis à ces maisons si paisibles; je me reposai dans cette grange, sur ces feuilles de chêne et de châtaignier; je redescendis à la maison de la Françon et, de là, à Notre-Dame Auxiliatrice. J'ai bien prié et baisé la pierre de cette petite chapelle.... C'est un lieu admirable, d'où je repasse d'un coup d'œil toutes les bontés de Dieu. De là, course toujours chère à cette chaumière [où, sans doute, il avait fréquenté avec sa mère], à ces pauvres gens que j'étonne et qui ne savent pas les secrets de mon âme et quels lointains et ineffaçables souvenirs me viennent là au cœur. »

« Il voulut tout revoir », comme dit Hugo, ou, comme Lamartine fait dire à Jocelyn :

Je voulus sur ces lieux si pleins de tristes charmes
Attacher un regard avant que de mourir,
Et je passai le soir à les tous parcourir.

Il alla dans les Bauges visiter Saint-François, la paroisse de son oncle le curé. Il s'y dirigea par le Châtelard, où il s'informa de ce qui était arrivé à Saint-François; demandant si une famille Dumas, où autrefois sa mère était reçue, existait encore. Il s'achemina vers l'humble village.

« Enfin je découvris Saint-François, son église, son presbytère! Pauvre mère! Quels souvenirs lointains! Elle y alla, il y a quarante-sept ans, pour la dernière fois, faire ses adieux à son oncle. Ce départ pour Paris dut attrister celui-ci; mais le Bon Dieu avait ses desseins; il me menait où il voulait.... Ma mère venait là avec joie; c'est le seul souvenir dont je l'ai ouï parler avec épanouissement. Au fait c'est le seul lieu où elle ait été heureuse en ce monde, aimée, recueillie. Son oncle, frère de sa mère, bon, compatissant, généreux, vif, spirituel, plein de foi, lui faisait grand bien à l'âme et au cœur. Elle lui confiait toutes ses peines. Quelles douces et longues conversations ils avaient ensemble! Il l'encourageait, la consolait des ennuis que lui donnaient l'intérieur et l'irréligion de ma tante. Là elle était délivrée d'Annecy et de ses

tristesses. Puis la famille Dumas, si respectable; ces relations si douces, si honorables, si gaies. On l'aimait beaucoup. Je me représentais tout cela. Elle, de sa croisée, regardait cette belle vallée, la belle et verdoyante montagne d'en face, descendant et montant. Avec quelles douces pensées elle partait, faisait la route! On lui envoyait un cheval; je la conduisais un peu; j'allais au-devant d'elle au retour. Mon oncle la reconduisait. Je dis là un bon bréviaire avec grande et profonde douceur, priant pour tous ceux par qui Dieu m'a fait mes premiers biens. *Domine, spes mea a juventute mea*; Seigneur, vous êtes mon espérance depuis ma jeunesse; comme c'est vrai! *In te cantatio mea semper*; c'est vous qui serez toujours l'objet de mes cantiques; voilà bien ce qui doit être. *Ego sum vermis et non homo*; je suis un ver de terre et non un homme; *et abjectio plebis*, un pauvre fils du peuple; voilà bien où j'en étais, mais : c'est vous qui m'avez appelé au jour; *in te projectus sum ex utero*, du sein de ma mère j'ai été jeté entre vos bras. Puis, après avoir dit et redit ces admirables paroles, j'ai commencé l'office de saint Euverte, mon saint prédécesseur. Voilà le miracle et cette incroyable transformation. *Elegit ipsum Dominus ab omni viventi*, Dieu l'a choisi entre tous les êtres vivants. Quelle élection fut la mienne!...

« Puis, après un déjeuner paisible dans cette chère cure de Saint-François, avec de bons œufs sur le plat, de la crème et des poires, avec les goûts d'autrefois, je redescendis par la route que suivait ma mère.... Et je m'en allai seul avec mes pensées, avec Dieu et ma pauvre mère! »

Dans ces deux châteaux de La Combe et de Menthon, il était, comme on peut croire, un centre d'attraction. Ici ou là se rendaient le savant et spirituel baron d'Eckstein; M. Sauzet, aimable, gracieux et grave penseur; Mgr Ginouilhac, évêque de Grenoble, le Père Lacordaire, l'abbé Gratry, Mgr de Marguery, évêque d'Autun; le Père Perraud, oratorien, plus tard évêque d'Autun, cardinal et membre de l'Académie française; M. l'abbé Turinaz, depuis évêque de Nancy, bien d'autres.

Les soirées, en l'une ou l'autre de ces résidences, se passaient en longues conversations spirituelles sous la clarté religieuse des étoiles, et le grand prédicateur y était souvent aussi bien inspiré par ce temple que par les ogives de sa cathédrale. Naturellement, il continuait là comme partout son rôle d'apologiste et de confesseur.

C'est ainsi qu'à La Combe il rencontra jeune homme cet enfant de douze ans qu'on lui avait amené en voiture à quatre chevaux à son catéchisme de la Madeleine et qui lui avait dit de prime abord : « Monsieur, il faut que vous sachiez tout d'abord que je suis un athée ». Il l'avait converti assez vite; mais depuis ce temps le jeune homme avait perdu la foi. L'évêque l'entreprit à nouveau, le convertit une seconde fois et il fit à peu de temps de là une mort chrétienne.

C'est à La Combe qu'il vit encore l'heureuse fin d'une lente conversion qu'il avait préparée avec des soins paternels, celle de la jeune Anglaise Harriett Shiletto. Il l'avait rencontrée en Orléanais, au cours d'une de ses tournées pastorales, dans une famille où elle était institutrice. Elle était protestante et pénétrée d'un sentiment religieux très profond. Elle regardait le catholicisme avec curiosité. Il avait été très simple comme toujours. Il lui avait simplement dit que le protestantisme était la mobilité et le catholicisme la stabilité dans le port. Il avait laissé en elle une inquiétude et un attrait. Méditant sur ces grandes choses, il avait écrit pour elle : « Nous allons toujours; mais où? Au catholicisme peut-être dont nous sommes sortis. Lui, il demeure sur la pierre qui le porte, toujours le même. Nous, qu'étions-nous hier et que serons-nous demain? »

Il était parti pour Rome et, ne l'oubliant pas, il avait correspondu avec elle très fréquemment. Comme c'était sa méthode, comme il en avait usé avec Talleyrand, il n'obsédait pas, il ne pressait pas, il parlait doucement et attendait; il laissait venir et opérer la grâce, en laquelle il croyait profondément, et se contentait d'y aider discrètement. A Rome, il reçut la nouvelle de la conversion; à

La Combe, où, revenant, il s'était arrêté, la longue relation des étapes successives du retour. Les conclusions de la jeune fille, en tout cas très éloquentes, étaient celles-ci : « L'Église catholique a l'Eucharistie, don total de Dieu à l'homme; l'Église enfante la virginité, don total de l'homme à Dieu. Je crois qu'il y a la plus grande vérité là où il y a le plus grand amour. »

Ce fut pour l'évêque une immense joie. Tout aussitôt il appela la jeune fille à La Combe. Il lui imposa une retraite préparatoire qu'elle fit avec la plus grande piété et la plus vive exaltation intérieure. Elle entra dans la religion catholique avec une sorte d'ivresse. Elle retourna en Angleterre, où elle se retira dans un couvent de Clarisses.

Tels étaient les repos, les travaux et les joies de Mgr Dupanloup aux mois d'août et de septembre dans les montagnes du Dauphiné et de la Savoie; c'est à La Combe qu'il devait mourir en regardant ces piliers magnifiques qui semblent soutenir le ciel.

Très peu de temps après sa réception à l'Académie française, Mgr Dupanloup prit part, à Rome, avec deux cents évêques, à la proclamation, comme dogme, de l'Immaculée Conception, c'est-à-dire de ce fait que Marie, mère de Dieu, a été exempte du péché originel. Il écrivit à ce sujet et sur ce sujet une grande instruction pastorale. En 1855, il prononça dans son église cathédrale le panégyrique de Jeanne d'Arc et rétablit l'institution des fêtes de Jeanne d'Arc à Orléans. En 1857, il donnait les deux derniers volumes (ce qui faisait trois en tout) de son grand ouvrage sur l'éducation.

La période historique 1859-1860 allait le rejeter pleinement dans la politique. Dès que la guerre contre l'Empire d'Autriche fut déclarée l'évêque comprit, comme beaucoup d'autres, que le pouvoir temporel du Pape était menacé et que, quoique ce ne fût pas le dessein de Napoléon III, la direction des événements lui échappant, l'effervescence italienne aboutirait à l'unité italienne au

détriment de la Papauté. Cette unité était secrètement désirée par l'Angleterre et la Prusse, toutes les deux souhaitant que nous ayons, à notre frontière sud-est, un voisin puissant qui pourrait un jour nous entraver, plutôt qu'un voisin très faible qui ne nous serait jamais une gêne.

Napoléon III, selon son habitude constante, avait une politique étrangère directement contraire aux intérêts de la nation. Comme Français donc et comme catholique, Mgr Dupanloup était très nettement défavorable à l'expédition. En vain l'Empereur fit-il dire au Corps législatif que « le gouvernement prendrait toutes les mesures nécessaires pour que l'indépendance et la sécurité du Saint-Père fussent assurés »; en vain il fit dire aux évêques par son ministre des Cultes qu' « il voulait que le chef suprême de l'Église fût respecté dans tous ses droits de souveraineté », l'évêque d'Orléans avait peu de confiance dans la puissance que l'Empire pourrait avoir d'exécuter ses imprudentes promesses.

Aussitôt que fut conclue la paix, après la courte campagne de 1859, l'évêque lança un *Mandement sur la paix*, où il ne dissimulait pas ses alarmes : « Ce que nous pouvons démêler de plus assuré c'est que, si l'avenir répond au passé, la partie capitale de la vocation de la France c'est d'être le bouclier de la sainte Église catholique, la filiale protectrice du Saint-Siège et l'apôtre armé de la civilisation pour ouvrir les voies à l'Évangile par toute la terre ». Et il ajoutait afin de faire connaître sa pensée, respectueusement, mais tout entière, que « tous les vrais politiques avaient toujours entouré la papauté d'amour et de respect et que ceux qui ont besoin de la protection divine pour leur avenir pourront la trouver là ».

En septembre 1859, il fit paraître une *Protestation de Mgr l'évêque d'Orléans contre les attentats dont notre Saint-Père le Pape et le Saint-Siège apostolique sont menacés et frappés en ce moment* (les Romagnes venaient d'être enlevées violemment au Saint-Siège et

l'on pouvait prévoir que promptement le reste suivrait) : « ... Je proteste comme Français : qui n'est humilié comme Français de voir, malgré les conseils contraires et les protestations de l'Empereur, cette misérable suite de nos victoires et du sang précieux de nos soldats?... Je proteste au nom du bon sens et de l'honneur qui s'indignent de la complicité d'une souveraineté italienne avec les insurrections et les révoltes, et de cette conjuration des basses et inintelligentes passions contre des principes reconnus et proclamés dans le monde chrétien par tous les vrais et grands politiques.... Je proteste au nom de la bonne foi contre cette ambition mal contenue, mal déguisée, ces réponses évasives, cette politique déloyale dont nous avons le triste spectacle. Je proteste au nom de la justice contre la spoliation à main armée, au nom de la vérité contre le mensonge, au nom de l'ordre contre l'anarchie, au nom du respect contre le mépris de tous les droits. Je proteste dans ma conscience et devant Dieu, à la face de mon pays, à la face de l'Église et à la face du monde. Que ma protestation trouve ou non de l'écho, je remplis mon devoir. »

Puis vint la fameuse brochure *le Pape et le Congrès* (1861), écrite très probablement par M. de la Guéronnière, inspirée très certainement par Napoléon III. Dans cette brochure, l'auteur, après avoir posé en principe la nécessité du pouvoir temporel, démontrait que cette souveraineté était du reste incompatible avec les idées et les besoins modernes et concluait que, non seulement il fallait accepter les faits accomplis, mais qu'encore il conviendrait un jour de réduire la souveraineté matérielle du Pape à la possession de la ville de Rome. Dans les quarante-huit heures, l'évêque publiait une *Lettre à un catholique sur la brochure : le Pape et le Congrès*. Puis il lançait une *Seconde lettre à un catholique* où se trouve cette phrase qui résume si nettement toute la question : « C'est la Révolution qui entre triomphante dans le droit public européen.... Si c'est là servir la liberté et le progrès du genre humain, à votre aise, poursuivez. »

En 1861-1862, il parle, en Italie, devant les zouaves pontificaux, il prononce l'éloge funèbre de Mgr Menjaud, archevêque de Bourges; il publie sa *Lettre sur l'esclavage*; il prononce le panégyrique de saint Martin; il publie les *Souvenirs sur la canonisation de vingt-six martyrs*, les *Souvenirs de Rome*.

A propos de son attitude à Rome, il reçut du ministre de l'Instruction publique, M. Rouland, une lettre assez inattendue et qui était un acte faisant partie de la politique d'équilibre, où le ministre le félicitait. Il le félicitait des choses les plus opposées : « d'avoir défendu contre des doctrines exagérées les grandes et sages traditions de l'Église;... d'avoir proclamé la loyale protection dont la France et l'Empereur ont donné tant de preuves à la religion et au Saint-Père... ». La lettre ne laissait pas, qu'elle le voulût ou non, de compromettre l'évêque d'Orléans, et très spirituellement M. Cochin écrivait à Mgr d'Orléans : « On ne m'ôtera pas de l'esprit que la politique de M. Rouland soit de vous embrasser trop fort ». En conséquence, il fallait répondre pour se dégager de l'étreinte trop étroite. L'évêque répondit qu'il n'avait rien fait à Rome que ce qu'il avait fait partout depuis trois ans et que sa ligne de conduite était toujours la même.

En 1863, Mgr Dupanloup publie le volume, *la Charité chrétienne et ses œuvres*; il intervient en faveur des ouvriers rouennais écrasés par le chômage; il écrit sa lettre sur la Pologne; il a une polémique avec Quinet sur la question de l'insurrection de la Pologne; il publie son *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*; il part en campagne contre la candidature de Littré à l'Académie française, M. Littré, malgré sa vertu et malgré les services qu'il avait rendus et rendait à la langue française, lui paraissant, à cause de ses idées philosophiques, ne pas pouvoir être accepté dans l'Académie.

Les protestations des journaux contre cette attitude furent nombreuses et véhémentes. Elles ne firent, comme toujours, qu'enfoncer davantage l'évêque dans son dessein.

Il redoubla et réussit à faire écarter M. Littré; mais aussitôt après la victoire sa générosité naturelle lui fit un devoir d'adresser au vaincu la lettre suivante : « Monsieur, si vous me rendez justice, vous croirez à la sincérité du mouvement qui me porte à vous écrire. Je n'ai pas voulu que cette journée finît sans que je vous eusse exprimé quelle tristesse m'en reste et quels sentiments partagent mon âme. Ne croyez pas que cette tristesse ait pour cause les accusations qui s'élèvent contre moi. Je les avais prévues et ne ferai rien pour les détourner. Il me suffit de ne pas les mériter. Mais je suis triste, Monsieur, en pensant à vous, en me disant qu'il m'a fallu combattre un homme dont les qualités méritent mon hommage, blesser un homme que je voudrais toucher, augmenter l'affliction de ceux qui vous aiment. Laissez-moi vous tendre la main ; laissez-moi vous prier de ne pas délaisser, à cause des souvenirs de ce jour, la religieuse recherche du vrai dans ces capitales questions qui sont le suprême intérêt de toute vie humaine. Ce noble labeur est bien au-dessus de tout le reste. Souffrez donc, Monsieur, que j'invoque ardemment ce Dieu en qui j'adore notre commun père, afin qu'il vous éclaire sur ce qui est la vérité et sur la fragilité de vos doutes, afin qu'il vous manifeste aussi, permettez-moi de l'ajouter, la pureté de mes intentions et la sincérité de l'estime que je conserve pour votre caractère. Agréez, Monsieur, tous mes respects. »

L'année suivante (1864), nouvelle occasion, non évitée, de lutte contre la philosophie qui n'était pas la sienne. Il s'agissait, en cette même Académie française, de couronner le grand ouvrage d'un jeune homme sur l'histoire de la littérature anglaise. Ce jeune homme s'appelait Hippolyte Taine. Tout le monde reconnaissait la très grande valeur de ce candidat comme savant, comme critique et comme écrivain. Mais il avait écrit que le vice et la vertu sont de simples *produits* comme le vitriol et le sucre, sur quoi un certain nombre d'académiciens admettaient de le couronner en faisant des réserves sur les

opinions émises, un certain nombre proposaient de ne point le récompenser. La commission, par l'organe de M. Villemain, s'exprima ainsi : « ... la commission a donc pensé que l'ouvrage de M. Taine, considérable par l'étendue des recherches, l'importance du sujet dans son ensemble, le mérite éminent de quelques parties, était hors de comparaison et *qu'en blâmant quelques fausses théories de l'auteur* on pouvait honorer d'une récompense son vaste et savant travail. Elle a pensé que ces fausses et dangereuses théories, ces tendances matérialistes d'une philosophie étrangère, il les discrédite souvent lui-même par les démentis qu'il leur donne en raisonnements et en exemples et qu'ainsi reste une œuvre abondante en idées et d'un style expressif, non sans quelque monotonie, mais avec une force souvent originale.... La commission propose donc, sans dissentiment et avec les réserves qu'elle a exprimées, de décerner le prix Bordin à M. Taine. »

Le débat fut très vif. M. Cousin, toujours autoritaire et toujours emporté malgré son grand âge, déclara que peu importait que l'auteur eût quelques moments de saine justice, telle approbation d'un écrivain religieux, telle sévérité sur Byron; que ce n'étaient là que des contradictions éparses et secondaires; que le bien était dans l'accessoire, le mal dans les principes; que ces principes opposés à la spiritualité, à la dignité de l'homme, l'auteur les exposait avec un contentement glorieux; qu'il ne s'en humiliait pas; qu'il s'en vantait; qu'en cela l'ouvrage était d'un triste et fâcheux exemple.... L'évêque d'Orléans s'étonna qu'on relevât les contradictions de l'auteur pour lui en faire un mérite et un titre à la récompense; puis il s'attacha à démontrer que sous ces variations il y avait un fond philosophique permanent, qui n'était point dissimulé le moins du monde et qui était un matérialisme et un fatalisme analogue à celui des philosophes les plus tristement célèbres du XVIII^e^ siècle; que l'auteur poussait la scandaleuse négation de la philosophie orthodoxe et de la religion jusqu'à manifester l'espoir de l'avènement

d'une nouvelle morale et d'une nouvelle religion; que ce qui prouvait la véritable préoccupation de l'auteur à l'égard de certaines idées antispiritualistes c'étaient précisément ces idées toutes différentes où il se laissait aller de temps en temps, et qui ne l'empêchaient point de revenir à ces détestables principes qui aboutissaient au matérialisme le plus provocateur; qu'on ne saurait accuser M. Dupanloup d'étroitesse d'esprit et d'impuissance à admettre une idée autre que la sienne, qu'il avait assez énergiquement défendu les droits par exemple des lettres païennes; mais qu'ici il s'agissait du hideux matérialisme relevant la tête et d'un matérialisme, qu'on le remarquât, qui avait été réfuté, condamné et méprisé par la sagesse antique elle-même. Après quelques échanges de vues encore, l'Académie, par treize voix contre onze, décida que l'ouvrage de M. Taine ne serait pas couronné par elle.

En 1864, après un nouveau voyage à Rome, Mgr Dupanloup prononça au congrès de Malines un discours retentissant sur l'enseignement laïque et l'enseignement religieux, et du reste sur toutes les questions générales qui s'agitaient alors en Europe.

Il dénonçait par avance et condamnait l'école sans Dieu, l'école obligatoire que l'on ne voulait obligatoire que pour que l'école sans Dieu fût obligatoire. Il suppliait que l'on ne se fît pas un épouvantail et un spectre de la société moderne, mais que l'on s'appliquât de toutes ses forces intellectuelles à y distinguer le bien et le mal et à combattre le mal et à mettre en lumière le bien; il constatait le mouvement très rapide qui entraînait le monde moderne vers le progrès matériel et il tirait cette conclusion qu'il ne faut nullement repousser le progrès matériel, mais qu'il faut proportionnellement cultiver, agrandir et fortifier le sens moral pour résister à ce que le bien-être matériel contient de séductions dangereuses.

Il conviait avec une profonde émotion les catholiques à la concorde, à l'union, à l'unanimité, insistant sur ceci

que plus les temps sont mauvais, plus il est nécessaire de serrer les rangs du bataillon sacré, et il terminait par ces paroles enflammées : « Soldats, rappelez-vous qu'on doit aimer son drapeau d'autant plus qu'il est attaqué et criblé! O mon pays, ô France, dit le soldat, comme je t'aime depuis que je me suis battu pour toi! O drapeau percé, noirci, déchiré, comme je te presse sur mon cœur! Et nous, sachons redire : O vertu, ô conscience, ô religion, ô foi chrétienne, ô probité, ô justice, ô Église de Jésus-Christ, ô Rome, ô successeur de Saint-Pierre, comme je vous aime, car j'ai souffert pour vous! »

M. Cochin, pour ce discours de Malines, avait donné des notes à Mgr Dupanloup en lui disant gentiment : « Vous mettrez le feu à mes brins de paille. — C'est donc un feu de paille que vous prévoyez que sera mon discours? » avait répondu l'évêque. Ce fut bien autre chose et la grande clarté qu'il répandit par le monde ne s'est pas encore éteinte.

La fin de l'année 1864 vit éclater le fameux *Syllabus* et l'Encyclique *Quanta cura* qui l'accompagnait. L'Encyclique *Quanta cura*, du 8 décembre 1864, et le *Syllabus*, c'est-à-dire le *résumé* (résumé des erreurs condamnées) qui l'accompagne, domineront toute la suite de la biographie de Mgr Dupanloup.

Le *Syllabus* fut déclaré par le gouvernement français « contraire à nos institutions fondamentales », ce qui était exact, et défense fut faite aux évêques de l'expliquer aux fidèles, tandis que toute la presse libérale ou gouvernementale l'attaquait furieusement, et cette double mesure manquait peut-être d'équité. Mgr Dupanloup était certainement plus libéral que le *Syllabus*; mais il se rallia au drapeau et défendit le *Syllabus* avec énergie et une extrême habileté. Il multiplia les distinctions pour prouver que ce que Rome condamnait c'étaient les excès de la liberté d'opinion, de la liberté politique, de la liberté de conscience, et tout le mal enfin et non le bien que contenaient en elles les idées modernes. Il adoucissait le *Syllabus* et

le *libéralisait* autant et aussi bien qu'il était possible de le faire.

Sa brochure, conciliant autant que faire se pouvait le catholicisme libéral et le *Syllabus*, répondit à un besoin que sentaient vivement une foule de catholiques français et belges et eut un immense succès dans l'un et l'autre pays et plus loin encore. *Six cent trente évêques* de toutes les parties du monde y adhérèrent avec ferveur. Le Pape enfin, dans un *bref* très étudié, très nuancé, où l'on peut voir des contradictions peut-être volontaires, avec des circonlocutions et des réticences, disant ici : « Vous avez réprouvé les erreurs de ce temps *au sens où nous les avons réprouvées nous-même* » et là : « nous sommes assuré que vous transmettrez à votre peuple le *sens vrai* de nos lettres avec d'autant plus de soin que vous en avez réfuté avec plus d'énergie les interprétations calomnieuses », *félicitant* l'évêque plus que l'*approuvant*, en somme le couvrait et empêchait ses ennemis de pouvoir affirmer qu'il avait travesti la pensée pontificale.

D'autre part, le futur Léon XIII, l'archevêque de Pérouse, Mgr Pecci, avait énergiquement approuvé Mgr Dupanloup en cette circonstance et, si Mgr Dupanloup était traité paternellement par le pape présent, il était pleinement approuvé par le pape de l'avenir.

En cette même année 1865, Mgr Dupanloup publiait sa *Lettre sur l'étude du Droit*, prononçait son oraison funèbre du général Lamoricière, publiait *Quelques conseils à un jeune militaire*, et entamait sa campagne contre le ministre Victor Duruy relativement à l'enseignement des jeunes filles.

Considérant que l'enseignement des jeunes filles avait jusque-là appartenu presque exclusivement au clergé catholique par l'intermédiaire des religieuses enseignantes et voulant les soustraire à cette influence, Victor Duruy avait organisé des cours et conférences pour jeunes filles et les avait confiés à des professeurs de l'Université. Le plus en vue de ces professeurs était Paul Albert et ce

choix indiquait suffisamment le but anticatholique et même antichrétien qui était poursuivi.

L'épiscopat s'émut et plus encore Mgr Dupanloup, qui s'émouvait toujours plus que tous les autres. Il multiplia les lettres, brochures et ouvrages sur ce sujet de 1865 à 1868. Duruy se défendit personnellement et se fit défendre par plusieurs écrivains universitaires, particulièrement par le spirituel et superficiel Goumy. Sainte-Beuve lui-même entra dans la lutte et publia sur Paul Albert un article qui eut un grand retentissement et où Mgr Dupanloup était représenté comme « jetant des cris d'aigle comme s'il se fût agi de sauver le Capitole ».

Mgr Dupanloup fut très énergique et très passionné dans cette campagne. Comme livres dogmatiques il en sortit les *Quelques conseils aux femmes chrétiennes sur le travail intellectuel qui leur convient* et *Conseils aux femmes chrétiennes* et *Femmes savantes et Femmes studieuses*. Comme écrits de polémique, il faut citer sa *Lettre* à un de ses confrères où il montrait le danger, pour la religion, pour la morale, pour la dignité du foyer domestique, de l'instruction donnée aux jeunes filles en cours publics, ou quasi publics, par des hommes non revêtus du caractère sacerdotal. Il faisait un vibrant appel à ses confrères : « C'est à nous surtout, pasteurs des peuples et dépositaires de la foi, qu'il appartient de redoubler de vigilance pour défendre ce dépôt et protéger les âmes. A nous de voir venir les périls, de repousser les attaques, manifestes et avouées, ou cachées et profondes. Notre-Seigneur nous avertit que c'est pendant la nuit et le sommeil que l'ennemi sème l'ivraie dans les champs. A nous donc de veiller toujours. Notre vie n'est qu'une longue veille. Nous sommes d'ailleurs bien placés pour voir. Gardiens des doctrines, nous avons l'œil ouvert sur les courants de l'opinion, sur les erreurs semées à petit bruit et qui germent peu à peu, sur ce que l'on appelle l'état général des esprits et des idées. Et en même temps, pasteurs des peuples, obligés de passer sans cesse de l'étude des théories aux détails de la pratique, nous

voyons lever l'ivraie, grandir la mauvaise semence; nous prenons sur le fait les doctrines dangereuses appliquées, colportées, implantées peu à peu jusque dans le fond des plus petits villages. Et, après avoir vu, notre devoir est de dire tout haut ce que nous voyons, sans crainte de déplaire aux hommes, sans ménagements timides; nous n'avons à ménager que la vérité et, pour parler comme Notre-Seigneur, nous devons faire passer avant tout ces jeunes âmes qu'il nous a confiées et « dont les anges voient dans le ciel la face de Dieu ».

Dans une seconde *Lettre*, il s'écriait : « Quelle France voulez-vous nous faire? [C'était la question.] Je vous le demande. Vous gémissez, non de ce qu'il n'y a pas assez de maisons d'éducation pour les jeunes filles; mais de ce qu'il y en a trop et que vous n'y êtes pas. On y fait des femmes chrétiennes et vous n'en voulez pas. »

Le ministre n'en convenait point; mais ses défenseurs en convenaient parfaitement et ce qu'il y a de curieux dans cette querelle c'est que les adversaires y disent très précisément les mêmes choses et que, si Mgr Dupanloup écrivait que le but poursuivi était la déchristianisation de la France, le *Temps* déclarait : « Enlever définitivement la direction des esprits à l'Église, consommer la sécularisation des intelligences, telle est la portée de cette circulaire »; et le *Siècle* : « Pour vaincre l'ennemi qui fait obstacle à tout progrès il n'y a qu'un moyen : instruire les femmes pour qu'elles instruisent les filles et forment des libres penseurs ».

C'est à tout cela que Mgr Dupanloup répondit par *la Femme chrétienne et française*, où il disait : « Vous n'en voulez plus! vous voulez que l'épouse, que la femme, que la mère chrétienne disparaisse du milieu de la Société française! Mais qui donc la remplacera au foyer domestique? Et qui dans la société? Ne voyez-vous pas ce qui disparaîtrait du milieu de vous, tout à coup, si, avec elle, disparaissaient tout ce que sa vertu maintient encore, tout ce que sa dignité, tempérée par la grâce, conserve pour votre bonheur dans les mœurs publiques

si attaquées, de réserve, de bienséance et de respect.... Mais, me diront les meilleurs d'entre vous, peut-être, ce n'est pas la foi en Dieu que nous voulons leur enlever, ce n'est pas toute la religion. Ah! vous croyez que votre froid déisme, si vous en êtes encore là [si vous n'allez pas plus loin dans la négation], que cette religion sans culte, sans prière, sans sacerdoce, sans sacrement, sans autels et, *dans la pratique*, sans *Dieu*, leur suffira! Détrompez-vous : vous leur ôtez la réalité pour ne leur laisser qu'une ombre : ce n'est pas assez; il faut plus; et ce n'est pas cette foi vague, ce sentiment vide, cette vaine religion qui remplacera jamais pour elle la religion vivante, la religion de Jésus-Christ.... Malheureux! Vous n'avez pas la première idée des âmes et de leurs profonds besoins ni des vôtres et vous voulez tarir aveuglément les plus abondantes sources de la vertu près de vous! Non, croyez-moi, celui qui, connaissant le cœur de l'homme parce qu'il l'a fait, a jugé qu'une religion positive, réelle, vivante divinement révélée était nécessaire à l'humanité, s'y entendait mieux que vous et ce qu'il a fait est bien fait.... C'est là au pied du crucifix qu'elles trouvent *pour vous* cet inépuisable et généreux amour que rien ne lasse; qu'elles vont chercher le courage de devenir bonnes pour vous quand vous êtes mauvais et ingrats pour elles; et quand vous les avez abandonnées, trahies, la force de tout oublier, de vous pardonner et de vous plaindre. Insensés! Voilà le joug dont vous les voulez affranchir. Vous ne réussirez pas!

« Tenez, Messieurs de la libre pensée, laissez-moi vous le dire : vous avez de l'audace, vous êtes nombreux, habiles, et surtout acharnés; vous pouvez faire et vous faites beaucoup de mal. Et néanmoins il y a une chose en France contre laquelle vous serez toujours impuissants: c'est cette religion, l'éternel objet de vos attaques. Vous avez eu la chance belle au XVIII^e^ siècle et le christianïsme vous a vaincus. On vous la donne belle encore aujourd'hui; mais vous ne réussirez pas mieux et, quels que soient vos nouveaux efforts, vous n'aurez fait qu'une

pauvre, ingrate et déshonorante besogne. Et quand vous seriez parvenus à diminuer, à détruire, s'il se pouvait, la somme de foi et d'espérance qui reste encore sur la terre, seriez-vous bien avancés, vous et l'humanité? Mais non, la religion vous usera tous. Écrivains éphémères, elle reste et vous passez. »

On dira peut-être que tout cela n'a pas le sens commun, puisque le gouvernement n'avait fermé aucun couvent et par conséquent n'avait ni capté ni tari aucune source, se bornant à créer à côté de l'enseignement religieux un enseignement universitaire sans forcer personne à venir se stériliser auprès de celui-ci; mais il faut entendre que l'évêque traite la question générale, à savoir la déchristianisation de la France, et que cette question générale il l'expose avec beaucoup d'élévation et d'éloquence. L'éloquence consiste souvent à élargir une question pour ne pas la traiter.

Cette affaire nous a conduits jusqu'en 1868. Revenons un peu en arrière.

En 1865, il publia *De la haute éducation intellectuelle*, *Entretiens sur la prédication populaire; l'Athéisme et le péril social*, où il attaquait les doctrines de Renan et de Taine; *Lettre à un ami sur l'ouvrage de M. de Beauchesne*, *Lettre pastorale sur les malheurs et les signes du temps*. En 1867, il donna au public la *Lettre à l'occasion des fêtes de Rome*, où il annonçait le futur Concile œcuménique et les questions qui devaient y être traitées. Il prononça, au 3e congrès de Malines, un important discours sur la lutte chrétienne. En 1868, il donna la *Liberté de l'enseignement supérieur*, *le Mariage chrétien*, *les Alarmes de l'Épiscopat justifiées par les faits*, la *Lettre à Ratazzi*, *l'Œuvre par excellence ou entretiens sur le catéchisme; Paroles prononcées aux funérailles de Berryer*.

CHAPITRE V

LE CONCILE ET L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

LE CONCILE DU VATICAN || OPINION DE MGR DUPANLOUP || L'OPPORTUNITÉ DE LA DÉCLARATION DE L'INFAILLIBILITÉ || PÉRIPÉTIES DU CONCILE || APPEL DE LA MINORITÉ A NAPOLÉON III || RÔLE DE MGR DUPANLOUP.

Le Concile approchait. Tout le monde chrétien savait qu'il y serait surtout question de l'infaillibilité du pape en matière de dogme, c'est-à-dire de l'illégitimité d'un appel d'une décision dogmatique du pape à un concile. Il est à remarquer que Mgr Dupanloup avait hâte de voir le Concile ouvert et pressait le pape de le convoquer. Pourquoi? Mgr Dupanloup était partisan de l'infaillibilité du pape et s'était prononcé depuis longtemps sur ce point. Cinq ans avant le Concile, en 1865, il avait écrit à Montalembert : « Le chef de l'Église est infaillible quand il parle en son nom [au nom de l'Église], dans les conditions où l'infaillibilité a été promise »; mais il croyait la proclamation de ce dogme inopportune et il l'a toujours cru jusqu'au moment de la proclamation.

Pourquoi donc voulait-il hâter le moment où le Concile serait réuni? Peut-être précisément pour que l'idée, assez nouvelle, de faire de l'infaillibilité un dogme n'eût pas le temps de mûrir, de se répandre et de s'implanter dans beaucoup d'esprits. La véritable pensée de Mgr Dupanloup, qui l'a poussé à désirer la convocation la plus rapide possible du Concile, à partir de 1868, nous est du reste inconnue.

Après ces premières démarches sur ce que devait être le Concile et ce qu'il se proposait d'y faire, l'évêque d'Orléans s'imposa un silence qui n'était aucunement dans ses habitudes, sachant très bien que rien n'est désastreux comme ces discussions préalables qui aigrissent et échauffent d'avance les esprits et les empêchent, le moment venu, de délibérer avec sang-froid. Au 7 février 1869, un article de la *Cività cattolica* vint inquiéter singulièrement un grand nombre d'évêques et de prêtres. Le journal romain annonçait brusquement que le Concile serait très court et que simplement on y définirait par acclamation l'infaillibilité papale. L'article de la *Cività cattolica* ne fut ni désavoué ni approuvé et l'inquiétude subsista et un état de malaise général.

Le temps marchant, ce dont Mgr Dupanloup ne voulait pas, les discussions préalables, éclatèrent. Nombre d'évêques allemands et belges, gallicans de Belgique et d'Allemagne, si l'on peut s'exprimer ainsi, se prononcèrent contre l'opportunité de la « définition » et même, au fond, contre l'infaillibilité elle-même. Mgr Dupanloup, sans se départir de sa réserve et de son silence, fit un voyage en Allemagne pour se rendre compte de l'état d'esprit des catholiques allemands et aussi de l'état d'esprit des protestants; car de quelle manière ils envisageaient ce qui allait se faire c'était aussi, c'était au premier chef une question d'opportunité et, désirant et espérant toujours, comme tout bon catholique, un retour des protestants au catholicisme ou tout au moins d'importantes et nombreuses conversions, tout ce qui allait contre ce but lui paraissait ou mauvais en soi ou marqué d'inopportunité. Il écrivait pour lui-même précisément dans ce temps-là : « Les protestants nous estiment : pourquoi les repousser par des injures au lieu de les attirer par des vertus et de les éclairer par des raisons?... Ils vivent en paix avec les catholiques : n'est-ce pas un meilleur état?... Où l'on s'estime on s'aime, on se respecte, comme étant sincères. Pourquoi ne pas s'en remettre à Dieu pour la question

de bonne foi? Alors on discute paisiblement, sérieusement, tandis que l'état de guerre éloigne à jamais. »

A son retour d'Allemagne et après une visite à l'Empereur des Français, entrevue dont il a gardé le secret, il trouva la France catholique très divisée sur la grande question qui allait être débattue à Rome et surtout à cause de l'incertitude qui régnait sur ce qui, en dehors de l'affaire de l'infaillibilité, y serait discuté. Le grand organe du catholicisme libéral, *le Correspondant*, s'était déclaré contre l'opportunité de la « définition » de l'infaillibilité et *l'Univers* invectivait contre *le Correspondant*.

Au point de vue politique, le gouvernement français s'alarmait et manifestait ses alarmes. Il envoyait à la cour de Rome une dépêche contenant ces lignes : « Nous sommes en droit d'attendre que l'Église ne jette pas le trouble dans les sociétés civiles.... Nous espérons de la prudence du Concile qu'il ne soulèvera pas de redoutables orages par des déclarations telles que celles du *Syllabus* qui était joint à l'Encyclique papale de 1864. Les mesures que le gouvernement de l'Empereur s'est cru obligé de prendre au moment où a paru ce document font assez pressentir la ligne de conduite qu'il adopterait encore si des doctrines analogues étaient proclamées par le Concile. »

Le péril était très clair. Une nouvelle raison s'ajoutait à celles que Mgr Dupanloup avait déjà d'éviter les sujets dangereux. Partisan de l'infaillibilité papale, mais croyant inopportun de la proclamer parce que ce dogme intransigeant et comme *impérial* pouvait désobliger les « sociétés civiles » par son attitude hautaine, il voyait en outre que d'autres projets, tels que celui d'une affirmation nouvelle et d'une confirmation solennelle des doctrines du *Syllabus*, pouvaient, s'ils étaient suivis, n'amener rien de moins que le retrait des troupes françaises de Rome. Il se confirmait dans son dessein à lui qui était de faire du Concile, s'il le pouvait, une assemblée de conciliation, de concorde, de prudence et de pacification et non une Constituante de provocation. Mais il craignait infiniment de ne le point

pouvoir et son âme était aussi désolée qu'elle restait vaillante.

Il prit congé de son peuple en lui disant : « Au moment de me séparer de vous pour aller prendre part aux travaux du Concile... je cède aux besoins de mon cœur en vous exprimant les sentiments qui le remplissent, l'émeuvent, le font déborder, à l'heure des adieux, soit que je pense à vous, à l'Église, à mon pays, soit que je médite à l'avance la portée de ce grand événement, le plus important, sans contredit, et le plus solennel qui se soit présenté à moi dans le cours d'une vie déjà longue, pleine de combats et maintenant bien voisine du terme où l'attendent les jugements de Dieu. Lorsque saint Paul allait partir de Milet pour monter sur le navire qui devait le porter à Rome, il fit venir les anciens de l'église d'Éphèse qu'il avait longtemps gouvernée et, après leur avoir adressé des paroles sublimes, se rendant à lui-même un témoignage que les saints, dont je ne suis pas, ont seuls le droit de répéter, il leur exprima en ces termes sa confiance et ses dernières recommandations : « Les tribulations m'attendent; mais je ne crains rien. Je n'estime pas ma vie plus précieuse que mon âme. Il me suffit que j'achève ma course et que je remplisse le ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus qui est de prêcher l'Évangile. Je sais que vous ne verrez plus ma face. C'est pourquoi prenez garde à vous-mêmes et à tout le troupeau sur lequel le Saint-Esprit vous a établis. Je vous recommande à Dieu, à celui qui peut achever l'édifice que nous avons commencé et vous donner part à son héritage avec tous les saints. »

« ... Il me semble que ces paroles se présentent d'elles-mêmes à tous les évêques prêts à quitter la terre où ils laissent tant de bons prêtres et des fidèles si dévoués.... Votre évêque vous remercie en vous disant adieu. Ma pensée reconnaissante va vous chercher au fond des villes et de tous nos hameaux. O mes amis et mes frères, prêtres de l'église d'Orléans, je vous bénis, je vous donne le baiser de paix. Songez à moi, aimez-moi, priez

pour moi.... La paix soit avec vous, *Pax vobis*. La paix soit à cette maison, *Pax huic domui*. La paix soit à cette cité, *Pax huic civitati*. La paix, la paix, toujours la paix. La paix dans la vérité, la paix dans la charité. Et voilà, en deux mots divins, l'œuvre de l'Église au futur Concile.... Nous sommes comme les ouvriers dans les champs du père de famille.... A ce siècle qui a besoin de nous et *dont nous avons aussi besoin*, il faut frayer les pas vers nous. Il faut que la charité prépare les voies à la vérité. C'est-à-dire qu'il faut ouvrir à ce siècle nos bras; il faut surtout lui ouvrir nos cœurs. Il nous écoutera quand nous saurons lui parler.

« Il ne s'agit pas de lui sacrifier une parcelle quelconque de la vérité éternelle; il ne s'agit pas de concessions ou de complaisances indignes; il s'agit seulement de l'aimer et en l'aimant de le comprendre, de l'éclairer, de le relever, de l'amener doucement à la vérité. Voilà ce que veut, voilà ce que fait l'Église; voilà ce qu'elle vous demande, voilà ce que fera le Concile. Ne craignez pas, hommes de ce siècle : sans doute le Concile vous dira la vérité, la vérité tout entière, mais rien que la vérité; il ne songe en aucune sorte à vous imposer, sous le nom de la vérité, des fardeaux qui ne seraient ni dans la foi, ni dans la loi et que vous ne pourriez pas porter. Il ne condamnera, il n'insultera aucun des dons de Dieu aux hommes, même ceux dont le siècle a abusé. Hélas! n'est-ce pas l'éternel malheur de l'homme d'abuser de ce qui est bon? N'y a-t-il pas eu sur la terre le despotisme, abus de l'autorité; l'illuminisme, abus de la raison; la licence, abus de la liberté? Et cependant la raison, l'autorité et la liberté sont des dons de Dieu. La religion ne veut que purifier ces dons, les élever, les ennoblir, les sauver de leurs propres excès. »

Telles étaient les dispositions de l'évêque d'Orléans en se rendant à Rome. Pour ce qui était de la question d'infaillibilité, il en traita à part dans une brochure intitulée : *Observations sur la controverse soulevée relativement à la définition de l'infaillibilité au futur Concile.*

Il s'y déclarait convaincu de l'infaillibilité du pape, mais également convaincu que le moment était mal choisi pour la proclamer. Au fond (c'est moi qui parle), au fond, et personne ne s'y trompait à cette époque, la question n'était pas l'infaillibilité; la question c'était le *Syllabus*. Ce que voulaient affirmer ceux qui penchaient pour la proclamation de l'infaillibilité, c'est que le pape, en rédigeant le *Syllabus*, ne s'était pas trompé et n'avait pas pu se tromper, et donc la proclamation de l'infaillibilité *à cette époque*, c'était la confirmation du *Syllabus* par l'Église tout entière.

Voilà pourquoi cette question d'opportunité, qui peut sembler vaine ou qui peut sembler une défaite (car enfin vous y croyez ou vous n'y croyez pas; si vous y croyez, que vous importe de la déclarer à un moment ou à un autre?), était de toute première importance, était toute l'affaire. « Je crois à l'infaillibilité, pouvait dire un anti-syllabiste; mais, à un moment où la proclamer n'est qu'une manière de contresigner le *Syllabus*, je crois que la proclamer est un acte de défi, de provocation et une déclaration de guerre, et je suis pour déclarer l'infaillibilité n'importe quand dans le cours des siècles, excepté au moment où nous sommes. »

Je doute très peu que ce ne fût là la pensée intime de Mgr Dupanloup.

Ses *Observations sur la controverse...* furent par conséquent attaquées avec la dernière violence par *l'Univers*, et aux articles de *l'Univers* il répondit, bien à tort, selon moi, par son *Avertissement à M. Veuillot*.

Il n'avait plus qu'à partir. Mais auparavant il n'oublia pas, ce qui était presque de règle et ce qui était de conscience, de déclarer que, quelle que fût la décision du Concile, il s'y soumettait par avance pleinement et sans réserve : « D'avance et obéissant jusqu'à la mort, j'adhère aux décisions du chef de l'Église et du Concile. J'y adhère du fond du cœur et de toute mon âme, quelles que soient ces décisions, conformes ou contraires à ma pensée particulière, qu'elles viennent la confirmer ou la contre-

dire.... Notre croyance est précisément que le Saint-Esprit façonne et consume nos imperfections et les tourne au service de la vérité. Nul n'est catholique sans cette foi qui est la mienne et voilà pourquoi d'avance j'adhère, je suis soumis et je suis heureux d'adhérer et de me soumettre. Après avoir combattu librement, travaillé fortement, agi courageusement, la soumission sera notre victoire et vous nous ferez à tous la grâce, ô mon Dieu, de trouver la paix dans la foi et la joie dans l'obéissance. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!* »

Il arriva à Rome. Il s'aperçut tout de suite que la majorité, et considérable, était acquise à la « définition ». Il était temps encore d'opérer une conversion; il ne s'était pas engagé à fond; et l'on peut toujours dire, sans que personne ait le droit de vous démentir, que l'on a été éclairé par la discussion, et particulièrement un membre d'un concile peut toujours dire qu'il l'a été par le Saint-Esprit. Mgr Dupanloup ne songea à rien de tout cela. Il persista dans sa conviction et se jeta dans la lutte. Comme dit très bien M. l'abbé Lagrange, ce fut le sacrifice réfléchi d'une popularité immense à une conviction profonde. On l'accusa, on l'injuria. Des journaux catholiques d'Angleterre publièrent des lettres de Rome d'après lesquelles Mgr Dupanloup aurait écrit ses *Observations sur la controverse...* par suite d'un marché avec l'Empereur : « Donnez-moi, aurait-il dit au souverain, l'archevêché de Lyon et je vous vendrai le Pape ». Il ne méprisa pas ces injures, car c'était son tort permanent de ne pas les mépriser; il répondit énergiquement; mais il resta calme et résolu.

Cependant, quoique la question de l'infaillibilité dominât tous les esprits, ce ne fut pas la première dont on s'occupa. Auparavant fut soumis aux délibérations des évêques un *schema de fide* qui traitait des erreurs du temps dérivant du rationalisme; et c'était (partiellement) le *Syllabus* qui revenait sur le tapis vert; il y était question : 1° de l'Église, 2° du Pape, 3° des rapports de l'Église et de l'État.

Ce *schema* fut connu des gouvernements et souleva ou plutôt renouvela une vive émotion. Le gouvernement français était alors M. Émile Ollivier, premier ministre, et M. le comte Daru, ministre des Affaires étrangères. Relativement aux affaires de Rome, il était sensiblement divisé : M. Daru, catholique, partisan du pouvoir temporel et de l'occupation de Rome par nos troupes, désirait fermement que la Papauté et le Concile ne jetassent point le gant à la société moderne. Il était conservateur, concordataire et très évidemment d'accord avec Mgr Dupanloup ou du moins dans les mêmes idées que lui. M. Émile Ollivier, libre penseur, anticlérical, peut-être anticatholique, devait, j'en suis sûr, désirer secrètement que le Concile fût intransigeant, fût *syllabiste*, ce qui lui aurait permis de s'acheminer vers le retrait des troupes et vers la séparation de l'Église et de l'État. En conséquence, il était l'impartialité même, l'abstention même, la non-intervention même et le détachement absolu. Il était l'homme qui dirait : « Laissons-les faire; ils feront des sottises ».

En conséquence, M. Daru interrogea Rome sur le fameux *schema de fide*, et le cardinal Antonelli, par une lettre dilatoire, répondit qu'il n'y avait jusqu'à présent qu'un projet, que l'Église était et restait fort attachée aux concordats et que du reste il y avait toujours loin des principes aux applications. L'affaire traîna. On songea même, au sein du Concile, à proroger l'assemblée pour donner aux questions irritantes le temps de s'endormir. Finalement on laissa tomber la partie politique du *schema de fide*. Ce n'était pas maladroit, mais que l'on en eût conçu la pensée, cela prouvait bien que la grande question était le *Syllabus* à confirmer et cela donnait à la proclamation de l'infaillibilité sa véritable signification, à savoir la confirmation rétroactive du *Syllabus*. La question était débarrassée d'un *impedimentum*, mais en soi elle restait entière.

Elle vint, cette question qu'il fallait bien aborder sous peine de se tenir dans des généralités insignifiantes. Les

esprits étaient très excités dans la minorité antisyllabiste comme dans la majorité.

La minorité était si convaincue de l'immensité de la faute qu'on allait commettre qu'elle fit, elle, la première des fautes graves. Elle en appela au bras séculier. Elle pria le gouvernement français de retirer les troupes françaises et de rappeler l'ambassadeur, ou de menacer de retirer l'ambassadeur et les troupes si l'on prenait une décision contraire à ses désirs. Le 17 juillet 1870, l'évêque d'Angers (Mgr Freppel) écrivait de Rome à l'évêque de Strasbourg : « Il est maintenant prouvé que certains évêques de la minorité ont prié le gouvernement français de retirer les troupes et même l'ambassadeur au cas où l'infaillibilité serait définie ».

Et, en effet, le 21 mai 1870, Mgr Darboy avait écrit à l'Empereur des Français : « Sire, je prie Votre Majesté de permettre que j'appelle respectueusement son attention sur l'état présent de l'affaire qui retient ici les évêques français. La marche qu'elle a suivie jusqu'ici a d'abord été signalée avec vérité par le *Moniteur* du 14 février dernier, article sur la *Situation des choses à Rome*. Elle vient d'être décrite plus complètement dans une brochure intitulée : *Ce qui se passe au Concile* et qu'on aura placée sans doute sous les yeux de Votre Majesté. Les détails qu'on pourrait y ajouter sont de nature à confirmer ces révélations si tristes et à fortifier l'impression pénible qui en résulte.... La situation est caractérisée par les deux faits suivants : à la communication du gouvernement français en date du 20 février le gouvernement pontifical a répondu en lançant le *schema* ou projet de définition sur l'infaillibilité. Au mémorandum récemment présenté par M. de Banneville [ambassadeur de France auprès du Saint-Siège] il a répondu en mettant à l'ordre du jour la délibération sur ce *schema*. Il paraît assez difficile d'en rester là et, si l'on ne peut pas prendre l'agressive, il faut tâcher au moins de faire une retraite à la Moreau. Aussi M. le ministre des Cultes vient-il d'inviter M. de Banneville à ne plus parler du Concile ni au cardinal

Antonelli ni au Pape et à ne point accepter désormais qu'ils lui en parlent. L'ambassadeur m'ayant communiqué confidentiellement cette lettre, la pensée m'est venue que le gouvernement de Votre Majesté pourrait y ajouter un acte qui aurait une portée plus considérable. Il consisterait à rappeler M. de Banneville sans lui donner de successeur à présent, le premier secrétaire de l'ambassade restant chargé par intérim des affaires de France.... Par ce que je viens d'indiquer, Sire, le gouvernement de Votre Majesté maintiendrait et même sanctionnerait ce qu'il a cru devoir faire au sujet du Concile; il ne contristerait pas, il honorerait au contraire M. de Banneville qui a tiré de Rome le parti qu'on en peut tirer; il donnerait un appui moral à la minorité engagée dans une lutte où elle se comporte bravement et il contribuerait peut-être efficacement à faire retirer ou ajourner la question malheureuse qui inquiète et divise tout le monde. Depuis huit jours la question sur l'infaillibilité est ouverte; près de cent évêques sont inscrits pour parler sur le *schema* en général. Un plus grand nombre encore parleront sur les différents chapitres dont il se compose. Nous ne finirons pas avant le mois de juillet. On peut donc encore arriver à temps pour empêcher ce qui se prépare ici. »

Il est donc certain que la minorité, dont Mgr Dupanloup faisait partie, a sollicité du gouvernement français des mesures d'intimidation à l'égard du Saint-Siège. Mais Mgr Dupanloup fut-il de ceux qui les sollicitèrent? Ceux qui l'en accusent d'abord accumulent les argumentations qui démontrent qu'il est *vraisemblable* qu'il les sollicita; — et cela ne compte pas; — ensuite rapportent le propos suivant : Mgr Dupanloup, en février 1870, conseillait à M. de Banneville d'intervenir pour écarter cette discussion; M. de Banneville objectait que cela pourrait conduire au rappel des troupes et à l'abandon de Rome, et Mgr Dupanloup répondait : « Alors nous oublierions tout le reste et nous serions les premiers à nous ranger autour du Pape »; — ce qui ne démontre rien si ce n'est que Mgr Dupanloup n'aurait jamais sollicité, même indirectement,

le rappel des troupes et n'aurait jamais demandé qu'une intervention morale; — rapportent un propos de Mgr Wicart, évêque de Laval, disant « qu'il aimerait mieux mourir que de suivre l'évêque d'Orléans dans les voies où il marche aujourd'hui et de prêter la main à ses manœuvres inqualifiables », — ce qui prouve que Mgr Wicart n'était pas du même avis que Mgr Dupanloup et ce qui laisse dans une complète incertitude et une complète ignorance sur les manœuvres reprochées à l'évêque d'Orléans; — rapportent un propos de l'estimable historien de Mgr Dupanloup, M. Lagrange, disant que Mgr Dupanloup a désiré le rappel de M. de Banneville, — ce qui prouve que Mgr Dupanloup a désiré le rappel de M. de Banneville; — que Mgr Dupanloup désira la prorogation du Concile, — ce qui prouve qu'il désira une mesure de pacification ou du moins ce qui ne prouve pas qu'il désira une mesure de guerre; — que, dans son livre *l'Église et l'État au Concile du Vatican*, M. Émile Ollivier rapporte ce fragment de lettre de Mgr Dupanloup à M. Émile Ollivier : « Ah! Monsieur le ministre, étant ce que vous êtes, il me paraît assez difficile que vous ne sentiez pas comme nous, en ce moment, ce qu'il faut sentir et quel honneur est engagé ici », — ce qui prouve que Mgr Dupanloup écrivait à M. Émile Ollivier et lui confiait les amertumes de son cœur; — que M. Émile Ollivier a écrit à M. l'abbé Maynard une lettre où il lui disait : « Ce que dit M. Lagrange pour justifier la passion avec laquelle Mgr Dupanloup a poussé à une intervention du gouvernement français est d'une parfaite mauvaise foi », — ce qui prouve que Mgr Dupanloup a poussé le gouvernement français à une intervention; mais ce qui laisse dans une complète incertitude et dans une complète ignorance sur la mesure et la nature de cette intervention; — que M. Émile Ollivier a déclaré qu'aucun évêque de la minorité, et pas plus Mgr Dupanloup qu'un autre, n'a réclamé l'évacuation du territoire pontifical, — ce qui prouve que ni Mgr Dupanloup ni personne n'ont été plus loin qu'à demander, plus ou moins formellement, plus ou moins vaguement, une

intervention morale dont le maximum semble avoir été, dans leur pensée, le rappel momentané de l'ambassadeur.

On peut conclure de tout cela, d'abord que jusqu'à présent on ne sait rien de précis sur la mesure dans laquelle Mgr Dupanloup demandait, ou même désirait que le gouvernement français intervînt; ensuite que tout ce que l'on sait c'est qu'il désira et demanda que le gouvernement fît un geste d'intervention morale ou plutôt un geste de mécontentement.

Je trouve du reste que cette seule demande et ce seul désir sont de trop et que jamais une partie de l'Église ne doit demander au gouvernement ne fût-ce que son avis sur une question religieuse sur laquelle elle est en désaccord avec une autre partie de l'Église. Je trouve le désir et la demande d'un geste de mécontentement de la part du gouvernement français peu convenables et mal excusés par des intentions du reste excellentes, mais mon blâme à l'égard de Mgr Dupanloup ne saurait aller plus loin.

L'infaillibilité fut votée.

Mgr Dupanloup et un certain nombre d'autres évêques quittèrent Rome précipitamment avant la promulgation officielle et solennelle du nouveau dogme.

Cette attitude a été diversement appréciée. Je ne connais pas assez les coutumes de l'Église pour me prononcer sur ce point. Il me semble seulement, en thèse générale, qu'on ne se diminue pas en assistant à sa défaite et que c'est une manière d'affirmer dignement sa soumission, sa docilité, son obéissance et son adhésion, après la lutte loyale, à la décision de la majorité que d'y assister en effet.

Je n'ai pas besoin de dire, du reste, que tous les conciliaires dissidents se soumirent, sinon sans douleur, du moins sans réserve, et que Mgr Dupanloup fut des tout premiers. A ses fidèles il dit : « Ces graves discussions ne ressemblent guère aux luttes de la terre parce qu'elles ne se terminent pas par des triomphes personnels, mais par la victoire de la foi et de Dieu seul dans sa volonté sainte ». Au Pape il écrivit aussitôt que les événements

de cette affreuse année le lui permirent : « Je n'ai écrit et parlé que contre l'opportunité de la définition : quant à la doctrine, je l'ai toujours professée non seulement dans mon cœur, mais dans mes écrits publics, et j'y adhère de nouveau sans difficulté, trop heureux si je puis par cette adhésion offrir à Votre Sainteté quelque consolation au milieu de ses amères tristesses.... »

Dans toute cette affaire, la conduite générale de Mgr Dupanloup lui fait le plus grand honneur.

Pour ce qui est de son opinion, je tiens qu'il avait raison : que proclamer l'infaillibilité du Pape six ans après le *Syllabus* était très inopportun et qu'il était aussi rationnel de ne pas proclamer l'infaillibilité, y croyant, en 1870, que, n'y croyant pas, de ne la proclamer jamais. Pour ce qui est de ses démarches, encore qu'elles n'aient pas été absolument ce que je voudrais qu'elles eussent été, elles furent telles qu'il ne mérite qu'une légère et respectueuse désapprobation.

Dans les années 1869-1870 il avait publié : *De la vie commune et des associations sacerdotales, Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Femme studieuse, l'Enfant, Panégyrique de Jeanne d'Arc, Réponse à Mgr Deschamps, archevêque de Malines, Allocution sur l'honneur à la chapelle Saint-Mesmin, etc.*

CHAPITRE VI

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

LA GUERRE || Mgr DUPANLOUP A L'ASSEMBLÉE NATIONALE || LA FUSION || LITTRÉ A L'ACADÉMIE || Mgr DUPANLOUP ET LE COMTE DE CHAMBORD || LE SÉNAT || LE CARDINALAT || LES DERNIERS JOURS.

Lorsque Mgr Dupanloup revint de Rome on était en pleine guerre. Aussitôt arrivé, il s'occupa avec une activité dévorante des ateliers pour la préparation des objets de pansement, de l'organisation des secours à envoyer à nos soldats, des aumôniers à envoyer aux corps de troupe qui n'en avaient point, etc., puis du logement des troupes, — logeant les « mobiles » dans des églises et dans son grand séminaire, — de la nourriture des troupes, mettant à leur service les anciennes cuisines de l'évêché.

Le 11 octobre, Orléans était pris. L évêque recueillit à l'évêché cinquante blessés et cette ambulance fonctionna à ses frais pendant cinq mois. Il intervint à plusieurs reprises auprès du roi de Prusse pour faire dégrever la ville d'Orléans d'une partie des contributions de guerre dont elle était frappée et reçut du Conseil municipal d'Orléans ce témoignage d'émotion et de reconnaissance : « Le Conseil municipal adresse à Mgr l'évêque d'Orléans, au nom de la population entière, l'expression vive et respectueuse de la reconnaissance que lui inspire sa chaleureuse et puissante intervention ».

Il sauva de la mort des paysans qui avaient tiré sur les

troupes allemandes et qui allaient être exécutés : « Je vous fais grâce, leur dit le général von der Tann; mais n'oubliez jamais que vous devez la vie à votre évêque ».

Il s'occupa activement du renvoi dans leurs familles des blessés convalescents et reçut à ce propos des témoignages touchants de la vénération des officiers allemands à son égard : « Comme vous le voulez, Monseigneur, lui dit le général von der Tann; c'est vous qui donnez des ordres ici. *J'ai reçu l'ordre de faire ce que vous voulez, de ne vous faire aucune peine.* » Et à un de ses officiers supérieurs : « Tout ce que veut Monseigneur; il est le chef spirituel; les chefs temporels doivent lui obéir. Nous sommes protestants, mais nous aimons et respectons les évêques catholiques. »

Orléans fut délivré pour quelque temps par la bataille de Coulmiers. Mgr Dupanloup eut, à sa maison de campagne de la Chapelle-Saint-Mesmin, la visite du prince de Joinville qui venait sous un faux nom combattre avec les Français. L'évêque fut profondément ému de revoir dans de telles circonstances le prince à qui il avait fait faire sa première communion.

La seconde occupation d'Orléans commença. Elle fut plus dure que la première, l'évêque, pendant la période de délivrance, ayant prononcé des paroles patriotiques un peu vives. L'évêché fut occupé, et sans ménagement, par les troupes qui voulurent même en expulser les blessés français mais qui s'en abstinrent devant l'attitude énergique de l'évêque. Réduit à l'impuissance, isolé du monde entier comme un prisonnier en cellule, le grand évêque connut des minutes de découragement. Il s'écriait : « Les esclaves ne le sont pas plus que moi. Quelle tristesse de ne pouvoir *declinare a turba et requiescere pusillum! O quis dabit mihi pennas sicut columbæ et requiescam.* »

Paris capitula. La guerre finit. Mgr d'Orléans fut nommé par la reconnaissance de son peuple député à l'Assemblée nationale.

S'était-il occupé de politique pendant le cours de la guerre? Il ne faut pas en douter et le contraire serait bien étonnant. Mais il faut préciser dans quelle mesure et dans quel esprit il s'en occupa. Il publia, datée du 16 septembre 1870, deux jours après l'entrevue de Ferrières, une *Lettre à un homme politique*. C'est une lettre purement patriotique et religieuse. L'évêque y écrit : « La patrie est une mère; aimons plus que jamais notre mère en deuil... Si les jaloux de la France, comme disait autrefois Bossuet, se retrouvaient aujourd'hui, si l'Europe, peu soucieuse de la fraternité des peuples et même de l'équilibre européen, refusait d'écouter l'illustre homme d'État [Thiers] qui va lui dire que la raison politique s'accorde ici avec la loi de l'humanité outragée, elle apprendra bientôt à ses dépens quel joug la menace, quelle suite affreuse de guerres elle aura, par une telle faute, livrée à l'avenir. Et quant au vainqueur, s'il ne sait pas se montrer digne de sa fortune, s'il est sourd à toutes les voix qui crient : assez de sang, assez de ruines, la malédiction des peuples civilisés sera sur lui. L'expérience montre que le *væ victoribus* de la Providence se retrouve encore plus souvent dans l'histoire des peuples que le *væ victis* des barbares. Et si son âge ne lui permet pas de le voir, ses fils le verront! »

L'évêque rappelle le souvenir de la mère de Guillaume Ier après Iéna, de ses malédictions contre le vainqueur qui abuse, de ses appels au Dieu qui abaisse pour élever et qui élève pour abattre. « La vaillante femme qui écrivait ces lignes est morte avant de voir ce qu'elle avait prédit. Il me semble la voir se lever de son tombeau pour dire à son fils : « Celui qui ne se modère pas et se laisse aveugler par le succès perd l'équilibre et n'agit pas selon les lois éternelles », et aussi pour dire à la France : « Dieu émonde l'arbre gâté. Cela devait arriver. Nous verrons de meilleurs temps à condition que chaque jour nous trouve meilleurs et mieux préparés.... » Je prends la liberté de renvoyer au roi de Prusse les lettres de sa mère et j'ose

rappeler l'histoire de la Prusse à la France trop découragée.... »

L'évêque montrait ensuite l'unité allemande sortant, comme un châtiment pour nous, de l'unité italienne, et pour conclure il bénissait la France dans un grand mouvement d'éloquence et de passion : « La Religion, que l'on dit morte, plane sur la France comme la flèche de Strasbourg bombardée, mutilée, inébranlable, au-dessus de cette population héroïque dont l'ennemi n'empêchera jamais le cœur d'être français.... Les Parisiens, avec les enfants de toute la France, vont monter aux remparts; ils ne sont pas dégénérés de la vertu de leurs pères, qui, des hauteurs de Sainte-Geneviève et sous ses auspices, repoussaient autrefois les hommes du Nord. Ils seront dignes de ceux qui résistent, intrépides, à Metz, à Verdun, à Toul, à Strasbourg. »

Un autre acte de Mgr Dupanloup, de caractère plus précisément politique, fut celui-ci : en 1895, la *Deutsche Revue* publia des fragments très importants du journal du comte de Frankenberg. Ce comte, chevalier de Malte, était venu à Orléans au mois d'octobre, trois mois après l'entrée du général von der Tann en cette ville, pour s'occuper des blessés. Il était tout naturellement entré en relations avec l'évêque d'Orléans qu'il admira extrêmement. Ce fut lui qui fut chargé par l'évêque de porter au roi de Prusse la lettre dans laquelle il demandait à ce souverain d'alléger les charges de la ville d'Orléans. Dans ces mémoires, M. le comte de Frankenberg rapportait des fragments de conversation de l'évêque avec lui : « Il faut qu'on signe la paix avec la France, aurait dit l'évêque, et à bref délai; car tout est mis en question chez nous, tout tombe en ruines si la guerre se prolonge. » — « Le seul homme, aurait-il dit encore, qui puisse, en France, faire conclure la paix, est mon vieil ami M. Thiers. Il a prévu notre défaite, il a courageusement résisté, dans le Corps législatif, à la déclaration de guerre et son attitude lui a donné une considération qui assure son indépendance. » L'évêque d'Orléans aurait dit encore : « J'ai

lu la dépêche de M. de Bismarck sur son entrevue avec M. Jules Favre à Ferrières. Les conditions qu'il pose à la France ne sont pas exagérées et je les trouve justifiées par les événements et la situation. Nous devons nous résigner à une cession de territoire et comme, à côté de Strasbourg et de Metz, on n'exige qu'une partie de l'Alsace et de la Lorraine, et non la totalité de ces deux provinces, la chose est acceptable. »

Ici on doit s'étonner que Mgr Dupanloup ait pu, à la date du 14 octobre, se résigner à la cession de Metz qui se défendait encore et dont personne, j'en suis témoin, ne prévoyait la capitulation comme prochaine. De plus, Mgr Dupanloup aurait dit : « J'ai lu la dépêche de M. de Bismarck sur l'entrevue de Ferrières et les conditions qu'il pose à la France... ». Or dans cette dépêche, M. de Bismarck ne pose aucune condition et il déclare même qu'il écrit cette dépêche précisément pour affirmer qu'il n'a posé aucune condition. C'était Jules Favre qui, en rentrant à Paris, avait dit et fait afficher : « La Prusse répond à nos ouvertures en demandant à garder l'Alsace et la Lorraine par droit de conquête. » L'évêque d'Orléans aurait donc confondu la dépêche de Bismarck disant blanc avec le rapport de Jules Favre disant noir, ou plutôt M. le comte de Frankenberg aurait confondu, écrivant ses mémoires, l'une et l'autre chose et mis cette erreur dans la bouche de Mgr d'Orléans lui-même. Il est très possible, mais cela jette sur son récit un caractère général d'incertitude et d'inauthenticité.

D'après M. de Frankenberg en ses mémoires, Mgr Dupanloup aurait de plus voulu user du comte de Frankenberg pour conseiller au roi de Prusse d'abord de réconcilier les Bourbons entre eux, ensuite de les mettre à la tête de la France. Il aurait dit à M. de Frankenberg : « La paix faite, la France ne peut être sauvée que par le retour au pouvoir de la dynastie légitime. La Prusse a pu résister après Iéna parce qu'elle avait les Hohenzollern pour appui. » Mgr Dupanloup a très bien pu dire la première de ces deux phrases. Il avait toujours été légitimiste, il le

fut toujours, et qu'il crût que le relèvement et la régénération de la France dépendissent de la restauration de la dynastie capétienne, cela était très naturel. Mais en conclure que Mgr Dupanloup a prié M. de Frankenberg de prier le roi Guillaume de restaurer les Bourbons, c'est conclure bien intrépidement. Mgr d'Orléans exprimait ses opinions politiques, il ne priait personne de les soutenir.

Quant à la seconde phrase, elle a pu très bien être prononcée aussi mais, trop évidemment, sans intention qu'elle fût répétée à Guillaume. Comme simple observation au cours d'un entretien familier, elle est très juste; mais comme mot à répéter au roi de Prusse à dessein de le décider à faire une restauration bourbonienne, elle serait idiote. Dire à Guillaume : « Rétablissez les Bourbons, car de même que vous avez été forts contre nous en conservant vos rois, nous serons forts contre vous en conservant les nôtres », serait une si forte stupidité qu'elle aurait l'air d'une ironie, du reste lourde.

La preuve, donc, que la conversation de l'évêque d'Orléans n'a pas eu le caractère d'un commencement de négociation avec Guillaume pour le rétablissement des Bourbons, c'est précisément qu'elle contient cette phrase, qui eût été tout droit contre le but poursuivi; et la preuve que cette conversation n'a été qu'une conversation sans aucun dessein et sans aucune arrière-pensée c'est qu'elle contient cette phrase-là. A s'être mépris sur ce point, M. de Frankenberg se montra extraordinairement naïf. Tout indique qu'il n'y a eu qu'un entretien abandonné où Mgr Dupanloup a dit qu'il était légitimiste et qu'il désirait, par patriotisme, le retour des Bourbons. Tout, très évidemment, se borne là.

— Mais encore parler politique à un étranger quand on est en guerre avec la nation de cet étranger est une faute! — J'en conviens et que le défaut de Mgr Dupanloup ne fut pas d'être taciturne. Mais la faute, si faute il y a, est assez légère.

Ce qu'il y a de certain c'est que, pendant la guerre, Mgr Dupanloup ne fut pas en très bons termes avec la

cour prussienne, car pendant la seconde occupation, quand commandait à Orléans, non plus le général von der Tann, mais le prince Frédéric-Charles en personne, ce fut le prince Frédéric-Charles qui, non seulement ne le vit jamais, mais fit mettre deux plantons à la porte de son cabinet de travail pour empêcher que personne ne le vît.

Élu député à l'Assemblée nationale, comme nous l'avons dit, Mgr Dupanloup vota la paix et, tout de suite, comme c'était le devoir d'un bon royaliste, s'occupa de la « fusion ».

La fusion c'était la réunion de la famille d'Orléans et du comte de Chambord ayant pour résultat la proclamation de celui-ci comme roi de France. L'évêque d'Orléans écrivit au prince de Joinville une lettre politique très méditée où la question était examinée sous tous ses aspects : « ... Vous me demandez, Monseigneur, si le gouvernement prendra « de grandes et généreuses initiatives ». Permettez-moi de vous dire, Monseigneur, que les grandes et généreuses initiatives c'est à vous de les prendre. A mes yeux vous avez entre les mains le salut et l'avenir possible de la France parce que nul plus que vous ne peut contribuer à donner au grand parti conservateur qui est le dernier espoir de la France l'union qui seule peut rallier toutes les forces.... Le remède est en vous, Monseigneur; en perpétuant la désunion, vous placeriez la France dans l'impossibilité morale de recourir au remède. Je vous en conjure, Monseigneur, n'encourez pas cette responsabilité.... Il faut que grâce à vous la France, comme l'écrivait récemment M. Guizot, « cesse d'être condamnée à attendre, tantôt une révolution pour réclamer et exercer ses droits, tantôt un despote, petit ou grand, pour la délivrer de la démagogie.... » Une présidence princière ne serait pas le port; une monarchie qui laisserait la maison de Bourbon divisée perpétuerait, avec la douleur de ce triste spectacle, la division du grand parti conservateur et le mal profond de la France. Ce ne serait

pas le port. Mais quelle force donnerait au contraire l'union, si elle était faite et si la France le savait! Quelle force à l'autorité et quelle force aussi et quelles garanties pour les libertés nécessaires!... La monarchie héréditaire est si nécessaire à la France qu'en 1804, en 1830, en 1851, après avoir renversé l'hérédité, toujours on a dû la rétablir. Et si l'on n'aboutissait en ce moment qu'à un fait révolutionnaire comme un autre, l'hérédité serait de nouveau blessée en sa racine. Vous n'auriez rien fait pour vous, rien pour le pays.... La monarchie de Juillet, elle-même, n'a-t-elle pas senti, malgré les hommes éminents qui la soutenaient, malgré les services qu'elle avait rendus, les faiblesses qui venaient des contradictions de son origine? La contradiction un jour a été la plus forte et l'hérédité blessée s'est trouvée impuissante à protéger le gouvernement. Donnez-nous une maison de Bourbon *respectant en elle-même, et non pas violant par des compétitions de personnes, le principe qu'elle représente....* »

La Commune vint, qui fut pour les monarchistes un immense espoir; car ils pensaient que de même que les journées de Juin avaient tué la République de 1848 et fait l'Empire, de même l'insurrection du 18 mars tuerait la République de 1870 et ferait la royauté. Ce fut le contraire : l'énergie de la répression (je ne parle pas de la férocité, qui était inutile) donna à Thiers une popularité immense et de cette popularité sortirent les élections partielles de juillet 1871 qui, modifiant l'Assemblée de telle sorte qu'elle était à quelques voix près mi-républicaine mi-monarchiste, sauva la République, d'où il suit que quand les apologistes de la Commune disent que la Commune a sauvé la République ils ont raison, mais en ce sens qu'elle a été sauvée non par la Commune s'insurgeant, mais par la Commune vaincue.

On me dira que même après les élections partielles de juillet 1871 la monarchie aurait encore pu être faite; je dis que non, parce que, en admettant que la fusion eût été faite, la monarchie n'aurait pu être votée qu'à dix voix de majorité, ce qui lui donnait une base si faible

qu'elle serait née morte. La République a été faite à partir de juillet 1871.

Mgr Dupanloup parut pour la première fois à la tribune française, même y remontant à trois reprises, pour réclamer du gouvernement des engagements relativement à la défense et à la protection de l'indépendance du Saint-Père. Il fut éloquent comme toujours; mais d'une éloquence à la fois plus concentrée et plus vibrante que dans la chaire chrétienne : « La France attend Dieu et Dieu attend la France aussi. *Il est son premier prétendant* et son drapeau est incontesté; c'est la croix, la croix secourable pour tous, la croix qui a sauvé le monde.... Vous vous plaignez quelquefois que la religion vous menace; non, elle vous manque! »

En 1872, l'Académie française réclama un instant l'attention de Mgr Dupanloup. A nouveau M. Littré était candidat. A nouveau l'évêque le combattit passionnément : « ... Une peine très vive pour moi, disait-il, c'est d'être obligé de parler encore contre M. Littré et sa candidature. Les relations qui avaient eu lieu entre M. Littré et moi il y a huit ans, à l'occasion du vote de l'Académie, m'avaient laissé pour son caractère une estime et, il me permettra de l'ajouter, pour sa personne une affection triste qui m'ont fait éviter depuis de prononcer son nom dans une polémique pour la défense de la religion, là même où ses doctrines étaient en cause. Voilà pourquoi il m'est singulièrement pénible d'être forcé de nouveau de le combattre. Mais je le ferai parce que c'est pour moi un devoir impérieux.... J'avais combattu en lui l'athéisme, le matérialisme, le socialisme.... Il m'avait paru impossible que l'Académie pût admettre aux premiers honneurs de l'esprit français un écrivain dont toutes les œuvres n'étaient qu'une propagande infatigable au profit de ces erreurs fondamentales et une guerre permanente contre toutes ces vérités premières sans lesquelles aucune société ne peut vivre.... Que la France soit républicaine ou monarchique, ce qui importe c'est que, république ou monarchie, elle

ne soit ni matérialiste, ni socialiste.... [Si l'on m'objecte la liberté des opinions, je dirai que] la liberté ne peut être le désarmement; elle est l'usage d'armes loyales, à savoir la discussion publique qui éclaire et qui permet la libre défense.... Quand tel candidat me dit : « Mes pensées sont-elles libres? » je lui réponds : « Oui, à vos risques et périls ». Quand il ajoute : « Mes pensées sont-elles bonnes? Sont-elles dignes de la plus haute récompense? » je lui réponds : « Non ». S'il ajoute : « Mon style est pur et ma vie est honnête », je réponds : « Votre vie, je la respecte; mais votre style, c'est le manteau de vos pensées et nos palmes sur ce manteau aideraient vos pensées à faire leur chemin; je vous les refuse et je prie la compagnie de ne pas vous fournir la tribune et le piédestal. »

Littré fut nommé. Le soir même, l'évêque d'Orléans écrivit au directeur de l'Académie : « J'ai le regret de ne pouvoir plus continuer à faire partie de l'Académie française ». L'Académie délibéra sur le cas et décida qu'on ne peut pas donner sa démission de membre de l'Académie et que, sauf le cas où l'Académie vous révoque, on reste académicien jusqu'à sa mort. Mgr Dupanloup resta donc membre de l'Académie, mais il cessa complètement d'y venir et il consacra ses honoraires d'académicien à une œuvre de charité.

L'opinion fut en général contre lui dans cette circonstance. Il ne s'en troubla point, et au *Journal des Débats*, qui l'avait raillé un peu lourdement, il répondit : « A l'Académie j'ai toujours rencontré, je le redis avec vous, et avec reconnaissance, les respects de mes adversaires aussi bien que de mes amis : oui, monsieur, il y avait là, dans cette confraternité des liens, un plaisir et un honneur qu'on n'a pu se résoudre à sacrifier qu'à un devoir. A cela près, je vois que nous n'entendons de même ni le rôle de l'Académie, ni les périls de la société, ni les conséquences des doctrines subversives, ni l'usage de la liberté. Mais ce n'est pas vous, c'est le grand public français, sérieux et conservateur, que j'accepte ici pour

juge. Non, monsieur, les hommes graves ne trouveront pas dans un tel incident motif à s'égayer. Et ceux qui seraient tentés de le faire donneraient une preuve de plus de l'incurable légèreté qu'on nous reproche. Vous avez, au *Journal des Débats*, malgré votre littérature, bien souvent de ces légèretés fatales à l'intelligence et à la conscience publiques. Vous êtes de ceux qui, après le congrès [anarchique] de Liége, me disaient : « Ce sont des enfants ». C'est à vous que je répondais : « Ces enfants-là, dans dix ans peut-être, seront nos maîtres ». Ils n'ont pas attendu dix ans et, hier, ils siégeaient à la Commune de Paris et vous avez pu lire leurs noms au bas de quelques-uns de ses décrets. Que l'on continue à avoir en France si peu de souci moral des hommes, de tels compromis et de telles défaillances, non seulement à l'Académie française, mais ailleurs, et de nouveaux malheurs ne se feront pas attendre. »

Il n'avait pas tout le tort; mais cependant on ne voit pas quelle nécessité il y a de se retirer d'une compagnie où entre un homme qui a, supposons-le, les idées les plus anarchiques, mais que l'on est le premier à proclamer très honnête homme. Il serait plus naturel d'y rester d'autant plus dans l'espoir, qu'il faut avoir toujours, de le ramener par une douce et insensible influence. « Vous avez été nommé de la Commune, disait Thiers à un de ses amis politiques. Vous avez accepté? — Oh! non! — Vous avez eu tort; il faut être de tout. » La part faite de la boutade, Thiers avait raison : il faut être de tout pour exercer partout l'influence petite ou grande que l'on croit bonne.

De plus c'est exercer une pression illégitime sur une assemblée que de la menacer de se retirer d'elle si elle ne vous obéit point. Et, sans doute, Mgr Dupanloup n'a pas fait peser cette menace sur l'Académie; il n'a pas « posé la question de confiance »; mais encore, si de tels usages s'établissaient, ce serait menacer l'Académie de la quitter, même sans le dire, qu'exprimer son opinion avec passion et avec fougue; or il ne faut

jamais faire ce qui, s'il devenait pratique générale, serait mauvais.

A l'Assemblée nationale, Mgr Dupanloup prononça sur la réorganisation de l'aumônerie militaire et particulièrement de l'armée cinq grands discours à la fin de l'année 1873 et dans les premiers mois de l'année 1874. Il eut à ce propos des paroles très fortes et très belles : « Vous demandez que l'armée soit une grande école de courage, de discipline, de dévouement et de sacrifice. Vous demandez que ce jeune soldat méprise les fatigues, les périls et la mort. Vous lui demandez l'abnégation complète et l'immolation héroïque. Et, quand vous exigez cela, vous éloigneriez de lui le grand principe même de l'abnégation! Vous lui refuseriez le bienfait de ces espérances qui rendent facile le sacrifice de la vie! Vous le priveriez des secours de cette religion qui apprend à obéir sans murmurer, à combattre sans peur et à mourir sans regret! »

Il intervint également et avec la dernière énergie dans la discussion sur l'organisation du Conseil supérieur de l'Instruction publique. La droite voulait la présence dans ce conseil de représentants de l'épiscopat français. L'évêque d'Orléans fut son porte-parole. Il fit remarquer que les lettres, les littératures, les langues anciennes, « c'est nous qui les avons données au monde », que la philosophie spiritualiste aurait au Conseil supérieur dans la personne des évêques, des défenseurs convaincus et énergiques. Il s'écriait : « Messieurs, vous avez besoin de toutes vos forces; vous en avez besoin pour raffermir notre société ébranlée. Vous avez besoin de la morale. Eh bien, je vous affirme qu'il n'y en a qu'une qui puisse vous sauver, c'est le Décalogue. S'il y a tant d'incertitude dans vos conseils, si vous tremblez quelquefois sur vos bases, si la terre fuit sous vos pas, c'est que le Décalogue vous manque... Nous représentons cette grande chose et vous voulez nous exclure! Non, vous ne prononcerez pas contre les évêques français l'exclusion du Conseil

supérieur de l'Instruction publique. Et permettez-moi d'ajouter ceci, dans un sentiment plus profond et plus intime : nous pouvons vous être utiles, même quand nous tombons sous vos coups.... » Et l'évêque en prononçant ces paroles faisait le geste de l'homme qui fusille. Les protestations furent violentes. L'évêque y fit tête en ajoutant : « Je n'hésite pas à le dire. Il n'y a pas besoin d'être au lendemain de la Commune pour le sentir : si cédant à vos vœux et à vos votes présumés, si cédant aux violences et aux menaces dont la Commune, à Paris, à Lyon, à Marseille, a donné l'affreux spectacle, nous nous éloignions, si nous nous retirions au désert, emportant avec nous le Décalogue, l'Évangile et la Croix, vous seriez stupéfaits de vos ténèbres. Si la civilisation chrétienne, que vos tristes efforts diminuent chaque jour dans ce pauvre peuple, disparaissait avec vous, la Commune de Paris serait bientôt partout et vous deviendriez l'effroi du monde civilisé. »

D'autre part, il travaillait de toutes ses forces à réaliser la « fusion ». L'accord nécessaire entre les princes de la maison d'Orléans et M. le comte de Chambord, entre les orléanistes et les légitimistes ne s'était pas fait. Il ne se fit jamais. Une preuve *a posteriori* est celle-ci. En 1875, quand l'Assemblée nationale nomma les sénateurs inamovibles, il se fit, et très facilement, une alliance entre les légitimistes et les républicains pour ne nommer que des républicains et des légitimistes, et encore les républicains ayant une part de cinq contre un. On peut mesurer à cela la haine des légitimistes d'alors contre les orléanistes. Et je sais bien qu'en 1875 ce qui échauffait la colère des légitimistes contre les orléanistes c'était que les orléanistes, par leur refus d'obéir aux volontés du comte de Chambord, avaient fait échouer la fusion ; mais encore on comprend quelle devait être, même pendant l'élaboration de la fusion et parmi les efforts faits pour elle, l'animadversion des légitimistes contre les orléanistes, qu'ils sentaient qui ne se ralliaient au comte de Chambord qu'infini-

ment à contre-cœur. En 1875, les légitimistes ont préféré la République aux orléanistes, mais en vérité c'est depuis 1830, et bien des faits le prouvent, dans le détail desquels je pourrais entrer, que les légitimistes ont préféré la République aux orléanistes.

La fusion, pour ces raisons, outre celles que j'ai données plus haut, était donc très difficile; mais un grand nombre d'hommes politiques très considérables ne laissaient pas de s'y appliquer de tout leur cœur et, pour ce qui est de Mgr Dupanloup, ce n'était pas la difficulté des entreprises qui l'empêchait d'y prendre part. Il avait chapitré de tout son cœur et le duc d'Aumale et le prince de Joinville et le duc de Montpensier. Restait à entreprendre le prince lui-même, le comte de Chambord, qui semblait bien le plus intransigeant de tous. Mgr Dupanloup médita de lui écrire une grande lettre politique. Dès le mois de janvier 1872 il s'était ouvert de ce projet à quelques amis, notamment à M. de Falloux qui le poussa très vivement à exécuter ce dessein. Il ne l'exécuta qu'au mois de janvier 1873. Dans cette lettre qui a été livrée au public, partiellement, par le comte de Chambord lui-même, l'évêque disait : « Quand on a reçu de la Providence la mission et le devoir de sauver un peuple, et que, sous nos yeux, ce peuple périt, je crois et beaucoup de mes amis croient avec moi que, dans une question de rapprochement, il y a des devoirs réciproques, car enfin cette question de rapprochement n'est pas seulement entre les princes d'Orléans et votre personne, *elle est entre la France, eux et vous* [on ne pouvait pas mieux poser la question]. Voilà la vérité. C'est-à-dire que dans cette question de rapprochement, tous ont leurs devoirs et leurs responsabilités. Et certes, si jamais un pays aux abois a demandé dans celui que la Providence lui a réservé comme sa suprême ressource *des ménagements, de la clairvoyance, tous les sacrifices possibles*, c'est bien la France malade et mourante. Se tromper sur une question si grave, se faire, même par un très noble sentiment, *des impossibilités qui n'en*

seraient pas devant Dieu serait le plus grand des malheurs.... »

Il disait encore afin d'affranchir, pour ainsi dire, le prince de sa conscience en lui proposant une conscience supérieure à consulter : « Je bénirais Dieu s'il vous inspirait de demander en ces matières l'avis du Saint-Père ».

D'autre part, il écrivait au Pape d'une façon très pressante : « ... De nobles scrupules sans doute ont jusqu'ici retenu le chef de la maison de France. Mais, sans se prononcer pour aucun des partis qui divisent la France et en se réservant pour toutes les éventualités, Sa Sainteté ne pourrait-elle pas lever ces scrupules? Ne pourrait-elle pas simplement faire dire au prince qu'un drapeau n'est pas un principe [on savait que c'était surtout sur la question du drapeau tricolore à adopter que le comte de Chambord était intransigeant]; qu'il n'y a chez lui, dans cette fidélité à un symbole, qu'un sentiment noble, que tout le monde comprend et admire, mais au-dessus duquel, enfin, il y a une raison décisive, le salut de la France, les intérêts du Pays, de l'Église et de la Société.... »

D'autre part encore, il écrivait au cardinal Antonelli : « ... [Voici une occasion], c'est, cette occasion, Monseigneur, les dispositions plus favorables que jamais des princes d'Orléans, leurs affirmations les plus empressées, les avances évidentes qu'ils viennent de faire, ainsi que je le raconte au Saint-Père, le 21 janvier, sous les yeux de tout Paris [visite des princes d'Orléans à la Chapelle expiatoire de Louis XVI]. Le point capital, maintenant, ce serait de décider M. le comte de Chambord à faire de son côté quelque chose, ce serait de le persuader sur la question du drapeau.... »

Le comte de Chambord ne jugea pas devoir soumettre au Saint-Père la question et ses scrupules. A Mgr Dupanloup il répondit : « Monsieur l'Évêque, comme vous, je ne puis avoir d'autre intérêt en ce monde que le salut de la France, ni d'autre désir que celui de voir se lever de meilleurs jours pour l'Église.... Je ne veux que vous exprimer moi-même, en quelques

mots, le regret de ne pouvoir suivre les conseils que votre patriotisme vous inspire. Vous semblez attribuer à des scrupules chimériques dont Dieu me demandera compte l'insuccès des efforts si souvent renouvelés pour amener un rapprochement entre les deux branches de ma famille. J'ai beau descendre au fond de ma conscience je ne trouve pas un jour, une heure dans ma vie où mes prétendues exigences aient apporté un obstacle sérieux à une réconciliation sincère. Sans prévention ni rancune contre les personnes, mon devoir était de conserver dans son intégrité le principe héréditaire dont j'ai la garde, principe en dehors duquel, je ne cesserai de le répéter, je ne suis rien et avec lequel je puis tout. C'est ce qu'on ne veut pas assez comprendre. Il m'est permis de supposer par vos allusions, Monsieur l'Évêque, qu'au premier rang des sacrifices regardés par vous comme indispensables pour correspondre aux vœux du pays vous placez celui du drapeau. C'est là un prétexte inventé par ceux qui, tout en reconnaissant la nécessité du retour à la monarchie constitutionnelle, veulent au moins conserver le symbole de la Révolution. Croyez-le bien, malgré ses défaillances, la France n'a pas à ce point perdu le sentiment de l'honneur; elle ne comprend pas plus le chef de la maison de Bourbon reniant l'étendard d'Alger qu'elle n'eût compris l'évêque d'Orléans se résignant à siéger dans l'Académie française en compagnie de sceptiques et d'athées. Je n'ai pas appris avec moins de plaisir que les vrais amis du pays la présence des princes mes cousins à la Chapelle expiatoire le 21 janvier; car en venant prier publiquement dans ce monument consacré à la mémoire du Roi Martyr, ils ont dû subir dans toute sa plénitude l'influence d'un lieu si propice aux grands enseignements et aux généreuses inspirations. Je n'ai donc ni sacrifices à faire, ni conditions à recevoir. J'attends peu de l'habileté des hommes et beaucoup de la justice de Dieu. Lorsque l'épreuve devient trop amère, un regard sur le Vatican ranime le courage et fortifie l'espérance. C'est à l'école de l'auguste captif qu'on acquiert l'esprit

de fermeté, de résignation et de paix; et cette paix est assurée à quiconque prend sa conscience pour guide et Pie IX pour modèle. Croyez, Monsieur l'Évêque, à tous mes sentiments affectueux. »

Cette lettre hautaine et ironique laissait peu d'espoir aux partisans de la fusion. Sur ces entrefaites, Thiers, qui avait proposé à l'Assemblée de faire une constitution républicaine, fut renversé (24 mai 1873) par une très faible majorité et le maréchal de Mac-Mahon nommé président de la République. Le parti de la fusion reprit espoir et une démarche de caractère décisif fut faite par le chef de la maison d'Orléans en propre personne : le comte de Paris alla le 5 août rendre visite, c'est-à-dire faire sa soumission au comte de Chambord. Mgr Dupanloup se jeta à nouveau dans l'action de tout son cœur. Il écrivait à M. de Costa : « La noble démarche de M. le comte de Paris et l'union de la famille royale de France nous permettent d'entrevoir des temps meilleurs.... Il faut faire la monarchie.... C'est la force des choses et la logique de la situation. Mais ce qui est ma conviction, c'est que, cette monarchie, il faut la faire sans retard; sinon la fusion, faite si heureusement, aura l'air, passez-moi l'expression, d'avoir fait long feu et, comme dit l'Évangile, « bientôt le dernier état de cet homme deviendra pire que le premier ». Oui, ce sera pire qu'auparavant; car on ne pourra dire : « Vous êtes enfin tous réunis et vous ne pouvez rien.... » On ne réussira que si M. le comte de Chambord veut bien s'y prêter.... Et je suis convaincu qu'il s'y prêtera. Il n'y a plus depuis longtemps qu'une seule difficulté; vous la connaissez : M. le comte de Chambord peut seul la résoudre. Il ne peut plus se faire une seule illusion là-dessus et, comme on dit vulgairement, mis non pas seulement au pied du mur, mais au pied du trône, comme il l'est, sa responsabilité ne peut pas manquer de lui apparaître et de l'éclairer. Que s'il peut persuader l'armée, tout est dit et il n'y a plus de difficulté; que s'il ne le peut pas, rien ne se fera et la France périra. Et l'assemblée la plus monar-

chique du monde n'aura travaillé qu'au profit de la démagogie.... »

On travailla dans le sens indiqué par Mgr Dupanloup. On dépêcha auprès du prince M. Chesnelong, porteur d'un projet transactionnel qui est toujours resté très obscur. On crut un instant et même assez longtemps qu'il avait réussi. On se crut en monarchie. Le 27 octobre, tout s'écroula. Le comte de Chambord écrivait une lettre, très semblable à celle adressée à Mgr Dupanloup que nous avons rapportée plus haut, où il repoussait définitivement le drapeau tricolore et où il déclarait ne pas vouloir inaugurer un règne de réparation et de fermeté par un acte de faiblesse.

Fallait-il faire soumission? Fallait-il accepter le comte de Chambord avec le drapeau blanc? Je ne suis pas éloigné de croire, sans que je l'aie jamais souhaité, que ce coup d'audace aurait pu réussir. Avec un gouvernement complice, une minorité, car c'était une minorité, mais considérable, compacte et énergique dans la nation, on aurait peut-être pu *faire passer* le drapeau blanc. Mais il faut convenir que c'était aventureux. Les monarchistes étaient convaincus que l'armée n'accepterait jamais le drapeau blanc. Mgr d'Orléans avait écrit dans la lettre à Antonelli dont nous avons cité une partie : « Ni l'armée ni la masse de la nation ne consentiront jamais à renoncer au drapeau national ». Le maréchal de Mac-Mahon (plutôt légitimiste) avait dit : « Le drapeau blanc? *Les chassepots partiraient tout seuls.* » De plus, les monarchistes se sentaient en minorité. Les élections partielles de juillet 1871, élections partielles équivalant à des élections générales parce que la France presque tout entière y avait pris part, avaient démontré que la masse de la nation était républicaine ou plutôt était *Thiériste* et ne tenait nullement à une restauration; toutes les élections partielles faites depuis, ou quasi toutes, avaient confirmé les élections de juillet 1871.

De plus il ne fallait pas beaucoup de faculté de prévision pour voir ce que serait le lendemain. Le lende-

main, le gouvernement du Roi de France aurait eu à lutter contre une majorité, dans la nation, tout au moins défiante et hostile, peut-être irritée; et il aurait eu à lutter, *parmi les monarchistes mêmes*, contre les orléanistes déçus, et qui n'avaient jamais été dévoués, et qui n'avaient jamais été que résignés, et qui auraient formé une opposition constitutionnelle très gênante. La base du gouvernement purement légitimiste était si étroite qu'il eût été renversé au moindre coup de vent. La prostration, car c'est le mot, des monarchistes après la lettre royale du 27 octobre 1873, s'explique donc assez bien.

Elle fut profonde. Un député légitimiste dit à Mgr d'Orléans : « Je voudrais être mort ». Un autre dit à M. le baron de Vinols : « Je suis si atterré que je voudrais être chez moi et ne m'être jamais occupé de rien ». On recourut à un expédient : proroger pour sept ans les pouvoirs présidentiels de M. de Mac-Mahon.

Qu'est-ce que cela signifiait? Qu'on espérait que vers 1880 le comte de Chambord serait mort et que le plus grand obstacle au rétablissement de la monarchie aurait disparu.

Pendant ces années 1872-1873, Mgr Dupanloup avait publié *Conseils aux jeunes gens sur l'étude de la philosophie*, *Lettres d'un catholique suisse sur la liberté religieuse des catholiques*, *Lettre à son clergé relative à la souscription pour la libération du territoire*, etc.

Il prit part en 1874-1875 à la discussion sur la loi de l'enseignement supérieur. Dans cette discussion, il insista sur ceci, entre autres choses, que l'enseignement supérieur est nécessaire surtout dans une démocratie : « Plus les bases d'une société en quelque sorte s'élargissent, plus il importe que les sommets ne baissent pas. La véritable égalité n'est pas celle qui passe un niveau grossier et barbare sur toute supériorité et toute grandeur; mais celle qui permet à tout ce qui est noble et généreux de se produire, de s'épanouir et de monter. » Pour ce qui était de la liberté du professeur, il faisait ses réserves : les opi-

nions « étranges et osées », comme on disait dans un langage qu'il voulait bien s'approprier, lui paraissaient devoir être écartées même de l'enseignement supérieur, les esprits, même des étudiants, et non plus des écoliers étant trop tendres encore pour les recevoir sans danger.

Contre M. Challemel-Lacour il soutint le droit qu'avaient à enseigner même ceux qui sont chrétiens et catholiques, doctrine que n'admettront jamais les successeurs, petits ou grands, de Jean-Jacques Rousseau, puisque ce droit ferait « deux Frances enseignantes et enseignées » et qu'il ne doit y avoir de doctrine que celle qui a été approuvée par le ministre de l'Instruction publique.

Contre M. Laboulaye, libéral d'ordinaire, mais dont le langage, cette fois, avait été un peu indécis, il établit vigoureusement ce programme : « Les catholiques ne veulent aucun monopole; ils demandent seulement *le droit commun*, la liberté commune, avec les garanties sérieuses que l'État et les pères de famille ont le droit d'exiger. Et *quant aux associations* ce serait vraiment une erreur plus qu'étrange de croire que les associations pour lesquelles nous réclamons la liberté d'enseignement ne soient que les associations religieuses. Laïques et religieux, si la loi est bien faite, la carrière est ouverte pour tous, ils peuvent y entrer avec une égale ardeur et, dans des conditions équitables et égales pour tous, disputer le prix de la confiance et de l'estime publique. » Sur quoi M. l'abbé Lagrange dit avec beaucoup de raison : « Évidemment demander plus, même à cette assemblée, demander un privilège pour le clergé [ce qui est la pensée de tout clerc et l'idéal à souhaiter toujours], seuls les intransigeants aveugles l'auraient pu, mais avec la certitude, aux yeux de tous les hommes pratiques, de n'obtenir rien du tout ».

A la dissolution de l'Assemblée nationale, Mgr Dupanloup fut élu sénateur inamovible, le dernier ou l'avant-dernier de tous, mais enfin il fut nommé, très justement;

car de tels hommes devraient toujours faire partie des assemblées politiques.

Sa santé s'ébranla tout de suite après cet incident et des crises de goutte aiguë et bientôt la cataracte sur un de ses yeux, sans affaiblir son ardeur, ralentirent un peu ses travaux. Mais, n'étant jamais et ne devant jamais être au bout de ses peines, voilà que son passage dans les assemblées politiques et le langage qu'il avait dû y tenir lui suscitaient de nouvelles tribulations. Il s'était placé, comme on vient de le voir, sur le terrain de la liberté, du droit commun. Or c'était précisément le droit commun, la liberté, toutes les libertés et tous les libéralismes qui avaient été condamnés avec la dernière précision et la dernière vigueur par le *Syllabus*. Donc Mgr Dupanloup pouvait être accusé de n'être pas orthodoxe, de n'être pas catholique. Il le fut à Rome, à Paris et jusque dans le chapitre de ses chanoines.

Qu'il se fût placé sur le terrain de la liberté, cela était incontestable. Il se tira d'accusation en recourant à la fameuse distinction de la thèse et de l'hypothèse. En langage ecclésiastique, la *thèse* c'est l'idée vraie, l'idée à laquelle on croit et que l'on croit vraie; *l'hypothèse* (ce qui est au-dessous de la thèse) c'est l'idée à laquelle, sans y croire, mais la croyant utile, on se rallie, à cause des circonstances et des nécessités du temps. En un mot la thèse est une idée de doctrinaire et l'hypothèse une idée d'opportuniste. Or Mgr Dupanloup déclara qu'il n'avait été libéral que par hypothèse. Il écrivit à Mgr Czacki, depuis nonce à Paris et cardinal : « ... J'affirme que *jamais* je n'ai parlé des libertés modernes dans le sens de la *thèse*, mais dans le sens de l'*hypothèse*; *jamais* je ne les ai considérées comme des principes, partout et toujours applicables; *jamais* je ne les ai prises que comme des nécessités locales et des faits.... J'admets parfaitement qu'on puisse être d'un autre avis que moi sur des questions d'appréciation et de conduite; mais je n'admets pas que l'on soutienne que je suis d'un autre avis que le Pape et que l'Église dans des questions de doctrine.... Point

d'ambages, point de nuages, points d'équivoques; point non plus de ces accusations qui disent tout et rien. Depuis plus de trente ans, dans un sentiment de foi profonde et d'amour envers le Saint-Père, je suis sur la brèche pour défendre le Saint-Siège et l'Église; tout ce que j'ai écrit dans ces luttes, je l'ai toujours envoyé et soumis au Saint-Père. Jamais il ne m'a été fait sur la doctrine une observation quelconque, ni privée ni publique; tout au contraire, le Saint-Père a toujours daigné m'honorer des plus bienveillantes approbations.... »

Justement effrayé par les élections de 1875 (élections sénatoriales mi-parties républicaines mi-parties réactionnaires; reproduisant à peu près dans le Sénat l'Assemblée nationale de 1871, élections pour la Chambre des députés donnant la majorité aux républicains), Mgr Dupanloup publia la retentissante brochure *Où allons-nous?* Son programme s'y résumait en ces mots : « Que chacun fasse son devoir comme au jour d'une bataille. Résistance invincible [? implacable?] à toute loi antisociale comme à toute loi antichrétienne; union et énergie pour la défense de toutes les causes sociales et religieuses : voilà plus que jamais le devoir des honnêtes gens à quelque parti qu'ils appartiennent. » Il concluait : « J'ai vu des inondations; je sais ce qu'il arrive. L'eau s'insinue d'abord goutte à goutte dans les interstices de la digue; puis elle pousse çà et là des jets menaçants; puis, tout à coup, une partie de la digue cède; le flot passe; c'est fini; aucun effort humain ne peut s'opposer au désastre; tout est emporté et submergé. N'attendons pas ce moment fatal. Le flot monte, la digue fait eau. Qui ne le voit? Courons tous, conservateurs, de quelque nuance que nous soyons; empêchons l'eau de filtrer et le flot de jaillir et la brèche de se faire : plus tard, ce serait trop tard. »

A cette époque il fonda *la Défense*, journal conservateur catholique-monarchique sans parti pris, volontairement, ni pour la légitimité ni pour l'orléanisme. Il avait remué ciel et terre pour le fonder, demandant de l'argent par-

tout. Il en trouva suffisamment. Il eut aussi des réponses négatives dont certaines sont amusantes. Un jeune homme très bien pensant, mais qui avait une écurie de courses, fit cette observation sociologique : « Ce bon évêque d'Orléans! Ses intentions sont excellentes; mais il ne sait pas combien un cheval coûte à nourrir ».

Au Sénat, il parlait souvent. Il y défendait encore et il y sauvait, pour un temps, par son discours de décembre 1876, l'aumônerie militaire. Il y défendait le budget des cultes, le maintien des bourses accordées aux séminaires, demandait des asiles pour les prêtres âgés, une augmentation du traitement des prêtres de campagne. Il montrait les prêtres ruraux littéralement indigents et disait : « C'est notre honneur; laissez-moi vous dire que ce n'est pas le vôtre. [On nous accuse, on nous injurie], je ne répondrai qu'un mot, celui que disait autrefois Jésus-Christ; oui, le clergé de France peut dire aujourd'hui : Français, j'ai fait parmi vous beaucoup de bonnes œuvres, *Multa bona opera ostendi vobis.* Dites-moi pour laquelle de ces bonnes œuvres vous me lapidez. *Propter quod opus me lapidatis?* »

Fatigué, cependant, comme nous l'avons vu, il prit, en 1876, un coadjuteur, M. l'abbé Coullié, qui fut sacré le 19 novembre, qui succéda à Mgr Dupanloup et qui fut plus tard archevêque de Lyon. Il déclinait rapidement. Pour voter la dissolution de la Chambre des députés (22 juin 1877), il dut se faire traîner à la salle des séances dans une voiture à bras.

Dans les années 1874-1875-1876-1877 il avait publié : *Conférences sur la haute éducation de la jeunesse*; *Lettre à M. Minghetti sur la spoliation de l'Église à Rome et en Italie*; *Lettre à un père de famille sur le volontariat d'un an*; *Lettre sur les prophéties contemporaines*; *Réponse à la lettre du pasteur Pressensé*; *Études sur la Franc-Maçonnerie*; *Où allons-nous? Questions du jour*; *Lettre à M. Minghetti sur la nouvelle loi militaire italienne*; *Lettre sur les élections.*

C'est en cette année 1878 qu'il s'honora par un dernier

trait de désintéressement et de courage tranquille. Le nouveau Pape Léon XIII désirait l'élever au cardinalat, et non seulement c'eût été pour Mgr Dupanloup un honneur mérité, mais c'eût été une sorte de réhabilitation triomphale, et c'eût été une chose très désagréable à ses ennemis puisqu'elle eût prouvé que le Saint-Siège n'avait aucun ressentiment ni même aucune susceptibilité à l'égard de l'attitude prise par l'évêque d'Orléans en 1870. Le gouvernement français (M. Dufaure) était parfaitement d'accord avec la cour de Rome. Il désirait simplement, pour des motifs politiques assez faciles à comprendre, que Mgr Dupanloup ne fît point d'éclat public à propos du centenaire de Voltaire que l'on célébrait alors. Ces conditions, ou c'était quelque chose d'analogue, furent proposées à l'évêque d'Orléans. Il n'était pas habitué à faire des marchés. Il répondit avec placidité qu'il n'avait pas à entrer dans cet ordre de considérations; il publia ses lettres contre la célébration du centenaire de Voltaire et il ne fut pas cardinal.

Le 9 août 1878, il présida pour la dernière fois son conseil avec une parfaite lucidité et une sereine bonne humeur et dit à ses amis : « Au revoir, au mois d'octobre ». Il se rendit à ce château de La Combe, en Dauphiné, qu'il aimait tant depuis si longtemps et auquel il revenait demander la santé. Il y fut le 16 août. Dès le 20, il fut brusquement ébranlé et bouleversé par la mort subite, par apoplexie foudroyante, de son ami l'abbé Guthlin.

Le 7 septembre, il alla faire une retraite au vieux monastère d'Einsiedeln. Il la prolongea jusqu'au 15 septembre. Il y réfléchit, comme ses notes en font foi, sur toute sa vie. « J'ai assez, quoique mal, travaillé. Et maintenant *cupio dissolvi et esse cum Christo.* »

Il alla ensuite visiter à Menthon de vieux amis, puis à La Motte visiter M. Costa de Beauregard. Il était calme, contre toutes ses habitudes, et doucement gai, comme il l'était très souvent.

Il revint à La Combe. Il était très affaibli, le corps cassé, la voix presque éteinte. Il eut une profonde consolation, celle de voir Léon XIII monter sur le trône pontifical et prendre tout de suite l'attitude que l'on sait et que du reste tout le monde attendait de lui. Il se fit lire les premières instructions du nouveau souverain pontife et, ravi, il s'écria : « Ah! voilà la vraie doctrine! » Il aurait voulu se rendre à Rome et s'entretenir avec le Pape. Ce lui fut une très cruelle douleur que sa faiblesse l'en empêchât. Son amour pour les enfants persistait. Il jouait avec un bambin de la maison, âgé de cinq ans, et lui permettait tout. Il causait avec lui au hasard des interrogations enfantines. Un jour l'enfant lui demanda : « Qu'est-ce que c'est la gloire? » « Ma foi, dit le vieil évêque à ses amis, je n'ai su que lui répondre. Les enfants ont des questions bien embarrassantes. » Le 29 septembre, il dit sa messe habituelle pour l'anniversaire du comte de Chambord et lui écrivit pour l'intéresser à la cause de la canonisation de Jeanne d'Arc. La veille il avait écrit au prince de Joinville dans le même sens. Le 30, il eut, le matin, une suffocation et dut rester au lit et se priver de la messe. Ses dernières lectures furent *les Origines de la France contemporaine* de Taine, livre qu'il appelait « une Révolution », le *Secret du Roi* du duc de Broglie, le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, la *Vie de saint Vincent de Paul* par Abelly. Il envoya à Taine quelques documents qui pouvaient lui servir et une lettre de félicitations et de réconciliation.

Le 8 octobre, il eut une crise grave. Le médecin constata une céphalalgie intense et des troubles profonds dans la région du cœur. Mgr Dupanloup écrivit à un de ses meilleurs amis, l'abbé Lagrange, « qu'il n'allait vraiment pas bien ».

Le vendredi, 11 octobre, il se leva assez reposé. Le jour était très beau. Il s'assit à sa table de travail, fit ouvrir la fenêtre et regarda avec charme le grand paysage. Alternativement il s'occupait de son dernier manuscrit (*Lettres sur l'éducation des jeunes filles*) et

des jeux de l'enfant à qui il s'était attaché. A deux heures, il dépouilla son courrier; il lut à ses hôtes une lettre de Rome, où il était question de Léon XIII, et dit : « Quelle grâce pour l'Église qu'un tel Pape! »

Vers trois heures et demie, on le porta au salon où il se fit faire une lecture qu'il interrompit souvent de réflexions. Au soleil couché, transporté dans sa chambre, il dit à l'abbé Chapon : « Je ne pourrai pas encore aller à la chapelle demain; vous m'apporterez le Bon Dieu ici ». Il confessa un des hôtes du château, un jeune homme encore sous le coup d'une grande douleur. Il se fit faire une nouvelle lecture par l'abbé Chapon. Celui-ci se retira. L'évêque dit son chapelet, se remit à sa table de travail et reprit en mains son manuscrit. Mais très peu d'instants après il se sentit suffoqué et poussa un grand cri. L'abbé Chapon accourut, lui donna l'absolution et lui fit respirer de l'éther. L'évêque revint à lui; l'abbé l'exhorta, pria avec lui, récita l'acte de contrition et lui donna l'absolution de nouveau. L'évêque avait encore toute sa connaissance. Il disait à l'abbé Chapon : « Oui, mon ami, » et il baisait le crucifix. A sept heures moins cinq minutes, il jeta le dernier soupir. Il avait soixante-seize ans, neuf mois et huit jours.

Il avait défendu que l'on prononçât son oraison funèbre. Il avait écrit dans un codicille avec la plus haute raison : « Il s'est à peu près établi qu'on fait après la mort d'un évêque son oraison funèbre. Je demande de la manière la plus expresse et la plus formelle que cela ne soit point fait pour moi. On ne peut dans ces sortes de discours rendre vraiment hommage à la vérité. On y vient louer un pauvre homme qu'on n'a pas connu à fond. J'ai horreur de penser qu'on viendrait là pour me louer et blesser la vérité, que Dieu sait. Je défends absolument qu'après moi on fasse sur moi aucune oraison funèbre. — Versailles, 23 juin 1871. Félix Dupanloup, évêque d'Orléans. »

L'abbé Bougaud, dans la cathédrale d'Orléans, devant le corps qu'on y avait amené, dit quelques paroles et lut

le testament, que voici : « Orléans, 10 avril 1868. Au nom du Père qui m'a créé, et du Fils qui m'a racheté, et du Saint-Esprit, tout-puissant et éternel sanctificateur. L'heure est venue pour moi de penser plus *prochainement* encore que je ne l'ai fait jusqu'ici au jour de la mort. L'âge, la fatigue me font prévoir ma fin prochaine. La tristesse des temps où nous sommes, le besoin de me reposer avec Dieu et surtout l'espérance profonde que Notre-Seigneur m'inspire en sa bonté me font regarder avec reconnaissance cette fin; avec crainte et tremblement sans doute à cause de mes péchés, mais aussi avec confiance en vue des miséricordes divines et des mérites infinis du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ répandu pour moi. S'il plaît à Dieu de me recevoir dans son sein malgré tous mes péchés et les innombrables misères de ma vie, je l'en bénis d'avance et je lui fais de toute mon âme et, vraiment, ce me semble, sans aucune peine, le sacrifice de ma vie pour le jour et l'heure qu'il voudra, et en expiation de tout le mal que j'ai fait.

« Non seulement il est juste, mais il est très doux de redire avec Notre-Seigneur sur la croix : *Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* Le sentiment avec lequel je dois remettre mon âme entre les mains de Dieu, mon créateur et mon père, et dans le cœur de Jésus mon rédempteur, le bienfaiteur de toute ma vie qui m'a fait prêtre, *suscitans a terra egenum et de stercore erigens pauperem*, et dans l'amour du Saint-Esprit qui m'a aidé si souvent pour mon travail malgré l'imbécillité naturelle de mon esprit et surtout pour le travail de la fidélité au service de Dieu, malgré les défaillances perpétuelles de ma nature; c'est le sentiment d'une profonde reconnaissance pour des bontés et des miséricordes dont seul j'ai bien le secret et que je ne sais même pas au degré où cela est.

« Je choisis ce jour du Vendredi Saint pour faire ce testament. Il est particulièrement juste et consolant en ce jour où mon Créateur et mon Sauveur Jésus-Christ a souffert la mort pour moi, que j'accepte religieusement la

mienne; que je lui rende avec joie mon âme qu'il a daigné tant de fois bénir et que je fasse de grand cœur à l'avance le sacrifice de ma vie en expiation de mes péchés et en union avec le sacrifice de la Croix.

« Je meurs dans le sein de la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, dans laquelle j'ai eu le bonheur de naître et d'être élevé par une incomparable suite de bontés et de miséricordes toutes divines que rien ne pourra jamais assez reconnaître. Je demande aux prêtres que j'ai élevés ou que j'ai ordonnés de ne pas m'oublier au saint autel. C'est bien à eux que je puis dire avec confiance : « *Miseremini mei, saltem vos, amici mei, filioli mei* ». Je demande aussi instamment les prières des bons fidèles du diocèse d'Orléans. J'aurais voulu faire beaucoup plus que je n'ai fait pour leur procurer à tous la bénédiction de Dieu et leur salut éternel. Qu'ils invoquent pour moi la miséricorde de notre Sauveur. Je demande à tous ceux qui auront la charité de prier pour moi après ma mort de ne se faire aucune illusion sur moi et sur mes besoins. Mes besoins seront infinis et jamais on n'implorera trop la miséricorde de Dieu pour mes misères. Je désire que les prières que l'on aura la charité de faire pour le repos de mon âme soient présentées à Dieu par la très sainte Vierge Marie, dont la protection sur moi a été, dès les premiers moments de mon existence, constamment depuis, et quelquefois avec tant de douceur, si maternelle. Invoquant donc, pour ma dernière heure, la très sainte Vierge qui a été ma mère depuis ma naissance et particulièrement depuis ma première communion, jusqu'à ce jour; invoquant tous les saints Anges, particulièrement saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, l'ange qui a fortifié Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, et mon saint Ange gardien et celui de mon diocèse; invoquant mes saints patrons, particulièrement saint Félix et saint Antoine et tous les Saints, particulièrement saint Euverte et saint Aignan, sainte Geneviève et saint Denis, saint Pierre et saint Paul, dont le souvenir m'a décidé et dont l'assistance m'a soutenu en ce que j'ai essayé de faire pour la défense du

Saint-Siège; puis, demandant pardon à tous ceux que j'aurai pu offenser, auxquels j'aurai pu faire peine ou tort sur la terre, je prends les dispositions suivantes.... »

Il eut pour successeur à l'Académie française M. le duc d'Audiffret-Pasquier qui, prenant séance, le 19 février 1880, rendit au grand évêque un très bel hommage dont nous croyons juste de détacher les passages suivants :

« Messieurs, il y a des hommes pour lesquels la justice ne se fait pas attendre; ils ont été mêlés à toutes les luttes; leur nature ardente les a placés au premier rang; ils tombent, le combat est suspendu; tel a été l'éclat de leurs vertus, la pureté de leur vie qu'amis et adversaires s'inclinent et viennent déposer sur la tombe qui s'ouvre l'hommage de leur admiration et de leur regret.... En 1825, il reçoit l'ordination des mains de Mgr de Quelen; il jure de rester pauvre, humble et soumis; jamais serment ne fut mieux gardé. Rejetant comme un bagage inutile toute préoccupation personnelle, il soulage les misères avec une inépuisable charité; dur à lui-même, il est doux aux autres; ses cheveux blanchissent avant l'âge au service de l'enfance; il se fait le père de ceux qui n'en ont plus; ses mœurs sont austères; il relève et il console toutes les défaillances; dédaigneux du succès, il a la passion des causes vaincues; plus elles lui paraissent abandonnées, plus il trouve d'attrait et d'honneur à s'y montrer fidèle; dans la chaire, à la tribune, dans la presse, il défend ses convictions avec courage et cependant il n'hésite pas à les sacrifier un jour devant l'autorité souveraine à laquelle il s'est soumis. Oubli de soi-même, dévouement passionné pour l'Église et pour la France, tels sont les sentiments qui inspirent, dans son admirable unité morale, la vie du confrère que vous regrettez....

« Comme Mgr de Frayssinous, il avait l'éloquence familière qui cherche moins à imposer les dogmes dans leur rigoureuse autorité qu'à persuader et à convaincre,

et c'est dans ces improvisations rapides où la pensée, dégagée des formes solennelles, garde tout son éclat, qu'on trouve le caractère le plus original de son talent, c'est bien là qu'il est tout lui-même.... »

Sur Dupanloup au Concile : « Tant que la discussion fut un droit, l'évêque d'Orléans discuta. Quand la majorité se fut prononcée, il fit à l'Unité de l'Église le sacrifice de son opinion, comme l'eussent fait saint François de Sales, saint Vincent de Paul et Bossuet, comme l'avait fait Fénelon. Il se soumit à la seule autorité devant laquelle, comme l'a dit Lacordaire, on s'élève en s'inclinant.... Sous une apparence parfois excessive, violente même, il a toujours conservé des opinions modérées. La bonté fait le fond de cette belle nature, si étrangère à l'envie, si prompte à l'enthousiasme, si accessible à toutes les nobles séductions, confiante jusqu'à la candeur. *Pieux comme on l'était du temps de saint Louis et sympathique aux grandes aspirations de son époque, il a tout fait pour réunir deux mondes qui ne se combattent que parce qu'ils se méconnaissent.* Effrayé par l'abaissement des caractères, l'affaiblissement des convictions devant l'invasion du matérialisme, il a jeté le cri d'alarme et signalé avec une impitoyable franchise les périls prochains.... Libéral, il ne refusait pas aux autres la justice qu'il demandait pour lui-même; il avait foi dans la libre discussion pour faire triompher la vérité. C'est ainsi que dans un pays divisé il a su conquérir d'universelles sympathies, mériter le respect et l'admiration de ses adversaires.... »

Ses dernières publications, faites après sa mort, furent : *Lettres sur l'Éducation des filles* (1879); *Des associations religieuses* (1880); *Mgr Dupanloup aux femmes du monde, entretiens recueillis par une associée des Mères chrétiennes* (1880); *Conférences aux femmes chrétiennes*, publiées par M. l'abbé Lagrange. Mgr Chapon a publié en 1906 un volume de *Lettres de direction* de Mgr Dupanloup. Il en a publié un second volume en 1908 sous ce titre : *Les vocations différentes de la femme.* Dans ce second volume deux lettres sur la *Fidélité conjugale*, qui

avaient été adressées à un ménage royal, ont été très légèrement modifiées en un petit nombre de passages pour qu'il n'y en eût pas une ligne qui ne convînt aux besoins spirituels de tout le monde.

Mgr Dupanloup était, et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire de lui, un évêque de l'Église primitive et du moyen âge. Cet homme, et c'est le premier mot qu'on en doive dire, était le courage. Il était, comme prêtre et comme évêque, l'intrépidité même, que tout peut troubler et que rien n'intimide, qui ne trouve dans toutes les oppositions qui lui sont faites qu'une excitation à la vaillance et à l'énergie dans la lutte. Il était de ceux qui ne souhaitent jamais la bataille et qui, secrètement et sans s'en rendre compte, la désirent toujours. Un général, écoutant un de ses sermons, s'écriait : « Quel soldat! » Ce général était un psychologue. Le fond même de Mgr Dupanloup était d'un soldat. Il l'a été dès ses premières années d'apostolat. Il l'a été et toujours davantage jusqu'à ses derniers jours. Si bon moraliste qu'il se connaissait même lui-même, il a écrit de lui : « Le ton est difficile à prendre, je le sais, la note me manque; je parle trop haut ou trop bas; je suis trop vif ou trop doux. Le médium de la fermeté me manque; je n'ai pas cet accent-là. » C'est admirable comme vue sur soi-même. Mgr d'Orléans se sentait impétueux et sensible. C'est le vrai caractère du soldat, du « combatif », de l'homme des mêlées et des rencontres, de l'homme des élans et des charges et des dépressions délicieuses quoique courtes, après les algarades fougueuses. Il aurait voulu être froid et ferme. Il y aurait peut-être perdu et, en tout cas, ce lui aurait été impossible. Il était magnifiquement impulsif.

Ce qu'il y a de curieux c'est qu'avec toute cette ardeur il était très amoureux de vie intérieure et contemplative. Nous l'avons vu plus haut dire : « Toute cette vie d'affaires c'est le devoir et c'est utile; mais c'est bien sec ». Il aimait infiniment l'*oraison*, la méditation religieuse,

l'examen de conscience, *écrire sur lui-même* pour noter les mouvements de son âme et se perfectionner en les examinant avec sévérité. Il y avait certainement en lui deux hommes qui se combattaient l'un l'autre. Il essayait de les concilier en faisant à chacun sa part et en faisant en sorte que l'un *servît à l'autre*. Il écrivait : « La vie active et la vie contemplative c'est Marthe et Marie. Elles sont sœurs, elles doivent habiter sous le même toit. Comme Marie, il faut se tenir assis aux pieds du Sauveur et écouter sa parole; et en même temps ou ensuite, comme Marthe, s'occuper activement de tous les soins divers qui incombent. Ces deux vies vont merveilleusement ensemble; l'une soutient l'autre; la vie contemplative devient l'âme, la force, la lumière de la vie active.... La vie active, outre les services de charité qu'elle rend à Dieu et au prochain, devient l'effusion de la vie contemplative, l'aliment de l'activité extérieure de l'âme. Elle est nécessaire à la plupart des natures et très profitable alors par la vertu de la vie contemplative. Oui, sans doute, il faut la vie intérieure, la vie d'oraison; mais l'action, le service de Dieu et du prochain au dehors, la fatigue, le dévouement, ont leur mérite. Il faut seulement que la vie intérieure mûrisse, console, éclaire, fortifie, dirige la vie extérieure.... L'alliance des deux vies fait les hommes apostoliques. Elles étaient admirablement unies dans Notre-Seigneur. »

Et surtout il conciliait la vie contemplative et la vie active par un travail acharné. Nul homme au monde n'a été plus laborieux que Mgr Dupanloup. Il écrivait à une des personnes qu'il dirigeait : « Ne laissez pas fondre le temps entre vos mains; car c'est le trésor de Dieu ». C'est un trésor, nous l'avons vu, qu'il ne laissait pas fondre. Il se couchait à neuf heures (dans la vie d'un travailleur c'est l'heure où il se couche qu'il faut regarder tout d'abord), il se levait entre quatre et cinq, consacrait deux heures à l'oraison et à la messe, travaillait à ses écritures ou à la préparation de ses discours jusqu'à midi, s'occupait des affaires de son diocèse toute l'après-midi, lisait crayon en

main à toutes les minutes qui s'offraient à lui dans les interstices des affaires; tout compte fait travaillait dix heures par jour, ce qui paraîtra un rien à ceux qui croient travailler quatorze heures par jour et qui ne font rien du tout. L'âge venu et la fatigue, on lui disait : « Monseigneur, il faudrait vous reposer un peu. — Mon ami, répondait-il, le plus simple, c'est de mourir à la peine. »

La simplicité de sa vie privée était extrême. Sans aucun signe extérieur que sa croix pastorale, en soutane toujours usée, avec son éternel parapluie quand il sortait de l'Assemblée nationale, du Sénat ou de l'Académie française, on l'aurait pris pour un curé de village un peu négligé. Il allait dans les rues d'Orléans ou d'Orléans à la Chapelle-Saint-Mesmin dans un légendaire carrosse terriblement fané et fatigué, traîné par un cheval que lui prêtait son grand séminaire; car jamais il n'eut de cheval à lui. L'ameublement de son cabinet de travail et de sa chambre à coucher était celui d'un étudiant pauvre. Il stupéfia tel prêtre venu d'Orient par la pauvreté de sa mise, de ses meubles et de ses entours. Au fond il admettait qu'un évêque fût riche pour multiplier ses œuvres, et même il ne trouvait jamais avoir assez d'argent; mais il n'admettait pas qu'un évêque eût plus de luxe qu'un curé de village.

Sa bonté était infinie et inépuisable : nul ne fut plus prodigue de son argent, de ses services, de ses bons offices, et de ce « trésor de Dieu » qui était son temps. Cette bonté approchait de la bonté parfaite, de la bonté pure, car elle ne comptait pas sur le retour et en vérité n'y tenait pas. Une phrase d'une de ses lettres de direction est bien significative : « Vous m'avez donné personnellement une confiance plus intime et j'en ai été plus touché que je ne saurais dire et j'y ai répondu, dans les profondeurs de l'âme, comme un père. Je suis comme cela. *Je ne le montre pas toujours;* mais cela est ainsi. *Et cependant je ne tiens pas pour moi à l'affection de ceux que j'aime; la reconnaissance témoignée m'étonne toujours;* mais je tiens à l'âme, j'aime les âmes. » Cette bonté, d'où

tout calcul est tellement absent que la reconnaissance l'étonne tant elle l'a peu attendue, peut paraître sèche à quelques-uns. A bien vrai dire, elle est certainement tout le contraire de la fameuse sensibilité : « Oh! mon ami, que je vous aime; aimez-moi bien; car je vous aime! » il n'en va pas moins qu'elle est la bonté pure, comme l'amour de Dieu sans espoir des récompenses qu'il peut donner est l'amour pur.

Aussi bien, quoique batailleur, il puisait dans sa charité et dans son intelligence des raisons d'être tolérant et pitoyable. En parlant des hommes du peuple anti-chrétiens, il disait : « Ce sont des victimes ; où auraient-ils trouvé la foi puisque la famille et l'école la leur ont également refusée? Où auraient-ils appris la vérité, n'ayant guère entendu que le sophisme? *Si nous avions été* aussi malheureux, n'aurions-nous pas été plus coupables? »

Détail touchant, il se croyait pacifique. Dans un procès qu'il eut pour avoir, avec pleine raison selon moi, flétri un évêque servile du premier Empire, il disait, et de tout son cœur : « Je suis et j'ai toujours été l'homme de la paix. C'est l'histoire de ma vie. Ma pauvre vie ne mérite pas d'histoire; mais enfin, c'est l'histoire de ma vie. Et si j'ai trouvé en ce monde de nobles amitiés et aussi de violents adversaires, c'est précisément parce que j'ai toujours été l'homme de la paix. » Et il disait vrai, après tout, et, s'il a bataillé toute sa vie, ç'a toujours été pour la paix, pour persuader aux hommes la paix par la justice et par l'amour. Ce n'est pas sa faute si l'homme de paix, l'homme de paix actif, l'homme de paix qui veut conquérir la paix est forcé de batailler sans cesse en recevant des coups des deux côtés et doit, malgré lui, se dire sans cesse : *Si vis pacem, fac bellum.*

Et, tout de même, son orgueil, qu'il serait puéril de nier, se résolvait pour ainsi dire en humilité en se combattant. Il y cédait quelquefois et il le combattait souvent. Nous l'avons vu pleurer sa mère et pleurer sur lui en la pleurant; nous l'avons vu la pleurer avec remords; nous l'avons vu persuadé qu'il l'avait fait souffrir et

s'écrier : « Oh! comme le prêtre tue l'homme! » Voilà l'humilité véritable. L'humilité consiste à être orgueilleux et à se reprocher de l'être ; elle consiste à être orgueilleux et à se combattre comme tel. L'humilité c'est de l'orgueil vaincu et je ne contesterai point que Mgr Dupanloup n'eût en lui matière à une assez grande victoire; mais il faut qu'on m'accorde qu'il l'a remportée.

Ses défauts, auxquels j'ai déjà touché en énumérant ses vertus, étaient l'orgueil en effet et l'esprit de contention et l'impatience. Il n'admettait guère la contradiction et était toujours un peu stupéfait qu'on pût être d'un autre avis que lui. Mais en vérité cet orgueil, quand on y réfléchit, n'était pas si grand, n'était pas du moins si hautain, puisque Mgr Dupanloup, comme Leibniz, « ne méprisait presque rien ». Il ne méprisait pas les attaques de Louis Veuillot, homme spirituel, très bon écrivain, très grand polémiste, très brillant pamphlétaire, mais de petit esprit et, en un mot, grand comme littérateur, mais faible comme intellectuel. Il ne le méprisait jamais. Or voyez-vous un Auguste Comte, un Taine ou un Renan lisant un factum de Veuillot contre eux? Ils eussent dit : « Le drôle a de l'esprit », et ils eussent laissé tomber le journal sans plus y songer. C'est ce que Mgr Dupanloup ne faisait pas souvent. Quand il s'accusait lui-même d'avoir de l'orgueil, on aurait pu lui dire : « Oui, Monseigneur, vous êtes orgueilleux, mais vous avez l'orgueil bien hospitalier ».

Son esprit de contention était très fort et certainement il ne cherchait pas la lutte, mais il la voyait naître sans ennui et il n'aurait pas pu jurer en conscience qu'il n'éprouvait aucun plaisir à la voir venir. Il s'y voyait d'avance si excité, si allègre, si fort, si souple, si abondant, si vite (et un peu trop vite) triomphant, que ses approches, à son insu, lui faisaient le même effet qu'à un lutteur un rendez-vous pris pour un match. Et sans doute c'était toujours par devoir qu'il descendait sur le pré, mais on aurait pu assurer qu'il avait fait par devoir ce qu'il aurait fait par plaisir.

De là cette impatience perpétuelle qui était le trait le plus saillant, le plus apparent, quoique nullement le plus profond de son caractère. Une légende du temps le représente, une nuit sur deux, à minuit ou une heure, sautant de son lit, se couvrant d'un vêtement sommaire, bondissant à sa table de travail et écrivant dix pages fébrilement. Une idée lui était venue; il ne fallait pas qu'elle échappât. Il y a du vrai dans ce propos. Je ne dis point jamais, je sais que ce serait faux, mais rarement Mgr Dupanloup a retenu une idée prête à s'envoler et qu'il eût été plus prudent de retenir. M. de Polignac disait : « M. de Chateaubriand n'a qu'un défaut, c'est qu'il ne peut pas voir à sa portée une feuille de papier blanc et rester tranquille ». Il y avait de cela dans Mgr Dupanloup et pour ce qui était des paroles comme pour ce qui était des écrits. Mais si la prudence est une qualité, l'imprudence n'est pas un défaut en proportion de cette qualité et l'imprudence est le plus généreux des défauts. Puisqu'il faut avoir des défauts, Mgr Dupanloup ne pouvait prendre pour lui que le plus généreux.

Somme toute, c'était un courageux, un laborieux, un consciencieux, un sincère, un charitable, un homme de sacrifice téméraire et de dévouement un peu tumultueux, et un des plus beaux caractères que l'humanité ait connus.

CHAPITRE VII

LE LIBÉRALISME DE MGR DUPANLOUP

IDÉES GÉNÉRALES DE MGR DUPANLOUP || LA LIBERTÉ DES ÂMES || OPINIONS POLITIQUES || MGR DUPANLOUP LIBÉRAL || COMMENT IL EXPOSE SON LIBÉRALISME || LE LIBÉRALISME ET LE SYLLABUS || PIE IX ET LÉON XIII.

Les idées générales de Mgr Dupanloup sont simples et sans raffinement philosophique. Il est chrétien; il est catholique, il croit à tout ce à quoi l'Église catholique croit et il se garde bien d'en chercher plus long, certain qu'il n'y a rien de bon ni en deçà, ni au delà.

Quelquefois, à la vérité, il est amené par son œuvre perpétuelle, c'est à savoir la défense de l'Église, à aborder un problème d'histoire générale, un problème concernant le genre humain et à réfléchir, comme Bossuet dans son *Histoire universelle*, sur la marche universelle des choses. C'est ainsi que dans son très beau livre sur *la Pacification religieuse* (1845), après avoir demandé la liberté d'enseignement avec tous les arguments sur lesquels s'appuyaient les libéraux d'alors, il se demande comment cette querelle interminable devra finir et il pose cette doctrine :

« Il y a trois choses dont la force est grande ici-bas, trois choses dont il ne faut jamais se moquer parce qu'on ne sait bien ni ce qu'elles sont, ni d'où elles viennent, ni où elles vont : le temps, le hasard, l'opinion. Eh bien,

le temps, le hasard, l'opinion sont pour nous et nous apportent la liberté de l'enseignement.

« *Le temps*. M. de Talleyrand a dit : « En toutes choses, il faut toujours se ménager pour allié le grand ennemi de l'homme, le temps. Le temps a, pour tout modifier, des secrets que le génie même de l'homme ne trouve pas. » Il ajoutait encore : « N'ayons pas la maladresse de demander au présent ce que l'avenir nous apporte sans effort. On n'est pas assez capable de grandes choses quand on ne sait pas attendre. » Le temps, oui, je le répète, le temps est l'allié naturel de la grande cause de la liberté religieuse et, si l'on veut en savoir la raison, c'est que le temps est l'allié providentiel du droit, de la justice, du bon sens et les fait triompher à la longue.... Dieu ne permet pas que l'iniquité triomphe toujours et le temps, qui fait quelquefois tant d'injustices, est condamné par la Providence à les réparer ici-bas même avant le jour de la grande réparation, et il y a la justice du temps avant la justice de l'éternité.... »

On voit la théorie, c'est la théorie de l'optimisme historique, c'est la théorie de la *confiance en l'histoire*. Elle est contestable; mais je prierai de considérer que la théorie contraire l'est tout autant qu'elle. Que l'on puisse croire qu'il n'y a pas de progrès dans l'humanité, j'y consens et ce n'est pas une idée déraisonnable; mais elle n'est pas prouvée, et que l'on pense qu'il y a progrès avec arrêts et avec régression, mais progrès définitif, c'est une opinion très soutenable, et que surtout un chrétien qui a toujours devant les yeux le grand progrès réalisé par le Christ doit nécessairement soutenir.

Mgr Dupanloup se plaît à la creuser avec une dextérité ingénieuse : « Pourquoi dans le temps qui est le grand ennemi de l'homme, qui lui manque toujours, qui lui échappe, qui le trahit, le temps qui semble être au service de l'homme, mais qui ne le sert jamais qu'en maître avare, injuste, capricieux, trompeur, le temps qui le ronge, qui le diminue, qui le dévore; comment se fait-il que ce grand ennemi de l'homme et de ses œuvres

soit cependant à son service une puissance si forte que tout homme, que toute cause qui peut dire : « J'ai le temps pour moi », est sûre de triompher, que tout homme même qui peut dire : « Je ne suis pas pressé, je puis attendre », a une supériorité certaine? Comment se fait-il surtout que le temps soit l'allié naturel de l'homme dans toutes les causes justes et raisonnables, l'allié providentiel du bon droit et de la vérité? Je vais en dire les graves raisons.

« C'est d'abord parce que le temps laisse et fait réfléchir; parce que le temps amène la succession des idées, des intérêts et des lumières, parce que le temps éclaire en donnant le loisir de penser, de considérer, de voir, choses que l'homme ne fait jamais assez. Le temps est à Dieu; mais quand Dieu donne le temps à l'homme, l'homme, s'il sait en profiter, peut immensément : et il y a une profonde sagesse dans ce mot : avec le temps on vient à bout de tout. Non, on ne comprend pas la vie humaine et le secret de sa puissance quand on ignore la puissance du temps. La plus sage des conseillères, l'expérience, est fille du temps. Et voilà pourquoi, au fond, le temps n'est l'ennemi que des causes injustes et des causes précipitées. Et les causes douteuses redoutent le temps parce qu'elles redoutent la réflexion, la lumière, l'expérience.

« Il y a une seconde raison : c'est que le temps lasse et use les mauvaises passions. Elles sont violentes; tout ce qui est violent ne dure pas : à la longue elles se fatiguent, se découragent, ou, ce qui est meilleur encore, elles se corrigent. Les bonnes passions savent attendre et avec le temps elles se dégagent elles-mêmes de ce qu'elles peuvent avoir de trop vif et des mouvements d'un zèle emporté. Elles sentent que la vertu cesse où l'excès commence.... Aussi n'y a-t-il rien de fort, rien de durable parmi les hommes, si le temps n'y est mis.... Les lois immortelles sont filles du temps, comme les lois immuables sont filles de l'éternité. En un mot, le temps est la valeur des choses; elles valent ce qu'elles ont

coûté de temps.... La destruction seule est précipitée : c'est le coup de foudre; mais la création veut toujours du temps. Dieu lui-même a délibéré et a employé six jours quand il est sorti de son éternité pour faire l'homme et le monde dans le temps. Le temps même a comme un sceau qui n'est qu'à lui pour l'imprimer sur les ruines. Celles que la main des hommes a faites sont sans majesté et n'ont jamais l'empreinte auguste des ruines du temps.

« Et ici j'entre dans une raison plus profonde encore : le temps est au service de l'éternité. Voilà pourquoi la justice, la vérité, tout ce qui est éternel, tout ce qui est immuable comme Dieu, trouve dans le temps un allié naturel, un allié puissant, un allié fidèle. Dieu se cache dans le temps pour faire triompher ses conseils à l'heure de sa Providence. Se fier au temps et attendre, c'est donc se fier à Dieu et espérer.... Et la raison suprême, la voici. Dieu a fait l'homme abrégé et la vie courte, et c'est par là que c'est une vie d'épreuve. La vie de l'homme ne suffit pas pour faire triompher la vérité et la justice. Aussi ce n'est jamais le temps présent seul qui décide de leur triomphe. Le temps passé les prépare, le temps présent s'en étonne, l'avenir les accepte, et celui-là seul les fait triompher qui préside à tous les temps et qui domine tous les conseils.

« Ceux qui voient le triomphe de la justice ne l'ont pas préparé et ne peuvent s'en glorifier. Ceux qui l'ont préparé meurent avant de le voir et se confient à la Providence, sûrs de leur cause et saluant de loin son infaillible triomphe.

« Et c'est par là que, nous autres chrétiens, nous nous séparons profondément de ceux qu'on nomme des révolutionnaires. Comme ils travaillent pour eux, ils ne savent pas attendre : ils veulent recueillir avant que le temps ait fait la maturité de la justice; ils font violence au temps. Nous, nous respectons la loi du temps et nous faisons les changements à la longue. Pour eux, ils arment le temps de leurs passions et le chargent de

tempêtes. Et voilà pourquoi les œuvres révolutionnaires sont toujours si redoutables; c'est pourquoi aussi, ceux qui aiment les révolutions, plus que nous, et M. Thiers lui-même, déclarent, *qu'il en faut faire le moins possible*; voilà pourquoi il y a parmi nous tant de révolutionnaires corrigés.... »

Pour cette seconde puissance qui gouverne le monde, à savoir *le hasard*, l'abbé Dupanloup la caractérisait ainsi : « C'est une force cachée qui se joue dans l'univers, qui s'attaque aux grandes comme aux petites choses.... On demandait, il n'y a pas longtemps, à M. de Talleyrand : « Comment tout cela finira-t-il? — Par hasard », répondait-il, plus sage peut-être qu'il ne pensait. Eh bien, moi aussi, je dirai : c'est par hasard que nous aurons la liberté d'enseignement et la liberté religieuse; c'est par hasard qu'on nous l'a promise, c'est par hasard qu'on nous la donnera. Oui, c'est par hasard que la liberté d'enseignement a été écrite dans la Charte. Vous qui l'avez faite, vous ne savez ni pourquoi ni comment vous y avez mis cette promesse. Elle y a dormi pendant quatorze ans et aujourd'hui qu'elle se réveille comme en sursaut et réclame en sa faveur l'accomplissement sincère d'un serment royal, nul de vous ne sait dire qui en a eu l'inspiration et quelle main en a tracé, sans le comprendre, le droit imprescriptible et la parole désormais ineffaçable. Vous écriviez au hasard; l'inspiration venait d'ailleurs; vous teniez la plume, un plus fort que vous dictait.... Que sais-je? *Il n'avait peut-être permis ce violent et immense changement, il n'avait peut-être laissé tomber trois couronnes à la fois, il ne vous avait peut-être laissé faire une charte nouvelle que pour que ce mot y fût mis, il n'avait peut-être permis que la première fût déchirée que parce que ce mot n'y était pas.* Ce qui est un hasard dans nos conseils incertains, dit Bossuet, est un dessein concerté dans un conseil plus haut....

« Certes, en 89, quand on proclamait les droits de l'homme et du citoyen, quand on déclarait la liberté

des cultes et l'abolition des vœux de religion, on ne croyait pas travailler pour la religion même, affranchir l'Église catholique si étrangement opprimée en France depuis deux siècles, et c'est ce qu'on a fait.... Je le dis sans hésiter; on trouvera peut-être cette parole hardie dans la bouche d'un prêtre et je veux l'ajouter : d'un prêtre qui n'est pas révolutionnaire : Vous avez fait la Révolution en 89 sans nous et contre nous, *mais pour nous*; Dieu le voulait ainsi malgré vous. »

Et sur *l'opinion* enfin, cette reine mobile d'un monde incertain, l'abbé Dupanloup raisonnait ainsi, très ingénieusement et avec élégance : « .... L'opinion, certes, je ne connais rien de plus violent, de plus mobile, de plus redoutable; rien de plus difficile à étudier, à définir, à fixer. C'est le vent.... Il souffle des quatre extrémités du ciel. Il charge l'horizon de nuages ou y fait briller les pures clartés d'un beau jour. Dans les airs c'est la tempête et la foudre; sur la terre l'ouragan et la mort et puis, quelquefois, la sérénité et la vie.... Quoi qu'il en soit, les plus habiles seront à jamais impuissants à m'expliquer les erreurs et les affolements, les violences et la mobilité de l'opinion. Les uns ont dit : « C'est la reine du monde », les autres : « C'est une maîtresse d'erreurs »; les autres : « C'est une superbe puissance, ennemie de la raison ». C'est plus et moins à nos yeux et ni je ne la salue comme une légitime souveraine, ni je ne me révolte aveuglément contre elle.... Or savez-vous qui a changé l'opinion? [contraire longtemps à la liberté de l'enseignement et qui maintenant lui est favorable]. D'abord la mauvaise éducation de la jeunesse depuis quarante années; puis le désenchantement universel de toute théorie qui depuis bientôt un siècle, après avoir tout fait pour éloigner l'esprit humain de la Religion, y ramène aujourd'hui, de guerre lasse, par la force des choses, par la puissance providentielle du temps, du hasard et de l'opinion.

« Et si l'opinion change, c'est que rien n'a plus d'empire sur elle que cet être si faible qui est l'enfant. On a vu

l'enfant élevé mal, incomplètement au moins et c'est-à-dire mal, et l'on a été inquiet et effrayé et de là un de ces revirements d'opinion qui n'étonnent que ceux qui ne prévoient pas parce qu'ils ne voient point. Vous avez lutté contre Dieu; mais, je ne crains pas de le dire, vous avez lutté contre une force plus invincible encore que la sienne : c'est la force de cet enfant. Je vous étonne peut-être; mais cet enfant, savez-vous qu'il est [ce qu'il est], savez-vous ce qui fait sa force? Ce n'est pas seulement une aimable créature, dont la candeur, la simplicité, la naïveté, l'innocence gagnent l'affection. Ce n'est pas seulement cet âge dont l'inexpérience, les faiblesses, les périls et jusqu'aux défauts intéressent le cœur, alarment la tendresse et réclament de l'indifférence elle-même une sollicitude et des soins paternels. Cet enfant, c'est l'espérance de la société et de la famille. C'est la bénédiction de Dieu et le dépôt du ciel. C'est le genre humain qui renaît, la patrie qui se perpétue et comme le renouvellement de l'humanité dans sa fleur; c'est la joie du passé, le trésor du présent et la force de l'avenir. Eh bien, c'est cet enfant qui vous a vaincus, ou plutôt Dieu par lui.... »

Ce mélange de lieux communs naïvement ou hardiment adaptés et d'idées neuves et originales et d'éloquence abondante et largement épandue en vastes nappes est la manière même de Mgr Dupanloup, qu'il changera peu, qu'il ne modifiera que légèrement quand le goût Louis-Philippe aura passé de mode et qui était l'expression même du tour de son esprit.

Mais le plus souvent c'est la seule religion qu'il enseigne, et ses idées générales ne dépassent pas et ne veulent pas dépasser le cercle intellectuel que cette religion a tracé. Mgr Dupanloup est essentiellement un apologiste. Mais encore il y a la manière. Trois méthodes pour défendre et prouver la religion : prouver qu'elle est vraie, et c'est la méthode des dogmatistes, Bossuet, Pascal; prouver qu'elle est belle, et c'est la méthode des artistes, Chateaubriand; prouver qu'elle est utile, et c'est

la méthode des moralistes et des sociologues. C'est à ce dernier point de vue que devait se placer Brunetière; c'est à ce point de vue que se plaçait presque toujours Mgr Dupanloup. Le titre d'un de ses volumes renferme toute sa pensée à cet égard et pourrait servir : à lui, de devise, à tous ses ouvrages, d'épigraphe : *l'Athéisme et le péril social.* L'athéisme est un péril social; il n'y a pas de société sans Dieu; sans Dieu toute société périt; il y a une société divine et une société humaine, et la société humaine est l'image de la société divine en ce sens qu'elle le doit être, comme l'homme est l'image de Dieu en ce sens qu'il doit l'être, et la société humaine s'altère quand elle s'éloigne de la société divine et meurt quand elle devient son contraire; voilà le thème perpétuel de Mgr Dupanloup, thème sur lequel il a été inépuisable en variations.

Il n'a cessé de se poser la question de Bayle : « Une société d'athées serait-elle possible? » et d'y répondre : Non. Il n'a cessé de dire aux Français et du reste à tous les hommes : « M'accordez-vous qu'il faut une autorité? — Oui. — Dès lors vous m'accordez Dieu. Car contre toute autorité il y aura une protestation et légitime, une résistance et légitime, une révolte et légitime si Dieu n'existe pas et s'il n'est pas cru.

« Contre l'autorité royale on dira : Qui t'a fait roi? La force un jour et par conséquent tout coup de force est légitime contre toi et te renverse du même droit que tu as été élevé.

« Contre l'autorité aristocratique on dira : Qui vous fait rois? Vos lumières, votre supériorité intellectuelle, l'éducation qui vous a faits intellectuellement supérieurs? Mais il vous est absolument impossible de prouver que ces prétendues supériorités ne sont pas factices et ne sont pas des préjugés, de prouver que le bon sens du peuple qui n'est pas gâté par des raffinements et des sophismes et que l'expérience du peuple qui vit dans la vie, tandis que vous vivez au-dessus d'elle et n'y comprenez probablement rien, ne soient pas infiniment supérieurs à vos

prétendues facultés intellectuelles et à vos prétendues connaissances.

« A l'autorité populaire on dira : Le nombre ne prouve rien; personne n'a enseigné au monde que quinze imbéciles ont raison contre un sage; ils ont raison de lui, ils n'ont pas raison contre lui. Le nombre c'est la force; rien ne prouve que la force soit une sagesse; l'autorité populaire est un préjugé, plus grossier seulement que les autres. Donc aucune autorité n'a de titres et toute anarchie est légitime et ce n'est pas l'autorité qui est légitime, c'est l'anarchie.

« *Avec Dieu* tout change. Ce n'est pas l'autorité royale qui est légitime par elle-même; ce n'est pas l'autorité aristocratique qui est légitime par elle-même; ce n'est pas l'autorité populaire qui est légitime par elle-même; c'est l'autorité qu'a instituée Dieu parce qu'il en veut une, du moment qu'il a créé l'homme pour vivre en société. C'est l'autorité qu'a instituée Dieu qui est légitime et qui est revêtue par Dieu d'une dignité éminente et qui est comme scellée de son sceau, et qui peut opposer ce titre à toute revendication, à toute résistance et à toute révolte.

« A quel signe voit-on qu'une autorité est instituée de Dieu? A ce qu'elle existe et à ce qu'elle existe depuis longtemps, et à ce qu'elle reconnaît Dieu pour son auteur. Toute puissance vient de Dieu, de sa grâce ou de sa colère, de son dessein de soutenir les hommes ou de les châtier. Celles-là portent un signe plus visible et plus éclatant qui se réclament de Dieu et se confessent instituées « par sa grâce »; mais à toutes il faut obéir si l'on croit en Dieu; comme, si l'on n'y croyait pas, il serait étrange qu'on leur obéît. Voilà l'autorité, la vraie, la seule. Voilà les conditions où l'autorité existe, comme sans ces conditions, elle a une base si chancelante, un principe si ruineux et un titre si niable qu'en vérité elle n'existe pas du tout.

« Voilà pourquoi l'Église est en principe indifférente à toute forme de gouvernement, toute forme de gouverne-

ment relevant de Dieu et toute forme de gouvernement étant mauvaise si elle se fait étrangère à Dieu et bonne si elle s'en réclame. L'Église préférerait certainement une démocratie chrétienne à une monarchie athée. Mais ce qui est à retenir c'est ceci : l'autorité ne peut avoir qu'un fondement mystique et il n'y a pas d'État sans Dieu et les hommes n'ont à choisir qu'entre l'État avec Dieu ou l'anarchie. »

Voilà ce que Mgr Dupanloup a répété dans vingt volumes, cent brochures et mille discours. On peut dire qu'il n'est jamais sorti de là et ajouter qu'il aurait eu tort d'en sortir.

Il avait du reste un très grand respect de la liberté des âmes. Gabriel Monod, tout jeune encore, élève à l'École normale, étant entré en rapports avec lui, l'évêque lui répondit à plusieurs reprises avec un tact charmant, je n'ai pas besoin de le dire, mais aussi avec quelque chose de plus profond, avec le sentiment de la liberté spirituelle et de ce qu'elle a de respectable et comme de sacré : « Il faut que je vous dise tout de suite ce qui sera un peu avec vous l'embarras, non de mon esprit, mais je dirai de mon cœur. Je me reprocherais non pas d'abuser, je ne m'en crois pas capable, mais même d'user de votre bonne amitié. Je ne veux pas dire que le fond de ma pensée vis-à-vis de toute âme que Dieu me fait rencontrer, ne soit pas de souhaiter pour cette âme la vérité pure..., la vérité de Dieu complète, la pleine lumière [en un mot le catholicisme]. Vous ne vous étonnerez pas sans doute que le vœu d'un évêque catholique soit celui de saint Paul devant Agrippa : *Opto etiam omnes fieri qualis ego sum, exceptis his vinculis.* Mais malgré ce vœu que je ne puis cacher, ce que je puis dire c'est que j'ai toujours eu le respect le plus profond pour la liberté des âmes; et plus ce respect est mêlé, comme ici, d'estime et d'affection, plus il prend un caractère tendre et fort qui le rend inviolable.... Je vous verrais chaque jour si vous vouliez... mais *je n'irais jamais plus*

loin que vous-même et que la grâce et la lumière dans votre âme. »

Nous touchons ici le fond même de l'*âme religieuse* de Mgr Dupanloup. Son *esprit* était autoritaire, son *âme* était tendre, d'abord, et de plus avait une délicatesse, une pudeur qui lui défendait à l'égard d'une autre âme toute violence, toute brusquerie, toute précipitation indiscrète, tout mouvement sentant l'invasion, la conquête ou l'assaut. A la grâce d'être foudroyante quand elle veut l'être, l'instrument de la grâce doit être respectueux de la grâce même en ne prétendant ni la prévenir ni la hâter plus qu'elle ne le veut. Au fond de tout cela il y a un grand *libéralisme*, un respect profond de la liberté humaine qu'après tout Dieu a voulue pour que l'homme eût du mérite, de sorte qu'il est très vrai que c'est contrarier les desseins de Dieu que de les aider trop et surtout de les aider d'une manière indiscrète.

Ses idées littéraires étaient, comme ses idées religieuses, très simples. Il était, comme Bossuet, un classique et un biblique. Il aimait Homère, Sophocle et Virgile (et c'est à peu près tout, ce me semble) et il aimait les Livres Saints. Ses citations prouvent que la Bible et les Évangiles, les Évangiles surtout, lui étaient intimement familiers au point d'être passés dans la substance même de son cerveau. Ajoutez ses deux patrons intellectuels, Fénelon et saint François de Sales, qu'il lit sans cesse et qu'il fait lire sans cesse et chez lesquels, très intelligemment, il va chercher l'onction qu'il sait bien qui ne lui manque pas, mais qu'il sait bien aussi qui pourrait être en lui plus abondante. Ajoutez encore les *Vies des Saints*, dont il faisait un de ses délices. « J'ai toujours beaucoup aimé les *Vies des Saints*, disait-il, ce sont mes lectures de prédilection. Après la Sainte-Écriture, rien ne m'attire, rien ne me repose et me charme davantage. » On peut chercher dans la seconde édition de la *Vie de sainte Chantal*, par l'abbé Bougaud, une lettre de Mgr Dupanloup sur la manière d'écrire la vie des saints.

Il me semble ne pas s'être entendu beaucoup en beaux-arts. Une page de sa correspondance sur les tableaux qu'il admire à Rome prouve sans doute qu'il regardait, mais ne sort guère, tout compte fait, du lieu commun admiratif. En revanche il adorait la nature, les beaux paysages, les grands et majestueux paysages surtout, Dauphiné, Savoie, Alpes. Ce n'était pas pour rien qu'il avait été élevé aux bords d'un lac, voisinant avec des montagnes imposantes. Sa religion elle-même se retrempait dans ces grands spectacles qui, si facilement, parlent aux âmes d'un Dieu puissant créateur et puissant artiste. Il retournait presque annuellement à la Savoie, au Dauphiné et à la Suisse comme à ses sources.

Ses idées politiques sont moins simples, comme sa biographie vous l'a déjà indiqué, que ses idées proprement religieuses et que ses idées littéraires, ou plutôt les circonstances et les entours dont il était obligé de tenir le plus grand compte et qui du reste avaient une influence véritable sur son esprit leur donnent un caractère relativement complexe et elles doivent être examinées avec circonspection, grand scrupule et grand souci de la mesure.

Au fond et comme de naissance et par suite de ses méditations et par effet de certains spectacles et enfin de plus en plus en avançant il était monarchique. Lamennais, le Lamennais de 1840, lui a tout de suite fait horreur. Il est monarchiste en société humaine et en société divine. Les idées que l'Église est une démocratie ou que l'Église est une aristocratie lui sont complètement étrangères. L'Église pour lui est bien une monarchie et doit être une monarchie. Il faut le voir réfuter et repousser l'idée d'une assimilation d'un concile et d'une assemblée parlementaire : « Les différences profondes, radicales entre un concile œcuménique et une assemblée parlementaire frappent tous les yeux; les conciles œcuméniques font au contraire apparaître dans le plus profond relief la *souveraineté pontificale* en ce que : 1° c'est le Pape seul qui convoque le concile; 2° c'est le Pape seul qui le préside,

en personne ou par ses légats; 3° c'est le Pape qui en dirige les opérations; 4° c'est le Pape qui le transfère, s'il y a lieu; il peut même le dissoudre si c'est nécessaire; 5° c'est le Pape qui le confirme et qui donne aux décisions leur complément essentiel, leur autorité œcuménique et leur valeur définitive. Quoi de plus propre à montrer l'autorité souveraine du pontife romain qui s'exerce non seulement sur chaque évêque en particulier, mais encore sur tous les évêques même réunis? »

Monarchie religieuse avec conseils à titre seulement consultatif; monarchie civile avec conseils à titre consultatif peut-être, avec coopération limitée des conseils à l'œuvre législative, tel paraît bien avoir été son idéal.

Pour ce qui est des rapports entre l'État et l'Église, il n'était pas partisan de la séparation de l'Église et de l'État. Je serais disposé presque à m'en étonner puisque nous l'avons vu parler, en 1845, de l'oppression que l'État français avait fait peser sur l'Église pendant deux siècles et dont la Révolution française, bien malgré elle du reste, l'avait affranchie. Mais enfin il n'était pas partisan de la séparation de l'Église et de l'État, et son attitude à Rome en 1870 tient en grande partie à cela même. Il craignait que des démarches, ou qu'une seule démarche intransigeante et hautaine de la part de Rome n'eût pour résultat, à un délai plus ou moins bref, cette séparation.

Il se rappelait les paroles, à la vérité assez menaçantes, de M. Émile Ollivier (simplement député alors) au 10 juillet 1868 : « La séparation de l'Église et de l'État a été opérée [virtuellement] par le Pape lui-même... On vous a laissés dehors, eh bien, croyez-moi, restez-y, laissez faire; seulement observez et préparez-vous! »

Il avait connaissance, évidemment, des déclarations que faisait M. Daru dans les lettres qu'il adressait à Montalembert : « J'aurais pu ne pas me mêler de ce qui se passe à Rome, laisser faire la Papauté et le Concile. Les conseils dans ce sens ne m'ont pas manqué; c'était le rôle le plus commode et le moins compromettant. Il suffisait de fermer les yeux et d'attendre : je ne l'ai pas voulu.

Une séparation entre l'Église et l'État est une chose si grave et qui entraîne de telles conséquences, qu'un gouvernement sensé me semblerait impardonnable de ne pas faire tous ses efforts pour conjurer ce péril quand il est temps encore... Ces mesures odieuses [retrait des troupes de Rome et séparation de l'Église et de l'État] je les repousse de toutes mes convictions d'homme d'État et de catholique; et si, comme ministre, j'étais appelé à en délibérer, je me couperais plutôt la main que d'y mettre ma signature. »

Ce dont il était le plus question à Rome, au Concile de 1870, c'était donc de la séparation de l'Église et de l'État comme conséquence d'une attitude hautaine de la Papauté; et si Mgr d'Orléans y a tenu la conduite qu'il y a tenue c'était surtout, c'était peut-être uniquement, dans la crainte d'une séparation qu'il redoutait et qu'il abhorrait.

Sa pensée sur cette question, pensée que l'on peut savoir que je n'ai jamais partagée, était évidemment celle-ci : l'État subventionnant l'Église et ne l'opprimant pas; l'Église payée par l'État et indépendante de l'État; l'État faisant vivre l'Église et n'en prenant pas prétexte pour la gouverner et la faire obéir.

C'est supposer l'État saint; ce n'est pas très raisonnable. Mais remarquez que ce n'est pas non plus une simple absurdité. D'une part précisément Mgr Dupanloup suppose l'État saint, très religieux au moins, fils aîné de l'Église et plein d'un respect pieux pour sa mère; d'autre part, même à supposer l'État irréligieux, il doit encore subventionner l'Église parce que ce n'est pas qu'il la paye, mais le traitement qu'il lui fait est ce qu'il lui doit en compensation des biens de l'Église autrefois confisqués par lui. Il n'y a donc point une absurdité à vouloir l'État payant l'Église et la laissant absolument indépendante, à prétendre que les prêtres reçoivent de l'argent dans l'État sans être, pour autant, ni salariés ni fonctionnaires. Telle était la théorie de Mgr Dupanloup et du reste de presque toute l'Église française pendant tout le XIXe siècle.

Il est certain pour moi qu'en pratique elle ne vaut pas; que l'on n'est jamais indépendant de celui qui paie et que celui qui paie ne peut jamais se mettre dans l'esprit qu'il ne doit rien exiger en échange; et que si l'Église sous l'ancien régime était opprimée, Mgr Dupanloup l'a dit, par un gouvernement qui ne lui donnait pas d'argent et à qui elle en donnait, à plus forte raison elle devait l'être depuis la Révolution par des gouvernements qu'elle ne subventionnait pas et qui la subventionnaient.

En politique proprement dite, Mgr Dupanloup a été un grand libéral. Il a été partisan de la liberté individuelle, de la liberté de conscience, de la liberté de la pensée, de la liberté d'association, de la liberté d'enseignement. Dans son grand livre *la Pacification religieuse*, il se demande quel a été le vrai « esprit de la Révolution » et sa théorie, ingénieuse et où il y a du vrai, est celle-ci. Il faut distinguer les idées d'avec les faits et d'avec les idées qui sont nées des faits; il faut démêler les grands principes qui ont suscité une Révolution et contre lesquels au cours des événements elle a souvent agi et le plus souvent peut-être. Or les faits de la Révolution et les idées qui, pendant son cours, sont nés des faits sont pour la plupart antilibéraux et despotiques; mais ses principes sont libéraux et sont des expressions de la justice. Et ces principes où étaient-ils avant elle? Un peu partout; mais surtout dans l'Église, surtout dans l'Église depuis les apôtres jusqu'à Fénelon, Bourdaloue, Massillon et Bossuet lui-même, depuis les apôtres « qui les premiers du monde ont proclamé dans un langage qui n'avait jamais été parlé avant eux les droits inviolables et sacrés et toutes les libertés légitimes, et l'affranchissement de toutes les servitudes qui peuvent opprimer ici-bas la dignité de l'âme et de la conscience humaine, » jusqu'aux Fénelon, Bourdaloue, Massillon et Bossuet dont Mgr Dupanloup fait de très nombreuses citations très probantes pour la thèse qu'il soutient.

« En fait de liberté, comme en fait de véritable philosophie, nous avons le droit de dire à nos adversaires

ce que Jean-Jacques Rousseau disait à ses contemporains : « Messieurs, tout cela était dans l'Évangile avant d'être dans vos livres ». Voilà pour Mgr Dupanloup l'esprit de la Révolution. Seulement cet esprit, la Révolution, d'une part, n'y a pas été fidèle et, d'autre part, les successeurs et héritiers de la Révolution en ont adopté un qui est tout le contraire de celui-là. « Cet esprit généreux de la Révolution, tous ces principes d'égalité naturelle, de liberté légitime, liberté religieuse, politique, liberté de commerce, liberté paternelle, invoqués en 1789 et consacrés par les Chartes de 1814 et surtout de 1830, tout cela nos adversaires le désavouent; tous ces principes sont blessés, refoulés dans tous les principaux organes du parti qui se prétend « libéral »... Il y a dans toute cette doctrine comme un panthéisme politique, c'est à savoir une idolâtrie de l'État qui tend à tout absorber; l'individu, l'enfant, le père, la mère ne sont rien; l'Église n'est rien, la conscience, les âmes ne sont rien : l'État est tout, absorbe tout... Est-ce là l'esprit de la Révolution française? Je ne veux point le croire, car autrement il faudrait penser de ceux qui nous combattent qu'ils ont dit en secret dans leur âme ce que M.-J. Chénier disait à Benjamin Constant : « Périsse la liberté; mais pas la Révolution; la Révolution n'a pas été faite pour la liberté ».

De même dans son livre si important par sa date et par les graves circonstances qui l'entourent, *La Convention du 15 septembre et l'Encyclique du 8 décembre*, il accepte et presque il proclame la liberté des cultes : « En fait, jamais les Papes n'ont entendu condamner les gouvernements qui ont cru devoir, selon la nécessité des temps, écrire dans leurs constitutions cette tolérance, cette liberté. Que dis-je? Le Pape la pratique lui-même à Rome. « C'est l'erreur qui est un mal et non pas la loi qui, dans une bonne intention, tolère l'erreur », voilà ce que je lis dans un livre imprimé récemment à Rome sous les yeux de l'Index. Et c'est ce que Pie IX voulait bien me dire lui-même l'hiver dernier : « Les Juifs et les pro-

testants sont libres chez moi. Les Juifs ont leur synagogue dans leur Ghetto et les protestants leur temple à la Porte du Peuple. » Mgr Dupanloup ajoutait : « M. Sauzet a pu dire avec vérité : « Rome fut de tout temps le refuge des Juifs et ils la nommèrent eux-mêmes leur paradis, au moyen âge, alors que les Barbares de l'ignorance les persécutaient impitoyablement par toute l'Europe ».

Mgr Dupanloup disait encore, faisant les distinctions nécessaires et parfaitement légitimes : « Sans doute l'Église catholique souhaite qu'il n'y ait pas besoin de liberté des cultes, elle souhaite l'unité du genre humain dans le catholicisme. L'idéal du Pape et de l'Église, ce n'est pas l'anarchie, c'est l'harmonie des intelligences; ce n'est pas la division, c'est l'unité des âmes; l'idéal du Pape et de l'Église, c'est *unum ovile*, *unus pastor*; mais... cela veut-il dire que notre foi, nous voulions l'imposer par la violence et vous forcer à croire? Je réponds d'abord que c'est impossible. La force peut-elle persuader les hommes? Peut-elle leur faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Non, dit Fénelon, nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. » Et reprenant l'énumération de Voltaire dans le *Traité sur la Tolérance*, il montrait saint Athanase enseignant que « ce n'est pas avec l'aide des soldats et des javelots qu'on prêche la vérité, mais par la persuasion et le conseil ».

Il montrait Tertullien disant : « Ce n'est pas suivre la religion que d'imposer la religion; on l'accepte librement, on ne la subit pas par violence; c'est à la volonté, c'est au cœur que les victimes sont demandées ». Il montrait saint Augustin disant : « Qu'ils sévissent contre vous ceux qui ne savent pas avec quel labeur on trouve la vérité; pour moi qui n'ai pu qu'après avoir été longtemps et cruellement ballotté par l'erreur, contempler enfin la vraie lumière, il ne m'est pas possible de sévir contre vous ». Il montrait saint Hilaire de Poitiers en son nom et au nom de tout l'épiscopat des Gaules, disant : « Si l'on voulait employer la violence pour servir la vraie foi, la doctrine des évêques s'y opposerait et tous diraient

avec raison : Dieu ne veut pas d'une confession forcée; c'est avec simplicité qu'il faut chercher Dieu; c'est par la droiture de la volonté qu'il faut s'attacher à lui »; et s'il avait voulu accumuler tous les textes que Voltaire avait recueillis dans le même sens il aurait gonflé considérablement sa brochure.

Ceci est d'autant plus significatif que ce qu'il avait à expliquer c'était l'*Encyclique* de 1864 et le fameux *Syllabus* qui l'accompagnait ou qu'elle accompagnait et qui condamnait toutes ces libertés modernes dont précisément Mgr Dupanloup disait que c'était l'Église qui les avait inventées.

Jamais Mgr Dupanloup n'avait été plus loin, tout en gardant toutes les apparences de la pensée de son chef, et on le lui fit bien voir et l'on traita sa brochure d'*Antisyllabus* et on le traita lui-même d'hérétique. Mais nous examinerons cela plus loin. Continuons à montrer Mgr Dupanloup soutenant les idées libérales.

Il démasquait (dans la même brochure) une des manœuvres les plus intéressantes du second Empire qui a été imité depuis : donner comme satisfaction au parti « avancé » la liberté d'attaquer sans péril l'Église catholique et du reste n'accorder et ne permettre d'autre liberté que celle-ci, « faire de la religion un rempart exposé aux coups pour préserver la politique; déchaîner les attaques contre le seul maître qu'on ne peut pas détrôner », pour les détourner du maître qu'il était relativement facile de jeter à bas du trône.

Ce fut en effet la tactique (mal suivie du reste et irrégulièrement) de l'Empire à partir de 1860 : émousser les colères jacobines en les satisfaisant par le fait de les jeter contre l'Église, tromper la faim révolutionnaire en lui jetant le catholicisme à ronger. *Le Siècle, l'Opinion nationale*, journaux bonapartistes au fond, flattant la démagogie en flattant son anticléricalisme, étaient les maîtresses pièces de cette stratégie.

D'autre part (que j'en ai connus!) de très plats gueux, habitués des préfectures et soldats des antichambres pré-

fectorales, se faisaient une réputation de « libéralisme » en attaquant l'Église catholique dans leurs conversations, dans leurs articles et dans leurs cours de Faculté. Ce parti bonapartiste anticatholique, dissimulant son bonapartisme, mais n'attaquant jamais le pouvoir et attaquant toujours l'Église, était un *instrumentum regni* du second Empire.

Sa grosse adresse n'échappait pas à l'œil des vrais ennemis de l'Empire et n'échappait pas, non plus, à celui de Mgr d'Orléans. Au fond, ce que Mgr Dupanloup détestait le plus, après 93, c'était certainement le premier et le second Empire. Quand il fut amené, presque forcé (car il n'avait nullement été provocateur) à flétrir un de ses prédécesseurs qui avait bassement flagorné le premier Empire, il dit, avec une netteté où il n'y avait rien à souhaiter : « Tenez! savez-vous pourquoi, entre autres raisons, je n'aime pas le despotisme? C'est qu'il a le funeste pouvoir d'avilir les âmes et, par un juste retour, d'inspirer aux despotes, pour les hommes, un mépris égal à leur servilité. »

Il y aurait à dire par exemple que le despotisme n'avilit que les âmes qui ont beaucoup de penchant à être viles et surexcite et surélève les autres et que les stoïciens, au fond, soyez-en sûrs, aiment le despotisme qui leur permet et qui leur donne l'occasion de déployer toute leur force de résistance et toute la grandeur de leur âme; mais encore le mot de Mgr Dupanloup est une très belle profession de libéralisme.

Quand il s'est appliqué à l'élaboration de la « Loi Falloux », il a voulu travailler, selon la très belle parole de Lacordaire mourant, à un « Édit de Nantes » intellectuel, duquel il est certain que la France de 1850 avait autant besoin que celle d'Henri IV de l'Édit de Nantes de 1598. Sur la liberté d'enseignement qui est une liberté capitale, qui est même comme la pierre de touche où l'on connaît le vrai libéral de celui qui ne l'est que de façade, il abonde en formules nettes, précises et *qui vont au fond*. Il prend à son compte toutes les déclarations affirmatives

faites sur ce sujet et il y ajoute. Il écrit : « La liberté religieuse et la liberté de l'enseignement sont sœurs, dit M. Portalis. Tous ont proclamé que le monopole blesse la liberté religieuse tout à la fois dans la conscience du père de famille, dans la conscience de son fils et je ne crains pas de l'ajouter dans la conscience même des instituteurs de la jeunesse. Lamartine a dit : « C'est un sacrilège contre la religion, contre la raison, contre le père de famille et contre l'enfant tout à la fois. » M. le duc de Broglie, aussi bien que Lamartine, a proclamé ce principe : là où la liberté de conscience a pris rang au nombre des principes constitutionnels, la liberté d'enseignement est de stricte justice et de sage politique. M. de Tracy dit de son côté en 1837 : « Ainsi que la liberté de conscience et la liberté de la presse, la liberté d'enseignement est un droit primitif qui se proclame et qui ne se concède pas... Le clergé n'a demandé ni liberté illimitée, ni monopole, ni privilège; on l'a accusé d'y prétendre, mais c'est une calomnie; ce que nous demandons, c'est une liberté vraie, sincère, égale pour tous... »

Mgr Dupanloup faisait à ce propos cette curieuse citation de Ledru-Rollin : « Y a-t-il une souffrance plus grande pour l'individu que l'oppression de sa conscience, que la *déportation* de ses fils dans des écoles qu'il regarde comme des lieux de perdition, que cette conscription de l'enfance traînée violemment dans le camp ennemi pour servir l'ennemi? »

Il définissait admirablement, à ce propos, l'éducation nationale, comme on disait alors (1845) et comme on a continué de dire : « L'éducation nationale est un mot que tout le monde s'accorde à prononcer, mais dont il s'agit de fixer le sens. Je regarde comme un devoir sacré pour tout instituteur d'élever les enfants dans l'amour de leur patrie, dans le respect pour ses institutions et ses lois; de leur inspirer le zèle pour ses intérêts, le dévouement pour sa gloire. Je considérerais comme un crime je ne dis pas seulement d'étouffer, mais même d'altérer, de près ou de loin, ces nobles sentiments dans le cœur de la

jeunesse... Mais l'éducation ne doit pas être politique. On ne parle politique aux enfants que quand on veut les égarer. Il faut, pour que l'éducation de la jeunesse soit vraiment nationale, qu'elle soit placée dans une région littéraire, morale et religieuse si haute et par là même si paisible et si pure, que le triste écho des querelles politiques n'y puisse jamais parvenir. La patrie, c'est la famille. Eh! qui a jamais ouï dire qu'un enfant dût être initié aux tristes discussions qui divisent un père, une mère, des frères et des sœurs venus avant lui dans la vie? Ce serait une immoralité; ce serait blesser à plaisir cette jeune âme. Non! Non! Il faut que les enfants de la patrie soient élevés dans une heureuse ignorance de tout ce qui irrite et divise. Ils n'y seront initiés que trop tôt. Heureux si, quand leur tour viendra de prendre leur place dans ce monde et d'y jouer un rôle, ils trouvent que les haines sont éteintes, les irritations apaisées et la paix à la veille de se faire. Ils y contribueront s'ils ont été élevés comme ils doivent l'être.... »

Il est assez curieux de rapprocher ces excellentes paroles de celles que, en 1882, prononçait Jules Ferry, sur la même question : « Vous voulez enlever aux prêtres le droit d'enseigner. Quant à moi, je ne vois jamais reparaître cette tendance sans une certaine inquiétude.... C'est la persécution du clergé qui a perdu la Révolution française.... Nous avons créé les écoles laïques, mais ne touchons pas aux écoles libres.... Vous vous débarrasserez du clergé enseignant; mais il faudra aussi vous débarrasser des laïques catholiques enseignants. C'est donc au catholicisme que vous aurez à faire la guerre.... »

En 1845, et en 1882, la question est la même et c'est en effet à tout le catholicisme et même à tout le christianisme qu'on est amené à faire la guerre dès que l'on touche à la liberté d'enseignement, ou du moins dès qu'on l'entame.

Sur la liberté en général, sur la vraie doctrine, selon lui, de l'Église en choses de gouvernement civil, c'est dans sa grande brochure relativement à l'Encyclique de

1864 qu'il écrivait ce commentaire et, en vérité, ce très beau commentaire de la *Déclaration des Droits de l'homme* : « A qui ferez-vous croire, parce que le Pape condamne la violence brutale du nombre et ne veut pas que l'on réduise tout le droit à un pur fait de majorité quelconque, qu'il condamne les constitutions fondées sur le suffrage universel? Non. Le Pape, de sa voix souveraine, proclame et revêt de l'autorité la plus haute la grande vérité sociale et morale, que des sophistes comme Jean-Jacques Rousseau ont pu méconnaître, mais que les sages de tous les temps ont saluée : le nombre seul ne fait pas le droit. Est-ce que les plus effroyables tyrannies n'ont pas été exercées souvent sur la terre au nom des majorités? Et s'il y a le despotisme des souverains, n'y a-t-il pas aussi le despotisme plus tyrannique et plus cruel quelquefois des assemblées? »

Dans ce même ouvrage il écrivait : « La vérité est que l'Église n'est inféodée, par sa nature, à aucune forme de gouvernement et les accepte tous, pourvu qu'ils soient justes.... L'Église habite une région supérieure à ces discussions : républiques, monarchies, empires, elle n'entre pas dans ces questions; toutes ces diverses formes politiques sont laissées au libre choix de ses enfants; j'ose dire qu'il n'y a pas, à cet égard, d'esprit plus libéral que le sien.... Soyez de toutes les formes politiques que vous voudrez, de tous les régimes sociaux que vous voudrez, l'unité catholique vous reste ouverte. »

Et par conséquent l'Église ne peut pas être l'ennemie de la liberté politique. Elle ne le peut pas, parce que, si elle l'était, elle mentirait à son esprit. « Comment, avec un esprit aussi libéral, une constitution aussi large, l'Église serait-elle l'ennemie de la liberté politique?... Où en êtes-vous vous-mêmes en fait de liberté? Souffrez que je vous le demande. Pour moi, j'ai horreur des révolutions violentes et l'étude que j'en ai faite a saisi mon âme jusque dans ses profondeurs. Et toutefois, je le dis hautement, je suis de ceux qui ont confiance dans les libertés civiles et politiques et de ceux qui en

espèrent le progrès pacifique dans mon pays. Je suis de ceux qui tentent loyalement cette expérience laborieuse, péril et gloire du XIXe siècle. Mais soyons modestes! Est-ce que cette expérience est terminée? Est-ce qu'elle a réussi? Je compte, au cours de ma vie, dix révolutions, et dans mon diocèse au moins six partis opposés. On lit tous les jours dans les journaux que la moindre liberté est un péril. Le plus fort des gouvernements, sur le territoire le plus militaire, ne laisse pas s'assembler vingt et un citoyens, ni se concerter trois évêques, ni se fonder sans difficulté une école de petits enfants, ni passer entre les lèvres d'un prêtre la bulle d'un pape. Nous en sommes là soixante-seize ans après 89. Les fameux principes de cette année-là sont toujours, sous bien des rapports, à l'état d'idéal encensé, mais inappliqué.

« Vous-mêmes, avocats bruyants de la liberté, dans quels étranges oublis de la liberté tombez-vous sans cesse en ce qui nous regarde! Si quelques citoyens s'assemblent pour s'occuper d'opérations électorales et tombent sous le coup de la loi qui interdit la réunion de plus de vingt personnes, nous, catholiques, nous gémissons de cette défaillance de la liberté. Vous, si l'on nous frappe, si l'on nous prescrit le silence, si l'on nous condamne en Conseil d'État, les blessures de la liberté en nos personnes ne vous touchent guère et on surprend quelquefois vos applaudissements. Je pourrais vous dire ici en détail toutes les mesures peu libérales que vous avez demandées ou approuvées contre nous. Voilà où vous en êtes, vous, en fait de libéralisme.

« Puis vous vous étonnez que le Pape, attaqué, bafoué, menacé chaque jour au nom de la liberté, se retourne contre ce mot à double entente. Saint Pierre, son immortel prédécesseur, ne stigmatisait-il pas déjà cette fausse liberté qu'il appelait *velamen malitiæ*?... Vous vous écriez : « Non, ses principes sont incompatibles avec les nôtres; ils sont inapplicables ». Est-ce que les vôtres sont appliqués?... Et aux chrétiens et à tous les hommes sages et non prévenus je dirai : Rappelez-vous que celui qui parle est le vicaire

de Dieu sur la terre; respectez même ce qui vous embarrasse; consultez les évêques et non les journaux et, vous soumettant de cœur et avec respect à ce que dit le Saint-Père, rappelez-vous avec reconnaissance ce qu'il ne dit pas. Il ne dit pas qu'il a béni les efforts de ses enfants qui se sont servis de la tribune et de la presse pour obtenir la liberté religieuse et entraîner la France à la défense du Saint-Siège. Il ne dit pas qu'il a béni O'Connel, béni le Père de Ravignan et le Père Lacordaire qui ont fait rentrer les ordres religieux en France en invoquant les droits de la liberté et du citoyen. Il ne dit pas qu'il a ressuscité l'Église d'Angleterre et l'Église de Hollande et fondé plus de vingt diocèses aux États-Unis et dans les missions lointaines au sein et sous la protection des libertés publiques. Il ne dit pas qu'il a toujours considéré parmi ses meilleurs serviteurs les écrivains, les députés, les orateurs de la France, de la Belgique, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Allemagne qui ont loyalement tenu les serments loyalement prêtés aux constitutions de leurs pays : Félix de Mérode, Charles de Montalembert, Alfred de Falloux, Albert de Broglie, de Riancey, Augustin Cochin.... »

Voilà le Dupanloup libéral et grand libéral; voilà l'homme qui, non seulement a réclamé le bénéfice des principes libéraux mais se réclame d'eux, et qui non seulement se réclame d'eux mais « met en eux sa confiance » et « espère en leur triomphe ». Voilà l'évêque qui certainement accepterait et accepte et demande qu'on applique la fameuse formule : « l'Église libre dans l'État libre ».

En face même et je me permettrai de dire en face surtout du *Syllabus* et de l'Encyclique de 1864, il reste le libéral que vous venez de voir et, soyons donc francs, il fait du *Syllabus* et de l'Encyclique un commentaire qui est une condamnation respectueuse de l'Encyclique et du *Syllabus*; et, sans perdre un instant le sens du respect ni celui de l'habileté, il met en opposition le Pape qui condamne les libertés modernes et le Pape qui les a acceptées et en a béni les défenseurs.

Et encore entre le gouvernement français de 1864 et le gouvernement romain de 1864, il indique à celui-ci, par les réserves significatives que nous avons vues, que son antilibéralisme « l'embarrasse » et il dit à celui-là qu'il est le dernier qui puisse se plaindre que quelqu'un soit antilibéral, et donc des deux côtés, à tout le monde, il demande le respect de cette liberté dont l'homme social a besoin, dont tous les groupements humains ont besoin, dont l'Église a besoin et elle n'a besoin que de cela, et dont, en ses années, en ses siècles de formation et de constitution, elle a donné leçon au monde.

Ce libéralisme de Mgr Dupanloup, on a pieusement voulu l'en disculper et l'on a protesté énergiquement qu'il n'avait jamais commis le crime d'être libéral. Pour le laver de cette accusation on a dit : 1° qu'il n'avait jamais demandé ni dit qu'il fût bon qu'il n'y eût aucune liberté illimitée; 2° que bien des prêtres, bien des évêques, bien des cardinaux ont dit dans le sens de la liberté des choses beaucoup plus fortes que celles qu'a dites Mgr Dupanloup; 3° que Mgr Dupanloup a professé le libéralisme comme hypothèse et non pas comme thèse, c'est-à-dire a demandé la liberté en considération des circonstances, mais non pas comme un principe qui fût le sien et auquel il crût.

Sur le premier point je suis tout à fait d'accord avec les défenseurs de Mgr Dupanloup. Jamais Mgr Dupanloup n'a demandé une liberté illimitée; mais on peut être extrêmement libéral et ne point demander une liberté illimitée, et je crois bien qu'il n'y a pas un libéral qui la demande telle. Le libéral le plus radical, que je croie connaître, n'admet pas la liberté de professer l'antipatriotisme et de prêcher la désertion devant l'ennemi, ni la liberté de former une association ayant pour but l'abolition de la patrie et la désertion devant l'ennemi. C'est sa limite. Donc il n'est pas libéral radical. Je le confesse. Pour d'autres libéraux la limite peut être autre; mais tous en ont une et les déclarer despotistes pour autant serait un sophisme assez fort. Il suffit pour que l'on soit dit

libéral d'accepter et de réclamer la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté des cultes, la liberté de la pensée et de la parole, la liberté d'association et d'enseignement dans la mesure où elles ne peuvent pas nuire à la patrie et où elles ne peuvent contrarier que le désir qu'a toujours l'État de tout confisquer. Or il est évident pour moi que Mgr Dupanloup a réclamé ces libertés et les a défendues et les a aimées et a eu « confiance en elles » et en a « espéré la victoire » dans la mesure que je viens de dire.

Sur le second point, que d'autres que Mgr Dupanloup aient fait des déclarations libérales plus fortes et plus vives que Mgr Dupanloup lui-même et n'aient point vu leur orthodoxie soupçonnée et n'aient point subi les attaques dont il a été l'objet, c'est intéressant et beaucoup; mais cela ne prouve point du tout que Mgr Dupanloup ait été réactionnaire et despotiste, et cela prouve simplement que plus en vue et toujours au poste de combat et en posture de combattant, il était naturel qu'il fût plus attaqué qu'un autre. Le raisonnement ne vaut qui consiste à dire : « D'autres en disent bien d'autres; donc vous ne le dites pas. — Si bien! Je le dis et que d'autres en disent plus, cela ne prouve pas que je ne le dis point. On n'est point d'une opinion par comparaison; on en est quand on la professe et, par exemple, de ce qu'il y a des gens qui crient plus fort que moi qu'ils sont républicains, ce n'est pas une raison pour que je ne le sois point quand je me contente de dire que je le suis. »

Sur le troisième point, les défenseurs de Mgr Dupanloup qui prétendent qu'il n'a été libéral que par hypothèse, c'est-à-dire circonstanciellement et sous le poids des circonstances et par tactique, mais qu'il ne l'était point en thèse, c'est-à-dire au fond et par principe, accusent Mgr Dupanloup d'avoir été un homme à double fond. Ils l'accusent d'avoir été un homme qui, l'Église opprimée, réclamait la liberté et le droit commun pour qu'elle en bénéficiât, et qui, l'Église triomphante, les

aurait refusés, en disant : « Oh! maintenant, non! La liberté n'est pas notre principe; mon libéralisme d'hier n'était qu'une opération stratégique ».

Cela peut être, me dira-t-on; Mgr Dupanloup pouvait être cet homme-là; tant d'autres le sont! Je ne crois pas que Mgr Dupanloup ait été cet homme-là. Ce n'est pas seulement par respect et par charité que je ne le crois point; c'est à cause de l'impression que font sur moi ses paroles. Elles respirent la sincérité; elles sont de fonds et de tréfonds; elles donnent la conviction intime; elles n'ont pas le son, assez facile à distinguer, je crois, de la conviction circonstantielle, de la conviction de barre et de la conviction *pro tempore* et des convictions successives. Je puis me tromper; je ne crois pas me tromper; Mgr Dupanloup me paraît avoir été sincèrement et profondément libéral.

— Mais que ses déclarations libérales ne fussent que circonstancielles, ne fussent que positions prises eu égard à l'état actuel des choses, ne fussent en un mot qu' « hypothèse », et c'est-à-dire choses au-dessous et en dehors de l'opinion vraie que l'on a, il l'a dit lui-même et par conséquent ce n'est pas nous qui l'accusons d'hypocrisie quand il défend les libertés publiques, c'est vous qui l'en accusez quand il dit qu'il ne les a défendues que par « hypothèse ».

— Il est très vrai que Mgr Dupanloup a dit qu'il n'avait défendu les libertés publiques que par « hypothèse »; mais c'était une nécessité de situation, douloureuse sans doute, à quoi il était impossible de ne point se soumettre et il est peut-être permis d'opposer cent ouvrages et le ton dont ils sont écrits à une déclaration, qu'à un moment donné, sous peine de rompre avec l'Église, il était impossible de se refuser à faire.

Je ne puis conclure sur ce point autrement qu'ainsi : s'il était prouvé que Mgr Dupanloup a soutenu les principes libéraux sans y croire foncièrement et en donnant l'illusion continuelle qu'il y croit du plus profond de son âme, si cela était prouvé, il le serait aussi que

Mgr Dupanloup est le plus habile sophiste que j'aie jamais connu; or rien au monde ne donne moins l'impression du sophisme que les ouvrages de Mgr Dupanloup.

— Mais précisément la perfection du sophisme c'est d'être à mille lieues de donner l'impression du sophisme.

— Je sais bien; mais ici la perfection même serait dépassée.

Une autre manière encore qu'ont certains défenseurs de Mgr Dupanloup de démontrer qu'il ne fut jamais libéral, c'est de le couvrir après coup de l'autorité de Léon XIII et de faire voir que les fameuses Encycliques de Léon XIII *Immortale Dei* et *Libertas* sont en parfaite concordance avec la pensée et les paroles de Mgr Dupanloup, à ce point même que les propres textes de Mgr Dupanloup sont quelquefois littéralement reproduits dans l'une ou l'autre de ces Encycliques.

En effet, l'Encyclique *Libertas* dit en propres termes : « La merveilleuse puissance de l'Église pour le maintien de la liberté civile et politique des peuples a toujours éclaté ». Elle dit encore : « Pour toutes les libertés civiles exemptes d'excès l'Église a toujours été et demeurera toujours une fidèle protectrice ».

L'Encyclique *Immortale Dei* dit avec la dernière netteté : « Aucun des enseignements de l'Église, aucune de ses décisions, si l'on veut les interpréter sainement, ne proscrit en soi telle ou telle des différentes formes de gouvernement, nul régime n'étant incompatible avec la doctrine catholique et tous, pourvu qu'on les administre selon la sagesse et l'équité, pouvant garantir la prospérité de l'État. Bien plus, la participation, plus ou moins grande, du peuple aux affaires n'a rien en soi de blâmable et même à certaines époques et sous l'empire de certaines lois cette participation peut être, non seulement un avantage, mais un devoir pour tous les citoyens. En outre, il ne serait pas juste de se prévaloir des doctrines mentionnées plus haut pour accuser l'Église d'être plus sévère et plus difficile qu'il ne convient ou ennemie de la saine et

légitime liberté. La vérité est que, si l'Église juge que les divers cultes ne peuvent être mis sur un pied d'égalité avec la vraie religion, elle ne condamne pas pour cela les chefs détenteurs du pouvoir, qui, en vue, soit de procurer un grand bien, soit d'éviter un grand mal, tolèrent dans la pratique que les divers cultes aient leur place dans l'État. C'est d'ailleurs la coutume de l'Église de veiller avec le plus grand soin à ce que nul ne soit forcé malgré soi d'embrasser la foi catholique et elle n'a garde d'oublier ce sage avertissement donné par saint Augustin : « L'homme ne peut croire que de son plein gré ». De même l'Église ne peut approuver une liberté qui engendre le dégoût pour les saintes lois de Dieu et se résout en un refus d'obéissance à l'égard de l'autorité légitime. Une telle liberté mérite plutôt le nom de licence et elle est justement appelée par saint Augustin liberté de perdition et par l'apôtre saint Pierre le masque de perversité. Bien plus, cette prétendue liberté étant opposée à la raison est une véritable servitude. Celui qui commet le péché est esclave du péché. En opposition à celle-là il faut mettre la vraie et légitime liberté, laquelle, envisagée dans l'individu, ne permet pas à l'homme de se faire esclave des passions et de leur impitoyable tyrannie, envisagée dans la vie publique, trace de sages règles au citoyen, augmente dans de larges proportions les ressources et les avantages de la vie sociale et défend l'intérêt de tous contre l'arbitraire d'autrui. Cette liberté honnête et digne de l'homme, l'Église la patronne ouvertement et c'est pour en garantir au peuple la jouissance et le bienfait intégral qu'elle n'a jamais cessé de combattre. Oui, en vérité, les institutions les plus capables de contribuer au bien général dans l'État, toutes celles qui ont pour but soit de protéger les peuples contre les caprices tyranniques des princes, soit d'empêcher le pouvoir central d'intervenir d'une façon importune dans les affaires municipales ou domestiques, toutes celles qui relèvent la dignité de la personne humaine ou sont de nature à garantir l'égalité des droits, l'Église catholique les a ou

établies ou prises sous sa protection ou conservées. Les monuments historiques des âges précédents sont là pour l'attester. D'ailleurs, toujours conséquente avec elle-même, si, d'une part, elle proscrit une liberté immodérée se traduisant pour les individus et pour les peuples en licence ou en servitude, elle accepte de grand cœur les progrès que chaque jour fait naître lorsqu'ils contribuent réellement au progrès de la vie présente, laquelle n'est qu'une étape sur le chemin qui conduit à la vie future et immortelle. Ainsi accuser l'Église de voir d'un mauvais œil les formes les plus modernes des systèmes politiques et de repousser en bloc toutes les découvertes du génie contemporain, c'est une vaine calomnie qui ne repose sur rien. »

Dans la même Encyclique on lisait encore : « Nous proclamons librement la vérité selon notre devoir, non pas que nous prétendions ne tenir aucun compte du temps où nous sommes ou que nous prétendions proscrire les honnêtes et utiles progrès de notre âge; mais parce que nous voudrions voir les affaires publiques suivre des voies moins périlleuses et reposer sur de plus solides fondements, et cela en laissant intacte la liberté légitime des peuples, cette liberté dont la vérité est, parmi les hommes, la source et la meilleure sauvegarde. » Dans la même Encyclique on lisait encore : « S'il s'agit de questions purement politiques comme de se prononcer sur le meilleur système de gouvernement ou sur telle ou telle manière d'organiser les États, on peut se livrer à de libres et honnêtes discussions. Incriminer les catholiques dont la piété et la résolution d'obéir filialement au Saint-Siège sont d'ailleurs notoires, parce qu'ils professeraient, sur divers points, des sentiments différents des nôtres, cela constituerait une véritable injustice. On se rendrait plus coupable encore si, comme nous avons le regret de le voir faire en plusieurs circonstances, on allait jusqu'à déclarer leur foi suspecte et pervertie. Les écrivains, et particulièrement les journalistes, ne devront pas perdre cette règle de vue. »

Telles étaient, après la mort de Mgr Dupanloup, les déclarations du Saint-Siège. On s'en sert pour couvrir Mgr Dupanloup, en montrant, ce qui n'est pas difficile, qu'elles sont la doctrine même de Mgr Dupanloup et que par conséquent il a toujours été en intime union intellectuelle avec le Saint-Siège. Le raisonnement est celui-ci : l'Église romaine ne varie jamais; or Mgr Dupanloup s'est trouvé après sa mort en parfait accord avec l'Église romaine, donc il l'avait toujours été.

Il n'est pas impossible que le raisonnement soit juste. On le pousse même un peu plus loin ou plutôt on le précise ainsi : « L'Encyclique *Immortale Dei* n'est qu'une nouvelle affirmation du *Syllabus*. A nos yeux, elle est plus encore; c'est bien l'œuvre de Léon XIII, un nouvel épanouissement, un nouveau développement de la doctrine, dans une ampleur et une beauté croissantes; mais nul doute que les assertions du *Syllabus* n'y soient contenues et affirmées de nouveau. » Or la doctrine de l'Encyclique *Immortale Dei* est, tout le monde en conviendra, la doctrine même de Mgr d'Orléans; et elle est aussi, « il n'y a nul doute », une « nouvelle affirmation du *Syllabus* ». Donc Mgr Dupanloup n'a jamais professé autre chose que, strictement et rigoureusement, le *Syllabus* lui-même.

Il est possible cependant, — s'il serait téméraire de dire que l'*Immortale Dei* et la *Libertas* soient la condamnation radicale de l'Encyclique de 1864 et du *Syllabus*, — qu'on puisse à la grande rigueur, entre l'Encyclique de 1864 et le *Syllabus* d'une part et la *Libertas* et l'*Immortale Dei* d'autre part, voir au moins quelques nuances, quelques légères nuances, et si on les voit, si, en conscience, on croit les apercevoir, on est bien forcé de conclure que Mgr Dupanloup n'a été rigoureusement orthodoxe qu'après sa mort et qu'il n'a pas assez vécu pour être en parfaite, en étroite communion intellectuelle avec le Saint-Siège. C'est ce qui lui faisait dire presque mourant et lisant les premiers écrits pontificaux de Léon XIII, tout récemment nommé : « Voilà la vraie doctrine », paroles

qui laissent à penser qu'il mettait lui-même quelque différence entre la doctrine de Léon XIII et celle de son prédécesseur et que, si la doctrine de Pie IX lui paraissait vraie, ce dont il ne faut pas douter, celle de Léon XIII lui paraissait d'une vérité moins embarrassante.

Oui, tout compte fait et en dernière analyse, Mgr Dupanloup fut libéral toute sa vie, libéral comme Léon XIII, c'est parfaitement exact, et c'est-à-dire libéral dans une très large mesure et avec une profonde sincérité, et il a vécu, de 1850 environ à 1878, dans des circonstances où le libéralisme n'était pas d'une adéquate, d'une absolue orthodoxie. Un de ses ennemis a dit de lui : « Hérétique par tendance, par sentiment et par tempérament ». Ce sont des hyperboles de combat. Cela voulait dire à une certaine époque : « Il est libéral et un peu plus que par hypothèse ». C'est sur cette traduction, qui nous paraît exacte, que nous terminerons cette partie de l'examen que nous faisons de lui.

CHAPITRE VIII

LA PÉDAGOGIE DE MGR DUPANLOUP. L'INSTRUCTION DES FEMMES

IDÉES PÉDAGOGIQUES DE MGR DUPANLOUP || MGR DUPANLOUP ET J.-J. ROUSSEAU || LA RELIGION ET L'ENFANT || L'ÉDUCATION NATIONALE || L'ÉDUCATION DES FEMMES || MGR DUPANLOUP PRÉCURSEUR DU FÉMINISME.

Les idées pédagogiques de Mgr Dupanloup furent plutôt des sentiments que des idées; mais ce furent des sentiments admirables et admirablement justes. J'ai dit qu'avant tout il aimait profondément les enfants et cet amour lui donnait des lumières que ni l'intelligence ni l'expérience n'auraient suffi à lui donner.

C'est cet amour qui lui a fait comprendre qu'il ne faut jamais gronder les enfants. Ou, l'enfant, ce qui est rare, mais ce qui arrive, n'a aucune sensibilité et alors le *gronder*, c'est-à-dire s'indigner contre lui, ne servirait de rien et c'est la répression froide qui convient; ou l'enfant a au moins une étincelle de sensibilité et c'est de la tristesse relativement à ses fautes et non de l'indignation qu'il faut lui montrer : « Une enfant, écrivait Mgr Dupanloup à une jeune mère, comme celle dont vous me racontez l'émotion, ne doit jamais être grondée, ni de son penchant au mensonge ni même de ses mensonges. La compassion, voilà le seul sentiment qu'il faille lui montrer, si on peut même aller jusqu'à lui faire sentir que la grande compassion qu'elle inspire empêche seule le mépris qu'elle mérite. Et toujours, en même temps, l'encouragement à

la confiance, la pensée de la grâce de Dieu; et, quand elle avoue ses fautes, lui montrer une telle tendresse que ce soit la plus grande douceur de sa vie. »

Comme tous les pédagogues, il est vrai, mais avec plus de conviction qu'aucun d'eux, et, dans la pratique, avec une infatigable opiniâtreté, Mgr Dupanloup mettait l'éducation au-dessus de l'instruction et avant elle et croyait l'instruction morale particulièrement indispensable en des temps comme les nôtres, parce que, comme l'avait dit Royer-Collard, il y a une grande, une immense école d'immoralité qu'il faut combattre et surtout qu'il faut contre-balancer. Cette école c'est celle des événements. L'histoire est toujours assez immorale. Elle ne l'a jamais été davantage que de 1789 à 1850. Le triomphe de toutes les iniquités et de toutes les immoralités a été, presque, si continuel que la morale ne peut plus s'appuyer que sur elle-même et que, selon la leçon des événements, il ne peut plus y avoir le moindre sentiment de respect, si ce n'est le respect des faits accomplis. C'est dans ces périodes de révolution et de contre-révolution qu'il est le plus nécessaire de dresser une école qui soit en sens inverse de celle de l'histoire et qui enseigne le respect de la justice même vaincue.

C'est pour cela que, dans l'éducation qu'il dispensait, à côté et en outre de l'inspiration religieuse, il faisait appel constamment au mobile de l'honneur. La première chose est d'aimer Dieu, la seconde c'est, à titre de créature de Dieu, de se respecter et de se vouloir toujours et de plus en plus respectable. « Quel bon et grand cœur! » dit de lui Renan avec un souvenir ému. Ce bon et grand cœur était fait d'amour pour l'enfance, de respect pour l'enfance et de volonté que l'enfance se respectât.

Un autre principe, peu éloigné du reste de celui-ci, était le respect profond de la liberté de l'enfant. Le libéral se retrouvait là et qui ne saurait être soupçonné de l'avoir été par hypothèse : « Quoi qu'on fasse, on n'élèvera jamais un enfant sans lui ou malgré lui. Il faut

lui faire vouloir son éducation; il faut la lui faire faire lui-même et par lui-même. Cet enfant n'est pas un être passif et sans action, un arbuste, une plante; c'est une créature intelligente et morale; et encore, qu'on y prenne garde, la plante elle-même a une puissance de végétation propre, une sève, un germe, une racine de vie. Il n'y a que le bois mort qu'on taille et qu'on façonne sans le ménager, sans le consulter, sans rien attendre de lui. L'enfant que vous élevez n'est pas un bois mort; c'est un être sublime, capable de vérité et de vertu, de connaissance et d'amour; c'est une créature active, puissante, souveraine, douée de conscience et de liberté; elle doit nécessairement agir, se développer elle-même. Cette action, ce concours est essentiellement libre; il peut, il doit être provoqué, soutenu, encouragé, il ne doit pas être contraint ni forcé.... Le grand mal de l'éducation en France c'est qu'elle manque de liberté. La liberté de l'enfant n'est pas respectée : liberté intellectuelle, liberté morale, tout est contraint. La loi de la nature, la loi de la Providence, tout est méconnu.... »

Il doit y avoir se succédant, mais ne laissant pas de se mêler dans une certaine mesure, trois éducations : l'éducation essentielle (générale), l'éducation nationale et l'éducation professionnelle. L'éducation essentielle consiste à former un homme, quelle que doive être, quelle que puisse être la profession particulière qu'il adoptera plus tard.

Cette éducation essentielle devra se composer, comme nous l'avons déjà vu, de religion et d'honneur. Ici, puisqu'il met la religion dans l'éducation essentielle, et c'est-à-dire dans l'éducation qui est la première, comme du reste elle doit se prolonger jusqu'à la jeunesse, Mgr Dupanloup rencontre Rousseau qui veut, comme on sait, que l'on retarde l'éducation religieuse jusqu'à l'adolescence. Il ne peut pas le comprendre. Il s'écrie :

« Lorsque Rousseau vint, au XVIII^e^ siècle, offrir à une nation depuis longtemps égarée loin des voies de la sagesse, un plan d'éducation d'où il bannissait le nom de Dieu et le

nom de l'âme, comme noms et choses inutiles, à savoir pour le premier âge, et la religion comme un vain secours dont on se peut passer pour former des hommes, il fit le rêve odieux d'un sophiste sans intelligence et sans cœur, c'est-à-dire un rêve plus absurde encore qu'il n'est impie. Quoi! Repousser la religion loin du jeune âge! Mais c'est un délire! Certes, je ne veux pas être injuste envers cet homme; si je sais le mal qu'il a fait à son pays et à son siècle, je sais aussi le mal que son pays et son siècle lui ont fait, et c'est ce qui m'inspire pitié pour lui. Je ne puis taire cependant ce que je pense de l'effroyable roman d'éducation qu'il a bien osé présenter à la France.... Je ne crois pas avoir rencontré sur ma route un livre plus misérable, une raison plus faible et plus vaine dans l'ostentation de sa force, un éclat plus trompeur, des lumières plus fausses, des raisonnements plus vides de sens, avec des images plus véhémentes, un style plus enflammé et des principes d'égarement plus redoutables pour les imaginations *fascinables*, pour les jeunes gens et pour les femmes; et, au fond, une impiété plus grossière, quelquefois même une niaiserie plus étrange et une corruption plus hypocrite. Dans ce livre, Rousseau est au-dessous de lui-même et au-dessous de tout. Comme sagesse et vérité morale, il est au-dessous des païens eux-mêmes. Le paganisme aurait flétri ses indignes théories et banni leur auteur. Ce livre rétrograde au delà de dix-huit siècles. Il rétrograde au delà de l'humanité; car chez toutes les nations et dans tous les siècles l'éducation c'est la vertu et la vertu c'est la religion. Si j'insiste sur ces choses, c'est qu'elles importent; et sur cet homme, c'est que l'influence de son génie malfaisant a été grande parmi nous et l'est encore.... Eh bien, pour en finir, je le dirai sans crainte : l'homme qui repoussa loin de lui ses propres enfants et qui ne leur dit jamais le nom ni de leur père ni de leur mère, et qui a décidé philosophiquement tant d'autres pères et tant d'autres mères, dans une société chrétienne, à ne pas faire baptiser leurs fils et leurs filles et même à ne pas

leur laisser prononcer le nom de Dieu et le nom de leur âme avant leur vingtième année, celui-là est un ennemi de Dieu et des hommes. »

On sait que je penche assez du côté de l'opinion de Jean-Jacques Rousseau, et que, de peur que l'enseignement religieux ne soit une chose mécanique que l'enfant reçoit sans concours de son intelligence et de sa volonté et qui, pour cela, ne laisse pas de traces plus tard, je conçois très bien que l'on veuille l'atermoyer jusqu'à l'âge où l'enfant est capable de le comprendre et de l'admirer, et avec cette adhésion active que précisément Mgr Dupanloup considère comme une condition nécessaire de toute éducation; et je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit là-dessus dans mon *Rousseau penseur*. Mais je ferai remarquer d'abord que Mgr Dupanloup, en sa qualité d'évêque chrétien, ne pouvait guère parler autrement; ensuite que ce n'est pas seulement un évêque qui parle, c'est un chef d'internat, et ceci est singulièrement à considérer. Dans une famille croyante, mais qui serait de l'avis de Rousseau sur l'enseignement tardif de la religion, l'enfant ne recevrait pas l'enseignement religieux, mais verrait ses parents prier et considérerait la religion comme une chose très grave, très imposante et comme redoutable où l'on ne doit être initié que « quand on est grand » et en possession de toute sa force d'esprit. Dans une famille incroyante, l'enfant n'a pas l'exemple de la religion pratiquée devant lui; mais on lui a dit, si l'on a le sens commun, que sa liberté reste entière et qu'il étudiera la question religieuse quand il aura la force d'esprit nécessaire pour cela, et qu'il adoptera alors la religion qu'il voudra ou le système philosophique qui lui paraîtra le meilleur; et croyez que la préoccupation religieuse sera forte chez cet enfant, plus peut-être que chez un autre, et que, l'adolescence venue, il s'inquiétera fort du mystère et des diverses manières de l'expliquer.

Mais, pour ce qui est de l'enfant qui a ce malheur de ne pas être élevé dans sa famille, enfant à qui Rousseau n'a pas songé et ne pouvait pas songer puisqu'il ne

veut point d'internat, je reconnais que le cas est troublant et que c'est là qu'est la difficulté de la question. Point d'enseignement religieux jusqu'à seize ans? Et en même temps rien qui prévienne l'enfant qu'il y a des hommes et beaucoup qui croient à une religion et qui la pratiquent? Il faut reconnaître qu'il y a là une situation particulière et qui est tout à fait fausse. Je serais partisan, même là, de réserver, par respect à son égard, l'enseignement religieux jusqu'à la quinzième année et ne suis pas éloigné de croire que le spectacle des grands camarades recevant l'enseignement religieux à l'âge où ils sont jugés capables de le comprendre et dignes de le recevoir, inspirerait aux jeunes enfants, du reste entretenus avec soin de la morale qui convient à leur âge, une curiosité respectueuse et mystérieuse à l'égard des choses de la religion, curiosité qui ne serait pas une mauvaise préparation. Mais je répète que dans l'internat la question se pose dans des conditions tellement différentes de celles dans lesquelles elle se pose dans la famille, qu'il est tout naturel qu'un éducateur, même qui ne serait point un prêtre, trouvât ici le système de Rousseau en défaut, en mauvais état d'application et peut-être inapplicable.

Le mal c'est toujours l'internat; il l'est en lui-même et il l'est par les méthodes antinaturelles ou éloignées d'être naturelles qu'il impose par cela seul qu'il existe.

A côté de l'éducation essentielle, c'est-à-dire générale, il y a l'éducation professionnelle. On commence à la donner même au collège, en ce sens que l'on y doit démêler la vocation de l'enfant et l'entretenir en lui très soigneusement si l'on a reconnu qu'elle est véritable. Il y a ici, il doit y avoir, une espèce de maïeutique. L'enfant a presque toujours une vocation; elle est indiquée par son caractère, et si j'ai dit « presque toujours » c'est qu'il y a des enfants qui n'ont pas de caractère. L'enfant a donc toujours une vocation, laquelle est indiquée par son caractère; mais le plus souvent il ne connaît

pas sa vocation et se trompe sur elle parce qu'il ne connaît pas son caractère. Vous le connaissez mieux que lui. C'est à vous, éducateur, de vous en rendre un compte très net, le plus net possible, et par là de découvrir la vocation vraie de l'enfant et de la lui indiquer. Il ne faut pas craindre de la lui indiquer et d'opposer quelquefois, pour ainsi dire, celle qu'il a à celle qu'il croit avoir. On l'amène ainsi à se découvrir lui-même, à se trouver lui-même, ce que, très probablement, il ne ferait pas sans quelque aide et secours. Du reste il y faut de la mesure et il ne faut jamais contrarier l'enfant sur ce point. Si l'on est d'accord avec lui, tout va tout droit. S'il n'a point d'idée sur sa vocation et qu'on lui en donne une que l'on aura conçue par suite des observations qu'on aura faites sur son caractère, tout va bien encore et on l'amène, pour ainsi dire, assez facilement, à l'idée qu'il aurait dû avoir. Mais s'il a une vocation fausse et qu'on veuille lui en suggérer une autre, on se heurte, et c'est tout un travail où il convient d'apporter beaucoup de prudence, de délicatesse et de *respect*.

La vocation fausse, en effet, c'est une idée; c'est une idée qui n'est pas conforme au caractère, au tempérament, à la complexion, et c'est pour cela qu'il y a fausse vocation; c'est une idée idéologique; mais c'est une idée qui peut être très belle (l'enfant frêle et délicat qui veut être soldat parce qu'il est patriote) et il ne faut traiter cette idée à la légère.

Il y a donc ici à substituer à une idée-idée une idée conforme au tempérament et au caractère et qui du caractère et du tempérament aurait dû spontanément sortir, et c'est ici surtout qu'il y a la maïeutique dont je parlais. Il y a un art de révéler peu à peu à l'enfant son caractère qu'il connaît mal et de l'opposer doucement à l'*idée* de vocation qu'il s'est faite, et de substituer l'idée issue du tempérament à l'idée née de l'imagination.

Tout cela revient à dire que l'éducateur doit être avant tout un très bon psychologue, en outre un très habile directeur non seulement de conscience mais d'esprit.

Quant à l'éducation nationale, elle consistera à faire aimer à l'enfant sa patrie sans lui dire jamais rien de ce qui la divise. Il y a, et que l'on peut étudier et admirer, dans son histoire, dans sa littérature, dans ses arts, dans ses sciences et dans ses grands hommes, une patrie parfaitement réelle et en même temps idéale qui ne paraît pas divisée, qui ne paraît pas divergente et qui à la fois unit et élève, en sorte qu'elle est une manière de religion. C'est cette patrie qu'il faut faire vivre auprès des enfants et dans laquelle il faut les faire vivre eux-mêmes. « Il faut, pour que l'éducation de la jeunesse soit vraiment nationale, qu'elle soit placée dans une région littéraire, morale, religieuse, si haute et par là même si paisible et si pure, que le triste écho des querelles politiques n'y puisse jamais parvenir.... L'éducation vraiment nationale est celle qui placera la jeunesse dans une sphère si fort au-dessus des agitations politiques, qui fera des hommes si distingués par le caractère, si nobles par l'esprit, si généreux par le cœur, si indépendants par l'élévation de leurs principes, qu'à leur apparition dans le monde ils se montreront équitables, indulgents pour tous, sans distinction de partis, et ne refuseront jamais à personne, sous quelque prétexte que ce soit, la vérité, la justice, la sage liberté. »

Remarquez ceci encore : ce n'est pas seulement par l'affection inspirée aux enfants pour leur patrie que l'éducation sera nationale; c'est par la manière particulière dont elle leur sera donnée; « nationale dans le cœur, l'éducation doit aussi être nationale par la forme. Chaque nation a une physionomie qui la distingue. Le souvenir et l'image s'en doivent retrouver dans l'éducation et, pour rendre ma pensée avec le plus de simplicité et de clarté possibles, un jeune Français ne doit pas être élevé comme un Allemand, ou un Espagnol, ou un Italien; son éducation doit être toute française et faire retrouver en lui la physionomie noble et heureuse de la patrie. Voilà le seul sens dans lequel pourrait être vraie et raisonnable cette parole : il faut que la jeunesse soit moulée à l'effigie de la nation. »

Il a peut-être ici laissé échapper un mot qui dépasse un peu sa pensée ou plutôt qui la rétrécit. Il a dit : l'éducation doit être toute française. Il va corriger ce mot en l'expliquant : « Je ne voudrais pas non plus que l'éducation nationale fût une reproduction servile du génie de la nation en toutes choses. Chaque nation a ses qualités et ses défauts. L'éducation nationale doit tendre à corriger dans un enfant les défauts de sa nation et en développer les qualités. L'éducation nationale est celle qui fera de la France la première nation du monde, qui l'élèvera au-dessus de toutes les nations rivales en développant ses grandes et héroïques qualités et en faisant tourner à leur profit jusqu'à ses défauts eux-mêmes qui sont d'ailleurs si brillants et si aimables. Mais pour cela il faut sortir des bornes rétrécies d'une époque; il faut oublier les vieilles querelles, les rancunes des partis, les rivalités étroites. Pour que l'éducation française fasse revivre la physionomie de la Patrie dans ses enfants, il faut qu'elle retrace avec toute l'indépendance d'une sage et religieuse impartialité, à toutes les époques, dans tous les siècles, à toutes les phases de l'histoire nationale, ce que le consentement des siècles, l'hommage des nations étrangères et la voix de l'histoire ont proclamé vraiment français.... »

Pour ce qui est de l'éducation des femmes, Mgr Dupanloup n'a rien été de moins qu'un précurseur du « féminisme » actuel ou plutôt un élève très intelligent du grand précurseur du féminisme actuel, c'est à savoir de Fénelon, et par conséquent un contradicteur radical de la parfaitement absurde *Sophie* de Rousseau. Il veut la jeune fille et la femme « studieuses », très instruites, ayant plus que des clartés de tout. La femme selon lui doit s'instruire pour combattre soit l'oisiveté, soit l'activité frivole, pour plaire à son mari et lui être utile, pour contribuer à l'instruction de ses enfants.

Pour ce qui est du choix des études et des lectures, Mgr Dupanloup tient à ne pas préciser, voulant laisser

une grande liberté sur ce point. Il croit qu'en général les mêmes études qui conviennent aux hommes peuvent, dans certaine mesure et avec discernement, s'appliquer aux femmes en tenant compte des goûts et des aptitudes de chacune qui devront du reste, le plus possible, concorder avec les goûts et les aptitudes de leurs maris, afin qu'à l'association du cœur s'ajoute celle de l'esprit.

Quant à ce qui est particulièrement des lectures, il est d'avis que les femmes, en raison de leurs multiples devoirs, lisent peu, à la rigueur, mais ne lisent rien que de pur et d'exquis, et surtout qu'elles relisent, qu'elles reviennent sur leurs lectures à des intervalles assez éloignés. Il conseille de lire attentivement, la plume à la main, sans quoi rien ne reste. Les auteurs qu'il recommande sont Bossuet, Pascal, Bourdaloue, Massillon, Nicole, Fénelon, La Bruyère, tout le théâtre classique, les mémoires de Mme de Motteville, les lettres de Mme de Sévigné.

Il conseille d'étudier les langues vivantes et même la philosophie; mais pour ce qui est surtout de cette dernière étude, on devra s'entourer de conseils éclairés et ne point faire parade de ses connaissances. L'histoire convient également aux femmes et cette étude aussi solide qu'attachante les détournera plus que toute autre peut-être des lectures futiles et dangereuses qui sont en possession, pour ainsi dire, des prédilections féminines.

Comme Fénelon, Mgr Dupanloup recommande les notions pratiques de droit.

Les femmes s'appliqueront aux arts pour lesquels chacune aura du goût. Elles n'auront guère que faire des sciences; cependant les éléments des sciences pratiques comme la physique, la chimie, l'histoire naturelle, ne doivent pas leur être inconnus.

Les femmes qui auront à habiter la campagne devront s'instruire en détail de la pratique de l'art agricole afin d'y intéresser leurs maris au lieu de les en détourner.

Il faut se faire un règlement de vie très précis dans lequel plusieurs heures par jour soient réservées à la

culture de l'esprit; et à ce règlement il faut se tenir très fermement fidèle, ce sans quoi la dispersion commence et l'éparpillement et le gaspillage de soi-même.

Une très mauvaise habitude féminine est celle d'écrire son « journal ». Jamais un journal n'est simple et jamais il n'est sincère et en écrire un est prendre, chose très funeste, l'habitude d'une attitude. Mieux vaut traduire, si l'on en a le temps. Mieux vaut écrire à ses amies et à sa famille, mais des lettres « fidèles, exactes et affectueuses », non « vaines, prolixes et bavardes ».

Mgr Dupanloup rencontre sur son chemin Joseph de Maistre, disciple, en ces matières, de Molière et de Rousseau lui-même. De Maistre avait dit que les femmes ne devaient pas chercher à être instruites, tout leur mérite consistant à se consacrer à leur mari et à leurs enfants; que la femme, « dès qu'elle veut émuler l'homme, n'est plus qu'un singe; que la science est ce qu'il y a de plus dangereux pour la femme, que nulle femme ne doit s'occuper de science sous peine d'être ridicule et malheureuse; qu'une coquette est bien plus facile à marier qu'une savante, etc. ».

Mgr Dupanloup attaque de front toute cette théorie. Elle se réduit, dit-il, à ceci : il faut que les femmes restent dans leur domaine et ne s'emparent pas de celui de l'homme. Assurément; seulement il s'agit de savoir quel est ce domaine de l'homme et si l'homme est de droit divin l'unique propriétaire du domaine de l'intelligence.... L'intelligence est-elle mesurée aux femmes dans les mêmes proportions que la force physique? Je ne le crois pas et la plume me paraît aussi bien placée dans la main de sainte Thérèse que dans celle de M. de Maistre. Cent exemples prouvent que les femmes ont des facultés intellectuelles aussi développées que celles des hommes : sainte Lioba, dont saint Boniface vante la sûre érudition; Hypatie; sainte Catherine, qui enseignait la philosophie chrétienne et qui confondait les philosophes païens; sainte Perpétue; sainte Marcelle, sainte Paule, inspiratrices de saint Jérôme; sainte Radegonde, sainte Catherine de Sienne, etc. Or, parce que Dieu ne fait pas de dons inu-

tiles, les droits des femmes à la culture intellectuelle sont pareillement des devoirs. Ce qu'il s'agit de combattre et de remplacer c'est la frivolité, la mollesse, le désœuvrement, l'ignorance, la paresse et l'amour des faux plaisirs; l'instruction est un des meilleurs moyens de combattre et de remplacer tout cela. Si la femme chrétienne se considère comme la compagne de l'homme, comme son aide tant aux choses de la terre qu'aux choses du ciel, comme devant le consoler et assurer son bonheur, elle doit savoir que pour de telles destinées « l'éducation féminine ne saurait être trop suivie, trop sérieuse ni trop forte ».

Le système contraire repose sur une « appréciation païenne de la destinée » et aussi « sur la paresse des hommes qui veulent conserver leur supériorité à bon marché ». C'est une des inventions les plus coupables du XVIIe siècle que le préjugé contre le travail intellectuel des femmes. Les femmes savantes de Molière précisément ne sont pas savantes et ne sont pas instruites. Les prétentions à la science sans la science voilà ce qu'a moqué Molière; la science sans la prétention à la science voilà ce que nous voulons : Molière ne nous atteint pas.

M. de Maistre a voulu une femme vertueuse et humble dans l'aridité de devoirs sévères, sans lui rien laisser pour la relever ni la soutenir. Cela est trop rude. Elle ne restera pas dans cette basse sphère et si on ne lui donne pas les joies de l'intelligence pour la reposer de soins matériels parfois écrasants qui pèsent sur elle, elle rejettera les devoirs qui l'humilient, *s'ils sont seuls*, et cherchera à échapper à l'ennui par la frivolité. Or « la futilité, la frivolité des femmes, leur luxe, leur coquetterie, on s'en plaint justement, mais nous pourrions répondre à beaucoup de ceux qui se plaignent : Vous, de quel droit vous plaignez-vous? En effet, trop souvent on ne veut, on ne prépare, on n'inspire dans l'instruction qu'on leur donne pas autre chose que tous ces défauts et on ne leur laisse pas une autre part en ce monde. Loin de les élever comme il faut, de les fortifier, de les ennoblir, on les dissipe, on les

amollit, on les abaisse. » Remarquez, ce qui pourra faire réfléchir, que la non-instruction des femmes c'est aussi la non-instruction des hommes.

Car « on veut que les femmes n'étudient pas; elles ne veulent pas non plus qu'on étudie autour d'elles; on veut qu'elles ne fassent rien, elles ne veulent pas non plus qu'on travaille ou, du moins, elles n'encouragent ni leurs maris, ni leurs enfants à rien de ce qui est sérieux et demande de la peine et du dévouement, et parfois elles vont jusqu'à s'y opposer quand leurs plaisirs ou leur liberté peuvent en souffrir. Et c'est un immense malheur. Tant que la jeune femme emploiera tout son art à détourner son mari du travail, tant que la jeune mère n'inculquera pas à son fils la nécessité de s'instruire, de cultiver son esprit et ses facultés comme on cultive une plante précieuse, la loi du travail sera négligée. Oui, dans l'état actuel de nos mœurs, et la vie de famille étant donnée ce qu'elle est, les femmes seules peuvent protéger efficacement le travail, y préparer de bonne heure, le rendre possible et facile, l'imposer même en lui réservant encouragement et admiration. C'est tout le contraire qui arrive. On met ses enfants le plus tôt possible en pension; c'est le mot. On leur donne un instituteur si c'est un garçon, une gouvernante si c'est une fille; et voilà une mère, qui, de gaîté de cœur, se prive, le plus tôt qu'elle peut, du bonheur de donner à son enfant la première vie de l'intelligence, la vie de l'âme, elle qui lui a donné la vie du corps! L'enfant va donc au collège ou au couvent. De quoi se préoccupe sa mère? Qu'il ne travaille pas trop. C'est bien pis s'il a un précepteur ou une institutrice. Elle ne rêve pour son fils, cette faible et aveugle mère, et c'est même ce qu'elle appelle l'*occuper*, que parties de chasse, réunions de jeunes gens, hippodromes, spectacles, bains de mer, bals, où elle le suit des yeux, s'enivre de ses triomphes de salon, dont peut-être elle ferait mieux de gémir, vaniteuse pour son fils ne pouvant plus l'être pour elle-même. Aussi, que blâme-t-elle en lui? Un geste peu gracieux, un mot vulgaire, une politesse omise. Ce n'est

pas elle qui lui dira : Vous êtes fait pour mieux que cela; visez plus haut, instruisez-vous, apprenez à réfléchir, à connaître les hommes, les choses et vous-même; devenez un homme distingué, servez votre pays, faites-vous un nom si vous n'en avez pas et, si vous en avez un, soyez-en digne. »

« Peu de femmes tiennent ce langage à leurs enfants. Les jeunes femmes le tiennent moins encore à leurs maris. Elles semblent s'être mariées pour courir, pour s'amuser et trouver le mouvement perpétuel; la campagne, la ville, les bains, les eaux, le turf, le bal, les concerts, les visites ne leur laissent pas un instant de repos, ni le jour ni la nuit. Bon gré, mal gré, le mari doit partager cette pétulance; il s'ennuie souvent, récrimine quelquefois; n'importe : en attendant qu'il secoue ce joug et se refugie dans les clubs, il cédera. La jeune femme y emploie tout ce que l'art et la nature, tout ce que Dieu lui avait donné pour un meilleur et plus sérieux usage, de grâce, de beauté, de douceur, d'adresse et de séductions. Oh! si elle employait la moitié de ses ressources providentielles à persuader à son mari qu'elle serait fière d'être la femme d'un homme distingué, qu'elle le voudrait instruit, capable, digne de son nom, digne d'être proposé plus tard à l'imitation de ses fils, soit qu'il occupe son emploi, soit qu'il reste dans ses terres pour y prendre une juste influence, viser aux places électives, gagner l'estime et la confiance de ses concitoyens, donner un noble exemple, servir ainsi Dieu et la Société! Loin de là; si le pauvre mari essaye de prendre un livre pour se reposer du tourbillon auquel on le condamne, Madame fait une petite moue (qu'on proclame adorable parce qu'elle a vingt ans, mais qu'on trouvera insupportable bientôt), elle tourne autour du lettré, du lecteur, du savant, va mettre son chapeau, revient, s'assied, se lève, passe dix fois devant sa glace, prend ses gants et enfin éclate, maudissant le livre et la lecture qui ne sert de rien, ne mène à rien, sinon à être un homme absorbé et assommant. Pour avoir la paix, le mari jette le livre, perd l'habitude

de le reprendre, s'annihile de jour en jour par bon procédé conjugal et n'ayant pu élever jusqu'à lui sa compagne, il s'abaisse jusqu'à elle. Il y a là un cercle vicieux déplorable : tant que les femmes ne sauront rien, elles voudront les hommes inoccupés; et tant que les hommes ne se décideront pas au travail ils voudront des femmes ignorantes et frivoles. »

Généralisant la question, l'évêque faisait remarquer qu'il s'agissait, au fond, du travail dans les classes riches, que les masses se plaignent d'avoir à travailler et s'y refusent de plus en plus par augmentation des salaires et diminution du nombre des heures de travail, que par conséquent c'est aux classes élevées qu'il appartient de « réhabiliter le travail ». Or « c'est la mère surtout qu'il faut convaincre ici : car la mère est le centre de la famille, tout rayonne autour d'elle; à une condition, c'est qu'elle sera digne de son nom et de sa grande mission. Or cela est rare. »

Revenant aux rapports entre époux et épouse, il recommandait l'égalité intellectuelle comme garantie de l'affection conjugale : « L'amour ne peut pas se conserver dans un ménage si la communauté des intelligences ne vient pas compléter celle des cœurs. A mesure que la femme perd les charmes de la jeunesse, il faut que la valeur de son esprit s'élève aux yeux de son mari et que l'estime perpétue l'affection. Le mari, s'il est capable, entre alors dans l'âge de la plus grande activité; il est occupé des choses les plus variées, tandis que, trop souvent, sa femme, n'ayant reçu de son éducation que des principes sévères avec l'habitude d'occupations futiles, l'ennuie par sa piété toute machinale, sa musique et son canevas. Au contraire, la femme qui a travaillé partage les préoccupations de son mari, et elle le soutient dans ses travaux. Elle suit son mari et elle précède ses fils; elle prend dans son intérieur cette situation si haute qui la rend l'appui, le conseil de l'homme. Elle sent que son mari est fier d'elle et qu'il a besoin d'elle. Elle ne s'en enorgueillit pas; mais elle s'appuie dans son bonheur avec tranquil-

lité, avec sécurité; car elle a confiance que rien ne peut ébranler une union qui a pour principe la parfaite communauté de deux âmes et de deux intelligences et que son amour durera comme les âmes qu'il unit. Pour la femme moins favorisée qui a un mari inférieur à elle, le travail est encore plus nécessaire; car il met dans sa vie l'intelligence et l'aliment dont son âme a besoin et sans lequel elle souffrirait peut-être amèrement. »

Creusant la question en très bon psychologue et en homme qui, grâce à sa situation, avait observé de très près, l'évêque enlevait doucement les masques et indiquait sans indignation mais avec causticité les vraies raisons pourquoi tant d'hommes sont opposés à l'instruction des femmes, depuis Sganarelle, Arnolphe et Chrysale jusqu'à certains contemporains : « Les préférences de certains hommes ne sont pas pour les femmes spirituelles, distinguées, capables; et cela par principe, par théorie. Le fait est qu'ils les redoutent par secret instinct de leur supériorité et l'on m'a parlé d'un qui répétait sans cesse à la façon d'un axiome : « Parlez-moi des femmes inutiles; il n'y a qu'elles qui n'embarrassent pas ». Le même homme s'extasiait à tout propos sur le mérite de ces excellentes femmes inutiles. La sienne, fort distinguée, qu'il fatiguait de ce langage, se contenta longtemps de lui répondre que les maris de ces femmes n'étaient pas tout de cet avis. Enfin, un jour qu'il recommençait devant elle son propos favori et qu'il ajoutait spirituellement, à son gré du moins : « Je dirai bien à mes garçons d'épouser des femmes sottes; c'est charmant; à quoi sert l'esprit chez une femme? — A le transmettre avec son sang, répondit cette femme noble et sensée. »

Si l'on parle à l'évêque des périls de l'éducation des femmes, il reconnaît qu'ils existent, mais il a sa réponse et il a ses remèdes. On craint que la spiritualité ne détourne les femmes de leurs devoirs matériels; il se peut, mais cela n'aura pas lieu si précisément on met dans l'éducation et au premier rang l'habitude de l'ordre, de la régularité, qui double le temps et fixe dans la vie

une place à chaque devoir, et surtout l'habitude d'une vraie et solide piété qui n'est autre chose que l'accomplissement courageux de tous les devoirs. On redoute l'exaltation d'esprit que donnera le commerce de la littérature. La littérature élevée n'exalte que celles qu'une littérature très vulgaire exalterait tout pareillement et qui s'exalteraient aussi sans aucune espèce de littérature. On redoute l'orgueil d'une Philaminte ou d'une Armande. Les femmes bêtes et incultes sont aussi orgueilleuses quand elles sont nées telles et chez les unes comme chez les autres il n'y a pour prévenir l'orgueil que le bon sens cultivé chrétiennement. On doit même ajouter qu'un esprit cultivé est de tous le plus propre à comprendre ses devoirs. C'est l'humilité intelligente, c'est-à-dire la vraie modestie qui préserve du pédantisme. L'étude, les arts, en élevant une âme, servent de contrepoids aux sentiments vaniteux qu'ils pourraient exciter « et je ne vois guère de garantie pareille dans les succès obtenus par des avantages d'un autre genre ».

En somme il y a trois vies dans la vie : la vie matérielle, la vie intellectuelle, la vie spirituelle. Il ne faut en sacrifier aucune; ce serait rompre l'unité essentielle de l'existence qui est précisément dans ce trio. Ces trois existences doivent être prévues dans tout plan de vie raisonnable. L'étude fait aimer aux femmes leur chez soi, les y retient et les y ramène par l'attrait d'une étude commencée. Comme on a peu besoin alors des visites et du monde!

Une des sciences domestiques les plus importantes, c'est la science des moments perdus. Quand on sait mettre à profit les moindres parcelles du temps on arrive à faire des choses qui paraissent des prodiges. Le chancelier d'Aguesseau disait : « Voici les vingt volumes que j'ai composés pendant le quart d'heure dont tous les jours, depuis vingt ans, Mme d'Aguesseau est en retard pour le dîner ». Or ce sont ces moments perdus qui seront remplis par la lecture et l'étude sans que les soins du ménage en souffrent le moindre dommage et sans qu'ils en soient négligés le moins du monde.

Ainsi raisonnait Mgr Dupanloup sur les « femmes studieuses » et les femmes intellectuelles avec le plus grand bon sens, à mon avis, et le plus fin esprit et le plus grand esprit. Sur toute cette question où il fut précurseur jusqu'à rencontrer des résistances passionnées, on n'a rien dit, depuis lui, ni de plus pénétrant, ni de plus élevé, ni de plus pratique que ce qu'il a dit.

Tel est le Dupanloup pédagogue. Il a été, justement, très admiré, même des hommes qu'il est naturel qu'il rencontre comme adversaires. Nous avons vu le témoignage d'Ernest Renan. Voici celui de M. Ferdinand Buisson. Il accuse l'évêque de « prétendre élever les enfants d'après une vue très étroite de la vie humaine en général et de leur avenir en particulier »; il accuse son système religieux, « avec tout ce qu'il a d'apprêt et de convention, d'afféterie et de fausse sensibilité », de former « non pas des chrétiens, non pas des catholiques comme ceux que rêvaient Bossuet et Fénelon, mais des hommes de sacristie et, ce qui est pis, des hommes de parti »; il accuse son grand ouvrage sur l'Éducation de ne respirer « ni cet esprit démocratique, ni ce respect des institutions fondamentales de la société moderne, ni cette largeur de fraternité et de patriotisme qui doivent, à tous les degrés, distinguer de l'éducation cléricale l'éducation française ». Mais il convient que les écrits de Mgr Dupanloup attestent « des qualités brillantes et sérieuses, de nobles aspirations, une grande compétence, une chaleur d'âme, une abondance et une vivacité d'esprit qui ne sont pas communs ». Et il ajoute : « Mgr Dupanloup a des vues d'une justesse et d'une profondeur que peut seule donner l'expérience d'un prêtre ». En toute impartialité, je crois qu'il ne reste vraiment de ce jugement que les éloges et l'hommage.

CHAPITRE IX

LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE. L'AMOUR CONJUGAL

MGR DUPANLOUP MORALISTE || CORRESPONDANCE AVEC GABRIEL MONOD || STOÏCISME DE L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS || SES PRINCIPES || SES CONSEILS SUR LA VIE CONJUGALE || TRAITÉ RELATIF A L'ADULTÈRE BLANC.

Nous avons déjà, naturellement, puisque Mgr Dupanloup moralise presque continuellement, étudié Mgr Dupanloup comme moraliste, mais c'est comme moraliste non généralisant, c'est comme moraliste appliqué et appliqué à des objets très précis, et c'est-à-dire comme directeur de conscience, que nous allons maintenant le considérer à travers ses mille travaux. Il a beaucoup dirigé, d'abord parce que c'était une partie de son devoir, ensuite parce que c'était, à cause de son goût pour gouverner, une de ses passions.

Ses contemporains lui connaissaient bien et lui reconnaissaient bien cette qualité et ce don : Mme Swetchine écrivait à Mme de Chelaincourt en 1841 : « ... Cela me mène tout droit, chère amie, à M. Dupanloup. Personne ne sent et n'apprécie mieux que moi la chaleur de votre reconnaissance pour lui. Dieu a permis qu'il fût auprès de vous l'instrument de ses grâces et c'est une vie nouvelle que vous lui devez. Je suis bien contente de la lettre qu'il vous a écrite; c'est un prodige, dans sa vie occupée, de pouvoir écrire; mais il est bien simple que pour vous il en trouve le temps.... Je ne cause jamais

un peu longuement avec lui que je ne sente les grâces dont vous avez été comblée. On sent en lui l'autorité qui protège, la voix qui guide et le bras qui soutient. Je n'ai jamais vu plus de sollicitude pour les âmes dont Dieu l'a chargé. On sent que la prise de possession est complète au fond de son âme à lui-même et qu'il ne perdra jamais aucune de celles qui lui ont été données. Si quelque chose vaut mieux que posséder soi-même une intelligence forte, étendue et pénétrante, c'est le bonheur d'en rencontrer une autre de cette trempe et de se laisser conduire par elle. »

Lui-même avait profondément réfléchi sur cette partie si considérable de son ministère et il a consigné ses réflexions dans plusieurs lettres et ouvrages. Il écrivait par exemple : « ... Je veux parler de la direction. Je ne m'étonne pas des préventions que, comme homme du monde, vous avez à son endroit et j'en connais bien la raison. C'est celle qui faisait dire à Fénelon : « Les meilleures choses sont les plus gâtées parce que leur abus est pire que celui des choses moins bonnes ». Voilà ce qui fait que la direction est décriée. Vous avez sans doute aussi lu La Bruyère. Ses traits, lancés avec l'esprit et le style qui lui appartiennent, seraient justes s'ils ne frappaient que des abus. Ils ont fait, sur vous comme sur d'autres, une impression dont vous ne vous êtes pas assez défendu. Laissant de côté, comme la logique et l'équité le commandent, les abus qui ne doivent être que des exceptions et consultant d'abord votre sens chrétien, vous verrez sans peine qu'il faut penser tout autrement de la direction des âmes. » « Le monde, dit encore Fénelon, regarde la direction comme un art de mener les esprits faibles et d'en tirer parti »; un confesseur semble donc suffisant aux besoins ordinaires des âmes, un directeur paraît superflu, quelquefois même dangereux.

« Mettons-nous cependant à un point de vue plus éclairé et disons d'abord nettement ce qu'est un confesseur, ce qu'est un directeur et ce qu'il peut y avoir de différence entre l'un et l'autre. Le confesseur donne l'absolution; il

s'occupe des péchés dont il reçoit l'aveu, il les apprécie et les juge; il dit ce qui est bien et ce qui est mal conformément à la loi de Dieu, ce qui est permis et ce qui ne l'est pas. Il apprécie les dispositions du pénitent et quand il les reconnaît bonnes, il prononce la sentence d'absolution... A ne considérer que le précepte divin dans ses termes rigoureux : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez », on peut s'en tenir là et je ne prétends nullement que la direction soit nécessaire au même titre que la confession. Mais recevoir l'absolution de ses péchés est-ce l'unique besoin de l'âme, l'unique secours que le ministère sacerdotal puisse accorder? Ne voyez-vous pas que bien souvent l'accusation des péchés entraîne d'autres aveux, étend le cercle des confidences et par là même l'action du confesseur, l'amène à être, non seulement un juge, mais un médecin, un conseiller? Voilà la direction mêlée nécessairement à la confession; tout confesseur, s'il a du zèle, devient plus ou moins directeur.

« Cela est si vrai que la plupart des reproches qu'on adresse à la direction, ou plutôt aux abus de la direction, pourraient s'adresser à la confession. Et pourtant celle-ci est d'institution divine.... Je puis dire de la vie spirituelle ce qui a été dit de la vie matérielle : la direction est un superflu très nécessaire. En effet, il n'est pas seulement dit : *Declina a malo;* il est dit aussi : *et fac bonum.* Or un champ infini est ici devant nous; nos progrès dans ce vaste champ de la vertu, c'est nous-mêmes qui les bornons.... La sphère propre de la direction, si l'on veut la distinguer de celle de la confession, la voilà, c'est celle de la vertu et du perfectionnement. Le confesseur absout, le directeur conseille; croyez-vous que dans cet ordre de choses le ministère sacerdotal n'ait rien à voir et rien à faire? Écoutez Fénelon : « Il sera toujours vrai de dire que la fonction de mener les âmes à Dieu est le ministère de vie confié aux apôtres par Jésus-Christ. La direction est donc une mission toute divine qu'il n'est jamais permis de mépriser, quoique les hommes indignes

d'une si haute fonction puissent l'avilir et la déshonorer.... Il ne faut pas faire un si grand mystère de la direction; c'est un conseil qu'on prend pour tendre à la perfection; ce n'est pas autre chose; et qui n'a pas besoin de ces conseils? »

Puis, examinant, ce qui est le grand point, quelles doivent être les qualités du directeur : « Le directeur, dit saint François de Sales, doit être choisi entre mille, entre dix mille; il faut le vouloir sage, éclairé, mortifié, expérimenté, détaché de tout, exempt de tout soupçon et de tout excès, prêt à compter pour rien le monde, en un mot un vrai homme de Dieu. » Mais où le trouver? Est-il sur la terre? « Dieu l'y mettra pour vous, assure Fénelon, si vous le méritez par la droiture de votre volonté. »

Il se faisait cette idée du directeur de conscience et, pour l'être lui-même le meilleur possible, il commençait par être un directeur très sévère de sa conscience propre; car rien ne vaut, pour guider les autres en leur examen de conscience, avoir acquis l'habitude d'un examen minutieux et implacable de soi-même. A cela il semble bien avoir excellé. Il faisait deux retraites par an pour se mettre en face de soi-même comme un témoin, comme un accusateur et comme un juge. Il sentait que ces méditations solitaires sur tout ce que l'on a fait et tout ce que l'on se propose de faire sont l'armature même de l'être intérieur et la source reconstituante de la vie intérieure.

« Toutes ces retraites, écrivait-il, ont toujours été pour moi la plus directe sanctification de l'âme. Le *manna absconditum* ne se trouve que dans le repos sacré. Il faut l'y savourer. On ne sait si l'on est digne d'amour ou de haine : il faut au moins se rendre digne de compassion et de miséricorde. Il faut le *Scrutabor Jerusalem in lucernis*, l'examen à fond de son âme et de sa vie.... Il n'est pas besoin de beaucoup faire pendant la retraite, de beaucoup lire; non : la paix, le calme; laisser son âme se reposer, se tranquilliser, s'épurer comme le cristal,

par la paix, la lumière et l'amour de Dieu et s'y fortifier et y recevoir les rayons de Dieu. » Examen de soi-même et lecture des Évangiles, voilà le fond et voilà le tout d'une retraite. L'examen de soi est rude et dur; la passivité attentive de la lecture des Livres Saints repose de cette âpreté et de cette rudesse. « Chaque mot de ces livres est doux, reposant, rafraîchissant, pénétrant avec douceur dans mon âme fatiguée, agitée. J'en ai un besoin extrême, comme de me reposer à l'ombre, dans un bois, seul, sur une pelouse, en dehors de la route, après avoir beaucoup marché. »

Ainsi armé, il a été un directeur de conscience excellent, d'une sûreté, d'une perspicacité, d'un tact, d'adresses et de tempéraments admirables. C'est une chose du plus vif intérêt que sa correspondance que nous avons mentionnée plus haut avec Gabriel Monod, âgé de vingt ans, encore à l'École normale, protestant, et qui, dans la curiosité intellectuelle et spirituelle que nous lui avons tous connue, avait été poussé, comme par un démon intérieur, à consulter l'évêque d'Orléans sur les choses de l'âme. C'était en 1863, dans tout le feu des luttes pour l'indépendance pontificale. Quoique accablé de soucis et d'affaires, l'évêque répondit, répondit longuement, à bien des reprises et avec une largeur d'esprit et une élévation de pensée qui le font aimer chèrement.

Indiquant avec autant de clarté que de douceur les moyens de croire, il écrivait au jeune chercheur en se mettant très adroitement à son point de vue : « ... Vous craignez que, dans un siècle sceptique, une âme sincère et courageuse soit exposée à chercher toujours sans trouver jamais. Oh! mon ami, il n'en est pas de la sorte. Quand on cherche on trouve : *quærite et invenietis* et *inquirentibus se remunerator sit.* Seulement il y a une manière de chercher. Il faut chercher avec sincérité : c'est ce que vous faites; avec courage et persévérance : c'est ce que vous faites aussi, j'en suis sûr. Et, si vous me permettez d'ajouter ce mot, chercher ce n'est pas seulement lire, réfléchir, étudier, et quelquefois à la sueur de son front;

chercher c'est encore prier, c'est-à-dire chercher avec Dieu, ne pas chercher seul. Il y a donc une prière que je conseille à ceux qui n'ont rien de votre foi et que, par conséquent, votre foi chrétienne doit accepter. C'est chaque soir, ou chaque matin, une invocation au Père céleste, telle que le cœur sait la trouver, pour qu'il nous envoie sa pleine lumière; et j'ajoute enfin, parce que vous êtes digne que je vous tienne ce langage, que la plus efficace prière auprès de Dieu c'est encore la pureté du cœur et de la vie. »

Gabriel Monod, en véritable protestant, en homme sur qui l'individualisme protestant avait mis sa marque et devait toujours la laisser, répondait que chez les réformés dès que l'enfant sait lire on lui donne une Bible, que c'est *sa* Bible, qu'il en reçoit l'enseignement, mais qu'il y met aussi ce qu'elle lui inspire, et il se demandait si, comme chaque enfant a sa Bible, chaque homme ne devait pas avoir sa vérité à soi. C'était si bien poser la question que c'était aussi forcer l'évêque à formuler l'essence même de l'esprit catholique. Il n'y manqua pas, tout en observant ces ménagements envers les personnes et ces scrupules à manier les âmes sans les blesser qui faisait partie de son enseignement; et la page qu'il écrivit alors est une des plus belles et une des plus vénérables que je connaisse.

« ... Je dois vous le dire d'abord, pour répondre à un sentiment que vous m'exprimez, dans nos luttes de doctrine, dans notre défense de la vérité, nous distinguons toujours l'homme des erreurs par lui professées et nous réservons toujours la question de bonne foi. De la bonne foi Dieu seul est juge.... Quant aux erreurs, nous ne pouvons professer pour elles ni indifférence ni complaisance; nous les croyons funestes et nous les combattons; notre foi, en un mot, est une foi réelle, sérieuse et non pas une opinion vaine. C'est la foi dont parlait saint Paul quand il disait : « Dieu nous a donné des pasteurs et des docteurs, un corps enseignant. Et pourquoi? « *Ut non simus sicut parvuli, ut non circumferamur omni vento*

doctrinæ. » Voilà pourquoi le vrai chrétien ne cherche plus.... Sans doute il y a *fides quærens intellectum*; car la vérité révélée, toute stable qu'elle est, progresse en un sens, c'est-à-dire que notre intelligence et notre connaissance peuvent et doivent progresser et qu'il y a une vraie science de la foi. La vérité révélée est immuable comme Dieu même; mais, comme lui aussi, elle est immense. La foi catholique n'est [donc], en aucune sorte, l'immobilité. Quant à l'homme qui n'a pas la foi, c'est pour lui un devoir de la chercher. Vous me demandez si cette parole que je vous citais : *quærite, invenietis*, est dite pour chaque homme ou pour l'humanité, pour la vie présente ou pour la vie future; je vous réponds : elle est dite à la fois pour la vérité et pour chaque homme parce que le Seigneur a voulu le salut de tous et de chacun; pour la vie présente parce que... c'est la vie présente qui décide irrévocablement de la vie éternelle. L'homme ne passe point par une série d'épreuves et de vies. « De quelque côté que l'arbre tombe, il y reste. » C'est Notre-Seigneur qui l'a dit.

« Nous, chrétiens, qui croyons à la divinité de Jésus-Christ, nous ne pouvons pas regarder sa révélation et sa rédemption comme superflues; la vérité et la grâce qu'il a apportées aux hommes sont en dépôt quelque part sur la terre : l'homme ne peut pas être, après la venue de Jésus-Christ comme avant, laissé à lui-même, à ses incertitudes désolantes, à ses recherches sans fin : si Jésus-Christ est venu nous apporter l'adoration, les formes de l'adoration ne peuvent pas être indifférentes et changeantes. En un mot, s'il y a eu une révélation et une rédemption, il y a une religion positive divine. Heureux ceux qui en cherchent la pleine lumière! Plus heureux encore ceux qui l'ont trouvée! Chercher ce n'est pas avoir déjà trouvé, mais si la recherche est aussi pure, sincère et courageuse qu'elle doit l'être, un jour ou l'autre, au moment marqué par Dieu, on trouvera.... »

Et sur ce point précis : la Bible, interprétée par chacun, ne suffit-elle pas? qui est le point même et la

ligne du partage des eaux, il écrivait : « Sans aucun doute la Bible est la parole de Dieu, la Loi, comme disait autrefois Israël; mais parole muette, loi sans interprète. Voilà pourquoi, quand on ne consulte qu'elle, on y trouve tout, parce qu'on y met tout. Voilà pourquoi aussi il y a des jours « où la lecture de la Bible semble froide », comme vous me le dites. Mais il n'y a que les catholiques fidèles pour lesquels ce soit une lumière qui ne vacille jamais et qui éclaire et qui fortifie toujours. Mais je touche ici le point capital de nos divergences. Je m'arrête. Continuez, mon cher ami, à chercher, comme vous faites, et je continuerai, moi, à prier de tout mon cœur pour votre âme. Dieu sait si vous croirez un jour comme moi. En attendant cette communion de croyance, laissez-moi embrasser toujours votre âme dans une communion de charité et d'espérance. »

Ses lettres de direction adressées aux personnes qui croient ont naturellement un autre caractère; elles sont d'un moraliste et presque uniquement d'un moraliste. Or Mgr Dupanloup a été un moraliste excellent. D'abord il semble (car quand on ne connaît pas les personnes auxquelles il s'adressait, il faut dire il semble) avoir eu une très vive intelligence des caractères. Les portraits qu'il fait, en passant, des personnes qu'il dirige sont d'une netteté, d'un relief qui donnent l'impression qu'ils sont terriblement exacts. Exemples :

« Toute cette vie mauvaise [qui a été la vôtre] se réduit à un profond désordre qui a toujours été croissant, s'étendant, se fortifiant, jusqu'à l'époque où Dieu vous a frappée par miséricorde une première fois, puis une seconde, puis une troisième. Ce désordre, si Dieu ne l'avait pas arrêté, se fût emparé de votre être tout entier et vous eût dépravée autant qu'une créature peut l'être. L'amour-propre, l'amour de vous-même, la jouissance de vous-même, poussée jusqu'à l'enivrement, jusqu'à un inconcevable aveuglement, jusqu'au mépris du prochain, jusqu'à une indifférence égoïste, poussée jusqu'à la folie des pensées par lesquelles

vous croyiez devoir être une créature à part, distinguée et heureuse entre toutes, poussée jusqu'à l'ingratitude envers vos proches les plus chers, malgré leurs vertus, leurs bontés, leurs mérites, et vous ayant inspiré l'incroyable conviction qu'en vous mariant vous deviez être essentiellement heureuse et maîtresse.... »

Autre, aussi vivant et du reste aussi sévère et où est bien curieusement établie la différence, immense, du reste, entre la faculté d'aimer et la bonté : « J'ai parlé de votre défaut de cœur. Ce mot serait bien dur s'il n'était expliqué. Comment puis-je m'en servir, moi qui vous ai dit que Dieu vous avait donné un cœur admirable? Oui, mais je vous ai dit aussi que ce cœur, que Dieu, selon l'expression de saint François de Sales à sainte Chantal, a fait pour aimer si puissamment, si vigoureusement, est un cœur qui se donne tout entier et qui se donnera peut-être un jour tout entier à quelqu'un qui n'en sera pas digne; mais dans le détail il se donne bien peu. Ce qui se nomme la bonté semble lui manquer, et je ne puis m'empêcher de craindre l'impétuosité de ce cœur, sa froideur apparente et son extrême tendresse, son élévation, sa noblesse même. Je crains que tout cela ne se trompe un jour et ne se trompe à jamais. Je crains d'autre part je ne sais quel esprit de plaisanterie et de moquerie qui est la ruine de toute bonté du cœur, qui est l'un des esprits les plus tristes à voir lorsqu'il vient à la traverse des grandes choses, des choses tendres et pures, des meilleures affections. Il rabaisse et diminue tout; il arrête tout élan. L'amour-propre et la vanité qui l'inspirent changent en une triste vulgarité l'or pur de la nature la meilleure et c'est un péril que je redoute pour vous. Assurément je ne blâme ni la gaîté, ni l'amabilité, ni l'enjouement; mais il y a une gaîté de mauvais aloi; défiez-vous-en. Elle se reconnaît d'ailleurs à des traits qu'on peut observer facilement.... Demandez à ce divin esprit la lumière et la force; qu'il daigne y ajouter la bonté. De ces trois dons naîtra l'humilité qui les gardera tous les trois, l'esprit de pénitence et peut-être

les larmes chrétiennes dont vos yeux et votre cœur ont quelque besoin; et de tout cela naîtra peut-être cette grande chrétienne dont je vous ai parlé, que Dieu a préparée, qu'il attend, que vous ne lui ferez pas toujours attendre. Vous lui rendrez enfin amour pour amour, à lui qui est seul digne d'être bien aimé. Et, s'il m'est permis de me souvenir ici de moi, vous me donnerez par là la seule grande consolation que mon âme aime à rencontrer sur la terre. »

Ces lettres, à les considérer dans leur ensemble, sont toutes pleines d'un stoïcisme actif, d'un stoïcisme agissant et amoureux de l'action, c'est-à-dire, on n'a pas besoin de m'en faire apercevoir, d'un stoïcisme très éloigné du stoïcisme ancien et beaucoup meilleur que lui, mais enfin d'un stoïcisme fondamental, qui seulement, et c'est une très grande différence, se dépasse et va plus loin que lui-même. Il consiste en ceci : étudiez-vous, connaissez-vous, maîtrisez-vous; et ceci est le stoïcisme proprement dit. Mais pourquoi? Pour agir de toutes vos forces à dessein de rendre les autres le plus heureux possible, et c'est ceci que j'appelle un stoïcisme qui se dépasse.

Avant tout, l'examen de conscience, c'est-à-dire étudiez-vous, connaissez-vous pour vous dominer et vous maîtriser : « Les détails que vous me donnez de votre retraite me consolent extrêmement. Il est bien manifeste que Dieu bénit ces retraites et vous y fait recueillir des biens très précieux. Soyez très fidèle aux grâces et aux impressions que vous y recevez. Je crois aussi qu'il vous serait très utile de relire tous les mois ce que vous y aurez écrit. Cette lecture, faite en deux ou trois méditations, le matin, vaudrait mieux pour vous que bien des livres. Je bénis Dieu de toutes les grâces qu'il vous a faites pendant ce temps.... Quant à la mort de l'amour-propre [amour de soi], c'est plus difficile et je crois vraiment qu'il ne faut pas s'y attendre de sitôt. S'il s'en va avec notre dernier soupir nous aurons du bonheur. Il faut donc en prendre son parti humblement, courageu-

sement et même joyeusement, comme dit saint François de Sales, se prenant soi-même en pitié et en commisération, sans faiblesse toutefois et sans connivence. Cela est encore plus nécessaire quant à la dissipation et à la légèreté de l'esprit. Sur ce point il faut se résigner à une jeunesse et même à une enfance perpétuelles.... Tenez le plus possible votre âme dans la paix. Notre-Seigneur est le prince de la paix; tout ce qui trouble vient du démon. La paix, la paix, voilà ce que vous devez tous les jours demander à Dieu.... »

Voilà pour l'examen de conscience. Mgr Dupanloup y revient sans cesse; mais à peu près dans les mêmes termes et nous pouvons abréger. Ce que cette étude de soi-même, humble et détachée autant qu'on pourra la faire telle, nous apprendra d'abord, c'est à dominer, à comprimer et à pacifier et rasséréner toutes les passions, tous les sentiments, *même les bons*, qui eux-mêmes ont besoin d'être ramenés au calme, d'être *détumultués*, si l'on peut ainsi dire.

L'amour maternel, par exemple, ne doit pas être « une mer en furie; cela ferait chavirer votre barque et peut-être celle des autres ». La joie et la peine, même raisonnables, doivent être surveillées et par cela même pacifiées : « Parmi les résolutions dont vous me parlez [en vrai directeur de conscience il aime à donner comme conseil à ses dirigés ce qu'ils ont pensé eux-mêmes en le précisant, ou à leur attribuer, comme parties d'eux, les pensées qu'il a à leur sujet], parmi les résolutions dont vous me parlez je n'en connais pas de plus importante que celle de modérer vos impressions de joie ou de peine. N'oubliez pas qu'il n'est jamais permis ou du moins qu'il est toujours dangereux de s'abandonner à la peine ou à la joie, même les plus légitimes. Cet abandon de soi affaiblit toujours, nuit à la vigueur des facultés et prépare quelquefois la ruine des plus solides vertus. Quoi de plus légitime que la douleur d'une mère qui a perdu son enfant? Je suis assurément loin de dire qu'il faille se la reprocher; mais j'affirme qu'il ne faut pas s'y

abandonner. S'abandonner à la joie est encore plus dangereux que s'abandonner à la douleur.... » — « Je me borne à ces deux choses très importantes : Ne vous laissez pas absorber par le torrent de vos pensées; vous savez qu'avant tout vous ne devez pas vous abandonner à vos sentiments, même aux meilleurs, il faut que vous les gouverniez toujours.... »

C'est à cette condition que l'on acquerra, entre autres vertus, celle-ci, si importante dans la vie domestique et dans la vie sociale, l'égalité de caractère et d'humeur. Le pire défaut social c'est le caractère fantasque : « En vérité, écrit Mgr Dupanloup à une jeune fille, il faut attaquer résolument, directement, définitivement ce caractère violent et fantasque. Du moment que Dieu ne vous appelle pas à la vie religieuse, il faut vous délivrer de ce caractère, avec l'aide de Dieu, avant d'entrer dans le monde et d'y chercher un établissement où vous ne trouveriez et ne donneriez qu'une vie intolérable. Du reste, ma chère enfant, ce qui me donne bon espoir en vous offrant ces conseils dont mon affection inspire la rudesse, c'est [toujours sa méthode qui consiste à persuader aux dirigés qu'ils se dirigent déjà eux-mêmes d'une façon assez judicieuse], c'est que vous-même sentez et écrivez sur ce sujet aussi sévèrement que moi. Mais l'important ce ne sont ni les sentiments ni les paroles, mais l'action, l'action résolue.... Quelque grand que soit le monde, je ne connais ni plaine, ni vallée, ni montagne où un caractère difficile ne soit insupportable à soi-même et aux autres. C'est donc lui qu'il faut dompter sur place comme on dompte, dit l'Écriture, les bêtes sauvages.... C'est la condition *sine qua non* d'un bonheur quelconque, d'une vertu quelconque et du salut éternel. Sans cela, offrir son dévouement et accepter la vie et le dévouement de qui que ce soit, c'est tout simplement tromper et trahir au premier chef. Est-ce bien entendu?... »

Il faut combattre encore ces découragements si naturels à l'homme, mais précisément qui font partie de cette

nature qu'il faut dompter en nous par une lutte opiniâtre et éternelle :

« Pourquoi parler de découragement? Sachez que le découragement n'a jamais raison et il ne peut mener à rien de bon. Prenez paisiblement, courageusement vos devoirs, tels que chaque jour les amène, et faites de votre mieux. Après quoi, ayez confiance. La confiance c'est l'amour et Notre-Seigneur veut qu'on le serve avec amour, comme un père qu'il est et comme des enfants que nous sommes. Vous me dites que vous ne valez rien du tout : il faut toujours penser cela; car c'est bien vrai, qui que nous soyons, quand nous regardons ce qu'ont été les saints; mais il ne faut pas s'en tenir à ce gémissement; il faut agir et faire tous les jours, s'il se peut, un petit pas en avant.... Ce qui vous aiderait en tout cela, ce serait le : *je veux* de la générosité. Tâchez donc de le dire et de le pratiquer. S'il vous faut un surcroît de patience et de courage, c'est à la générosité divine dont vous recevez chaque jour le gage qu'il faut le demander. »

« Je vous ai dit bien des fois que vous tenir là, à l'état de saule pleureur, n'est pas ce que Dieu veut de vous. Et je crois bien que vos tristesses inutiles vous empêchent de donner au Bon Dieu les fruits que les grandes grâces qu'il vous fait devraient produire. J'ai sous les yeux, dans cet admirable pays, un arbre fruitier tout en fleurs. Les fleurs tomberont; mais les fruits ne tarderont pas à venir. Faites de même! Quelques difficultés que vous éprouviez, pourquoi donc incliner si vite au découragement? Quelle vie n'a pas ses épreuves? Ce qui vous paraît douloureux vous est salutaire et vous deviendra plus facile. A mesure que vous recueillerez en paix, sinon encore en bonheur, les fruits de votre sacrifice, ce sacrifice vous semblera plus doux. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité. Je vous demande donc d'être fidèle et généreuse, de suivre de votre mieux la voie que je vous ai tracée, de ne pas croire qu'en mon absence le Bon Dieu ne peut pas suppléer à ma pauvreté; en un mot de servir Dieu simplement et d'un cœur cou-

rageux. La constance à suivre un chemin est le meilleur moyen d'y marcher sans peine. Ne laissez pas fondre le temps entre vos mains; car c'est le trésor de Dieu. »

Ces préparations faites et du reste qu'il faut faire toute sa vie et renouveler sans cesse, la chose à fuir plus que tout, c'est l'oisiveté et la chose à pratiquer constamment, dans quelque situation que l'on se trouve, c'est le travail. Aucun directeur n'a plus recommandé, peut-être n'a recommandé autant que Mgr Dupanloup, l'action continue, le travail quotidien. Il ne fallait pas qu'on allât *opposer*, quand on conférait avec lui, la vie contemplative à la vie d'action et prétendre que l'une fait tort à l'autre. Il prétendait, et avec une conviction où sa propre vie ne pouvait que le confirmer, qu'elles se concilient merveilleusement et qu'elles s'aident l'une l'autre de telle sorte que c'est l'une sans l'autre qui est dangereuse et qui est funeste : « ... J'espère, au contraire, qu'avec une grande fidélité à vos exercices religieux, à vos heures de récollection et de prière, à vos communions surtout, ce mélange de vie pratique *fortifiera*, *loin de l'affaiblir*, votre vie d'âme et d'esprit; car tout cela est pour vous le devoir et le devoir n'est pas incompatible et peut toujours s'harmoniser avec la piété, avec la vraie et solide vertu chrétienne. »

« Il n'y a pas à vous plaindre de la multiplicité de vos devoirs ni comme mère ni comme maîtresse de maison; vous pousseriez bien d'autres cris si vous sentiez vos journées vides et stériles. Vaquez à chacun de ces devoirs et à tous, posément, paisiblement, simplement, dans une grande possession de vous-même. Quant au trouble inévitable que l'action apporte toujours avec elle, la bonne volonté, l'attention et l'habitude, aidées de la grâce de Dieu, vous apprendront, je l'espère, à vous recueillir et à rentrer promptement en vous-même; c'est cette solitude-là qu'il faut désirer et que vous parviendrez à trouver au milieu même du mouvement et de la foule. »

Il disait à une autre de ses dirigées : « J'aime mieux l'eau vive que l'eau stagnante; il y a moins de crapauds;

et puis le pauvre roseau y vit, agité, courbé, mais nourri par cette eau vive. Cette multitude d'occupations c'est l'eau vive dans laquelle Dieu veut que vous viviez et il préfère cela à la mollesse d'une vie et d'une eau stagnante. Mais sachez, au milieu de ces occupations, conserver votre âme dans la paix, le recueillement et la patience. »

A une autre qui lui disait : « Tout me froisse, tout me blesse; les humeurs sont chagrines, les caractères insupportables » : « Toutes ces plaintes c'est l'amour-propre [amour de soi] qui répugne à tout sacrifice. Il faut l'écraser, cet amour-propre. Mais vous, au lieu d'agir, vous gémissez. Est-ce là être généreuse? Non, c'est être, laissez-moi vous le dire, une petite poule mouillée. Vous êtes la femme de votre mari, la mère de vos enfants, la maîtresse de votre maison. Eh bien, soyez ce que vous êtes. Le devoir, voyez-vous, le devoir, voilà la vie. Il ne s'agit pas de sentir ou non des consolations; il faut vouloir et agir. »

A un de ses dirigés qui avait du penchant à l'oisiveté il adressait une lettre qui est tout un traité sur la loi du travail et qui est peut-être le meilleur traité qui ait été écrit sur cette question. On y sent d'abord un bon sens et une sagesse profonds; mais aussi comme une passion qui s'enflamme et qui gronde rudement. Évidemment Mgr Dupanloup a une véritable horreur du paresseux et de l'oisif. Les socialistes ne sont pas plus indignés que lui contre eux : « Vous voulez, parce que vous êtes né riche, parce que vous avez beaucoup reçu, ne rien rendre et ne rien faire; mais jouir à votre aise, vous poser, vous étendre orgueilleusement et paresseusement sur vos biens entassés et dire à votre âme : « C'est bien, vous avez de l'argent, des terres, des titres, une noblesse; il y en a pour des années; donnez-vous à votre aise du repos et des jouissances ». Eh bien, non! cela ne se peut pas; il ne se peut pas que la vie aille ainsi et que ceux-là précisément qui ont le plus reçu ne doivent rien, qu'il y ait pour eux en ce monde je ne sais quel privilège

insolent de mollesse, d'orgueil et de fainéantise.... Oui, par un bienfait de Dieu, celui qui accepte le travail et qui s'y dévoue y trouve le développement de sa nature et voilà pourquoi c'est l'ordre et la loi et le devoir. Celui qui s'y décide volontiers et allègrement y trouve même quelque chose d'heureux, d'attachant et de doux, tandis que celui qui en craint la peine trouve dans la misère, le vide et l'ennui de l'oisiveté, ces épines dont parle l'Écriture....

« Et c'est cela qui excite si ardemment mon zèle, non seulement pour les âmes qui me sont connues et qui me sont chères, mais pour cette masse de jeunes gens et d'hommes dans le monde, si bien doués quelquefois, qui pourraient tant donner à Dieu, à la Société, à eux-mêmes et qui perdent tout parce que le découragement les a gagnés ou que la mollesse les a envahis, parce que la conviction de la rigoureuse et impérieuse nécessité de cette grande loi du travail n'a pas saisi leur âme ni soufflé à leur cœur la généreuse énergie que je voudrais vous imprimer. Il n'y a pas, je le répète, d'illusion à se faire là-dessus; je ne comprends pas qu'un homme consciencieux et chrétien puisse se croire dans l'ordre quand il manque à cette essentielle prescription de la loi de Dieu, quand il ne prend pas sa part de la commune expiation et ne se résigne pas à mettre sur ses épaules ce joug imposé à tous les enfants d'Adam. Quand on vous demande d'occuper sérieusement, utilement votre vie, il ne s'agit pas d'une chose que vous puissiez, à votre gré, faire ou ne pas faire; ce n'est pas un conseil de perfection à l'usage seulement de ceux à qui il agrée; c'est une sentence divine rigoureuse, obligatoire. Vous êtes en face d'un devoir dont vous ne pouvez, dans votre conscience d'homme et de chrétien, vous affranchir. Il faut travailler, vous êtes pour cela sur la terre. Il faut prendre part à l'expiation infligée à l'humanité.... »

Et dans ce traité le pieux évêque appuyait ses paroles de toutes celles, concernant le travail, que l'on peut trouver dans les Livres Saints. Prévoyant très bien cette

objection : si le travail a été imposé à l'homme en expiation de son péché et comme châtiment, c'est donc que le travail, dans les idées mêmes de Dieu, est un mal et il est au moins naturel que l'on n'en veuille point ou qu'on y répugne; prévoyant cette objection, il fait remarquer que depuis l'homme puni et la terre maudite le travail plus lourd qu'auparavant est un châtiment, mais que même avant la terre maudite et l'homme puni, il était déjà la loi de l'homme, de l'homme innocent et plaisant à Dieu; car il est écrit : « *posuit eum in Paradiso ut operaretur eum* », et non pas pour qu'il s'y couchât dans l'oisiveté. Et depuis la chute le travail a deux caractères : en tant que loi primitive il est encore un bonheur, en tant que rendu plus rude comme châtiment, il est une peine; et une peine qui pèse sur tous les fils d'Adam sans exception, depuis celui qui est assis sur un trône jusqu'à celui qui est couché sur la terre et dans la cendre, *a residente super sedem gloriosam usque ad humilitatem in terra et cinere*; depuis celui qui porte la couronne, jusqu'à celui qui peine dans un lin grossier, *ab eo qui portat coronam usque ad eum qui operatur lino crudo.*

Job dit : « L'homme naît pour le travail comme l'oiseau pour voler ».

L'Écriture dit : « L'oisiveté enseigne tous les vices ».

Elle dit encore : « Le paresseux a été lapidé, non pas avec des pierres », il n'en était pas digne, « mais avec de la boue ».

Elle dit plus : « Le paresseux a été lapidé avec la bouse des bœufs et tout homme qui l'aura touché secouera sa main ».

Elle dit encore : « Comme le vinaigre aux dents, comme la fumée aux yeux, ainsi est le paresseux à ceux qui lui ont donné quelque mission ».

Elle dit encore : « J'ai passé par le champ du paresseux et qu'est-ce que j'y ai vu? Les orties avaient tout rempli, les épines en couvraient toute la surface, les pierres de la clôture étaient renversées et éparses. »

Elle dit encore : « Le chemin des paresseux est comme

une haie d'épines; la voie des justes est une voie qui n'a pas d'obstacle ».

Elle dit encore : « L'homme d'oisiveté est un sot de premier ordre ». — « Que voulez-vous de plus? » ajoute vertement l'évêque.

Saint Paul a dit avec sa sainte rudesse : « Que celui qui ne travaille pas ne mange pas! » Et il disait de lui-même et de ses amis : « Nous n'avons pas mangé un pain que nous n'avions pas gagné; nous avons travaillé le jour, la nuit, pour n'être à la charge de personne.... Vous savez que les choses nécessaires à notre subsistance ce sont nos mains qui nous les ont fournies.... Souvenez-vous de notre travail, de nos fatigues; nous avons travaillé pour n'être à charge à aucun de vous; voilà comment nous avons prêché au milieu de vous l'Évangile. »

Il dit encore : « A ces hommes et à ces femmes-là nous ordonnons et nous demandons en grâce, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'ils se taisent d'abord et ensuite qu'ils travaillent et qu'ils mangent ainsi leur pain ».

« Un autre apôtre, ajoute l'évêque, n'a pas contre les mêmes gens improductifs et fainéants des paroles moins dures. Ces gens-là — le trait est sanglant — ne sont à ses yeux bons qu'à table; il les représente « festoyant sans remords et sans crainte, nuées sans eau qui ne produiront jamais rien, arbres d'automne sans fruits, deux fois morts, déracinés. » Ou plutôt, portant dans leur oisiveté de tristes fruits qu'il désigne suffisamment dans cette image intraduisible : « Vagues agitées jetant comme une écume toute leur confusion et toutes leurs hontes, astres dévoyés auxquels est réservée à jamais la tempête des ténèbres ».

C'est, sous une autre forme et d'autres images, l'anathème prononcé ailleurs dans les saintes lettres contre les hommes d'oisiveté : « La fonction des hommes d'oisiveté et de plaisir sera balayée à jamais ».

Mais de ces grandes paroles les premières sont de la Bible et les autres sont des apôtres. Qu'a pensé de l'oisiveté et du travail Jésus-Christ lui-même? Mgr Dupanloup

s'efforce de montrer que Jésus, lui aussi, a ordonné expressément le travail.

Il a dit : « Travaillez et faites le bien pendant que vous avez la lumière; cette vie n'est qu'un jour, puis la nuit vient pendant laquelle on ne peut plus travailler ».

Il a dit : « Je vous ai placés sur la terre afin que vous alliez et portiez des fruits et que vos fruits demeurent ».

Il a dit : « Déjà la cognée est à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ».

Il a dit : « Un homme avait un figuier planté dans sa vigne; il vint pour en cueillir les fruits et n'en trouva pas. Alors il dit au cultivateur : il y a trois ans que je viens chercher du fruit de ce figuier et que je n'en trouve aucun, il faut le couper. Pourquoi occupe-t-il la terre? Le vigneron dit : Maître, laisse-le encore cette année; je vais bêcher la terre tout autour et y mettre du fumier et peut-être il fructifiera. Sinon, après cela, vous le couperez. »

Il a dit encore cette claire parabole des ouvriers et du père de famille. Quelle rudesse, quel reproche dans cette vive et méprisante question : « Pourquoi êtes-vous là tout le jour oisifs et désœuvrés? » et quelle autorité dans cet ordre : « Allez-vous-en aussi à ma vigne, à la peine, au labeur »?

Il a dit encore qu'un maître, en partant, avait laissé à l'un de ses serviteurs cinq talents, à l'autre deux, à un troisième un, qu'à son retour il demanda compte à chacun de l'argent à lui confié, que celui qui avait reçu cinq talents « avait travaillé avec les cinq talents à en gagner cinq autres »; que, de même, celui qui en avait reçu deux en avait gagné deux autres; que celui qui n'en avait reçu qu'un l'avait enterré, que le maître avait félicité les deux premiers; qu'au serviteur enfouisseur il avait dit : « Il fallait, toi aussi, confier mon argent à des banquiers et à mon retour je l'aurais retrouvé avec usure. Eh bien, qu'on lui enlève son talent et qu'on le donne à celui qui en a cinq et ce serviteur inutile jetez-le dehors dans le lieu des

ténèbres, là où il y a des pleurs et des grincements de dents. »

Je sais bien qu'à ces paroles de Jésus on en pourrait opposer d'autres où le travail ne semble pas recommandé. Je sais bien que Jésus-Christ a dit : « Ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger pour votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas; ils n'amassent rien dans des greniers; mais votre Père céleste les nourrit; n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux?... Considérez comment croissent les lis des champs; ils ne travaillent point, ils ne filent point; et cependant je vous déclare que Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu a pris soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs qui est aujourd'hui et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi!... Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice et le reste vous sera donné par surcroît. » (Matth., VI, 25.)

Je sais bien qu'il a dit encore : « C'est pourquoi je vous dis de ne point vous mettre en peine pour votre vie où vous trouverez de quoi manger, ni pour votre corps où vous trouverez de quoi vous vêtir. La vie est plus que la nourriture et le corps plus que le vêtement. Considérez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'ont ni cellier ni grenier; cependant Dieu les nourrit. Et combien êtes-vous plus excellents qu'eux.... Considérez les lis et voyez comme ils croissent; ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous déclare que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux. Que si Dieu a soin de vêtir ainsi une herbe qui est aujourd'hui dans les champs et qu'on jettera demain dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi!... Ce sont les païens et les gens du monde qui recherchent toutes ces choses et votre Père

sait assez que vous en avez besoin. C'est pourquoi cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données aussi par surcroît.... » (Luc, XII, 22.)

Je sais que ces textes peuvent être considérés comme étant en désaccord avec ceux que Mgr Dupanloup a cités. Je sais aussi que l'on peut dire que les textes cités par Mgr Dupanloup ne sont point du tout un éloge ni une recommandation du travail. Je sais que le texte qu'il cite ainsi : « Travaillez et faites le bien pendant que vous avez la lumière.... » (du reste sans mettre de guillemets) est celui-ci : « Il faut que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé pendant qu'il est jour; car la nuit vient dans laquelle personne ne peut agir » (Jean, IX, 4), et qu'il n'est là aucunement question du travail.

Je sais que dans le texte : « Je vous ai placés sur la terre afin que vous alliez et portiez des fruits et que vos fruits demeurent » (Jean, XV, 16), il est question de prédication et non de travail.

Je sais que dans le texte : « Déjà la cognée est à la racine de l'arbre; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu » (Luc, III, 9), il est question de vertu et non de travail.

Je sais que dans la parabole du figuier (Luc, XIII, 6), il est question non de travail, mais de vertu encore et aussi d'indulgence, le prêtre disant à Dieu : « Ne frappez pas encore le pécheur, mais laissez-moi le cultiver encore une année ».

Je sais que dans la parabole de la vigne (Matt., XX, 1), il n'y a point la moindre rudesse dans le propos du maître aux ouvriers de l'onzième heure : « Pourquoi demeurez-vous là tout le long du jour sans travailler? » puisqu'aussitôt qu'il lui a été répondu : « Parce que personne ne nous a loués », il ne met point en doute leur parole et les envoie très doucement à sa vigne : « Allez-vous-en aussi, vous autres, à ma vigne »; et puisque, le soir, après qu'ils ont travaillé une heure il les paye autant que les autres, ce qui n'indique pas une grande horreur

de l'oisiveté et ce qui veut dire simplement qu'il n'est jamais trop tard pour rentrer au giron, que le royaume du ciel appartient aussi bien à ceux qui ont mérité tard qu'à ceux qui ont mérité de bonne heure et que du reste Dieu fait ce qu'il veut : « Ne m'est-il donc pas permis de faire ce que je veux? »

Je sais que dans la parabole des cinq talents ou des dix mines, ni dans Matthieu ni dans Luc (Matt., XXV, 41; Luc, XIX, 12), il n'est question de « travail », mais de « trafic » et de placement en banque : « Vous deviez mettre mon argent entre les mains des banquiers ». — « Pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent entre les mains des banquiers, afin qu'à mon retour je le retirasse avec les intérêts », et que la parabole des cinq talents n'est nullement une leçon de travail, mais de fidélité et signifie seulement qu'il faut prendre les intérêts de Dieu.

Je sais que quand Jésus parle de « travail », quand il en prononce le nom, il s'agit du travail évangélique et précisément, tout au contraire des paroles de saint Paul, il déclare que celui qui évangélise ne doit pas travailler de ses mains et doit être nourri sans travailler de ses mains : « Allez, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse ni sac ni souliers et ne saluez personne dans le chemin. En quelque maison que vous entriez, dites d'abord : Que la paix soit dans cette maison-ci. Demeurez dans la même maison mangeant et buvant de ce qu'il y aura chez eux; car celui qui travaille mérite sa récompense. Ne passez pas de maison en maison... »

Je sais tout cela et que Mgr Dupanloup ici sollicite sensiblement les textes et que jamais, au témoignage des quatre évangélistes, Jésus n'a recommandé formellement le travail.

Je crois même savoir pourquoi et que la raison en est que Jésus savait qu'il parlait à une race très dure, très rude, très âpre au gain qui devait plutôt être détournée du labeur âpre et tournée vers la contemplation et la méditation des vérités éternelles, et je crois que c'est là le sens de la parabole des oiseaux, de la parabole des

lis et de l'histoire de Marthe et de Marie; et je crois que Tolstoï, en faisant remarquer que le travail rend dur et qu'il y a en lui un excès aussi dangereux que l'excès opposé, n'a pas mal compris la pensée de Jésus.

Je sais et je crois tout cela; mais comme il est très vrai que le travail a été loué et recommandé par tout l'Ancien Testament et après Jésus par tous ses disciples, et comme aussi le sentiment de Mgr Dupanloup est, tout compte fait, tout à fait le mien, je ne puis me montrer comme lui en voulant beaucoup de ses sollicitations de textes et de ses respectables contresens.

Il y a assez souvent chez Mgr Dupanloup de ces interprétations un peu larges des Saintes Écritures. C'est ainsi qu'il écrit à de jeunes époux (*les Vocations différentes de la femme*, lettres publiées sous ce titre par Mgr Chapon) : « Je vous regarde aujourd'hui avec émotion et respect : un jeune ménage est une des plus touchantes œuvres de Dieu; il y a lieu de dire en le considérant ce qu'il en a dit lui-même au premier jour du monde : « Ce que j'ai fait est bon ». Or c'est de toute son œuvre et non pas de la création de l'homme et de la femme que Dieu dit cela ou plutôt que l'historien de la Genèse, inspiré de Dieu, dit cela à la fin du chapitre I : « Dieu vit toutes les choses qu'il avait faites et elles étaient très bonnes ». Et il dit cela ou l'historien de la Genèse dit qu'il le pensa, alors que, à la vérité, il avait créé l'homme et la femme (chapitre I), mais avant qu'il les eût unis et institué le mariage; car ce n'est qu'au chapitre II qu'il détache la femme de l'homme, qu'il la façonne et l'anime, qu'il la présente à l'homme, et qu'il institue le mariage. La parole « et son œuvre était bonne » ne se rapporte donc pas du tout à l'institution du mariage, ce qui ne veut pas dire que l'institution du mariage ne soit pas bonne; mais ce qui veut dire simplement que Mgr Dupanloup rapporte un texte à une chose à quoi il ne se rapporte point. Chicane assurément que ceci, mais qui contribue à prouver que Mgr Dupanloup, avec sa belle mémoire et sa belle précipitation, cite de souvenir, souvent, et avec une insuffi-

sante exactitude tant de souvenir que de démonstration.

C'est particulièrement dans sa direction des jeunes époux, dans ses considérations sur le mariage, sur la vie conjugale, sur ses difficultés, sur les vertus qu'elle exige et sur celles qu'elle produit qu'il est infiniment intéressant de suivre Mgr Dupanloup et qu'à le suivre on admire plus que jamais sa fine et profonde psychologie et sa noblesse d'âme et son élévation d'esprit et son admirable bon sens. C'est ici que je regrette le plus d'avoir à résumer et abréger.

Le mariage est un don de soi; mais comment faut-il entendre ce don : « ... Il faut bien le dire, ce don dans le mariage est si extrême, si impérieux qu'il en est presque révoltant; mais il est nécessaire, voulu de Dieu et il fait partie de son dessein, on ne le sait pas assez. Je le proclame parce qu'il le faut pour qu'on m'entende et qu'on me croie : on rêve au bonheur de se donner, de se pencher sur un autre être pour y trouver son propre reflet : ce n'est pas cela; on rêve de charmer avec ce qu'on est soi-même en se donnant à un autre : ce n'est pas cela; on rêve de combler ses lacunes et ses faiblesses personnelles en les alliant aux puissances d'un autre : ce n'est pas cela. Le don dans le mariage et comme le mariage l'exige, c'est de donner tout ce qu'on possède, non dans sa mesure et selon son choix; mais dans la mesure et selon le choix de celui auquel on le donne. Dès lors on ne s'appartient plus à soi-même; il y faut donc penser d'avance; car après c'est irrévocable et ceux qui ne se sont pas donnés de cette manière ne sont pas dans la vérité.... »

Mais pour se donner, avant tout il faut se connaître. Rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus rare; rien n'est plus nécessaire et rien n'est plus difficile. C'est pour cela qu'il faut s'y appliquer comme à un devoir absolu qu'on sera terriblement puni d'avoir enfreint :

« Rien n'est plus rare que de voir deux jeunes gens se connaître réellement, et il faut ajouter que la plupart des

malheurs innombrables des jeunes ménages viennent de là.... Les bons, les sages, les prudents, les chrétiens se connaissent assez pour se donner l'un à l'autre; mais presque jamais assez pour se rendre heureux l'un l'autre. Hélas! on se connaît au bout de vingt ans quand on s'est rendu mutuellement malheureux.... Croyez-moi, c'est une grande étude que vous avez à faire l'un de l'autre et vous surtout d'elle.... »

Il y a une chose qui est désastreuse en mariage, c'est précisément de ne pas vouloir se connaître, de ne pas vouloir voir les défauts, par exemple, l'un de l'autre. Cela, sans doute, part d'un sentiment qui est louable; c'est de la charité, c'est de l'amour. Peut-être. Mais il faut craindre que ce soit de l'aveuglement volontaire et par conséquent de la peur, du manque de courage : « Il ne faut ni affecter de se tromper soi-même par aveuglement d'amour-propre ni chercher à se tromper l'un l'autre par affection. J'ai vu des ménages très chrétiens, des époux excellents se persuader que la délicatesse de la fidélité conjugale, que l'amour même consiste à ne jamais voir les défauts de ceux qu'on aime et à exiger d'eux qu'ils ne voient jamais les nôtres. Qu'arrive-t-il de là? C'est que les défauts s'ajoutant les uns aux autres s'accroissent les uns par les autres; et par suite on voit des époux qui se diminuent, qui s'abaissent, qui se vulgarisent l'un l'autre, d'esprit, de cœur, de caractère, au lieu de s'élever, de s'ennoblir, de se perfectionner mutuellement. Je ne connais rien de plus malheureux que de mettre ainsi ses défauts en commun et pour ainsi dire en ménage, et d'aimer, de flatter les défauts l'un de l'autre. Ce triste et sot amour les nourrit, les double et fait qu'au lieu de s'élever par la mise en commun des vertus, on se déprécie misérablement l'un l'autre par la mise en commun des défauts. Qu'y a-t-il donc à faire? Simplement se mettre et se tenir dans la vérité. Sans doute il ne faut pas se juger témérairement, sévèrement, durement; il ne faut pas n'avoir d'yeux que pour les défauts de ce prochain si intime, il ne faut pas voir la paille et oublier la poutre. En un mot, en jugeant

ce cher prochain, il faut se juger soi-même, plus sévèrement encore; mais il ne faut pas s'aveugler sur soi-même et il ne faut pas s'aveugler sur autrui.... Il est triste de voir à quel dégré on tombe de haut, comme d'un quatrième étage dans la rue, quand on découvre tout à coup le vide et le faux de ce qu'on avait cru solide et vrai dans ceux qu'on aime. Non, l'amour vrai ne consiste pas à s'aveugler sur la nature et les défauts de celui qu'on aime; il consiste à le connaître et à l'aimer malgré ses défauts et je vais plus loin à l'aimer pour ses défauts mêmes; cela est facile si l'amour est surnaturel [si l'on aime en Dieu].... Sans doute c'est souvent une croix que l'on porte; les défauts de ceux qu'on aime sont toujours une croix pour ceux qui les aiment; mais c'est une croix qu'on porte avec amour, non seulement avec amour pour Dieu, mais avec amour pour elle-même; c'est une chère croix, avec laquelle on est heureux de vivre, de mourir et de se sanctifier.... »

Mais en revanche, si l'on doit être clairvoyant dans le ménage, il ne faut jamais être clairvoyant pour ainsi dire à l'extérieur. Il ne faut jamais parler, mari des défauts de sa femme, femme des défauts de son mari, que mari à sa femme et femme à son mari. Point de confidences pour soulager son cœur; point de confidences, fût-ce pour chercher une consolation. « Un autre devoir, c'est de garder cette croix et cette patience dans son cœur et de ne les révéler jamais au dehors. Dieu seul peut être et doit être le consolant et utile confident. Qu'une femme chrétienne, qu'un mari vertueux n'entretiennent jamais d'autres que Dieu de leurs peines et de leurs mécomptes. Surtout que jamais ils ne se permettent de faire, l'un de sa femme, l'autre de son mari, aucune comparaison désavantageuse soit avec celui-ci, soit avec celui-là. Quels que soient leurs défauts, ils sont, si je l'ose dire, parfaits l'un pour l'autre dans l'ordre de la Providence. »

Dans des cœurs droits il ne résultera de cette étude mutuelle et de cet enseignement mutuel que de la reconnaissance, qui, s'ajoutant à l'affection, la rendra plus

tendre : « Comment n'aimerais-je pas mon mari ? me disait une jeune femme ; c'est lui qui m'a rendue meilleure ».

Pour cela il faut qu'ils s'avertissent l'un l'autre de leurs défauts, avec bonté toujours, avec délicatesse, jamais dans un premier mouvement de susceptibilité ou d'humeur ; « mais dans un de ces bons moments, dans une de ces bonnes conversations de la fin du jour où l'on se dit tout, où l'on s'explique tout, où l'on se pardonne tout ».

Cette méthode, que le bon sens dicte et aussi la vraie charité, préviendra le désenchantement ou le fera moins amer ; car il faut s'attendre au désenchantement et parce qu'on s'y attend y remédier d'avance. On ne le connaîtra que faible si l'on s'est persuadé qu'il n'est pas qu'on ne le doive connaître. Le propre de l'amour est de croire que celui qu'on aime est un Dieu ; mais *quis ut Deus?* comme dit saint Michel. Le moment doit donc venir de la « décristallisation ». Il faut avant qu'il vienne le prévoir ; quand il est venu se fortifier contre lui par ce qu'il y a d'assurant et d'affermissant à le regarder en face et à se dire qu'il n'est que ce qu'il devait être :

« ... Je vous ai conseillé d'examiner quelle est la cause de ce vide affreux, de cette insatiabilité affamée qui va quelquefois jusqu'au désespoir.... Tout le mal, mon enfant, vient de ce qu'en vous l'amour est égoïste. Vous aimez pour vous et dès lors votre amour, après avoir été aveugle, est devenu exigeant, absorbant, insatiable et, aujourd'hui, cruel pour vous-même. Vous aimez votre mari beaucoup plus pour vous que pour lui-même et pour Dieu. Après avoir vu en lui un mérite et des qualités vraies, après avoir hésité quelques jours sur l'ensemble, tout d'un coup, sur quelques apparences, sur quelques lueurs, vous en avez fait l'idéal dont votre esprit et votre cœur avaient besoin, non pas pour le bonheur simple et réel de votre vie, mais pour l'enivrement de votre cœur. Vous aviez besoin d'admirer celui dont vous vouliez vous faire aimer ; mais vous vouliez aussi vous faire aimer par quelqu'un d'admirable. Vous aviez, comme toute jeune fille chrétienne, quelques aspirations raisonnables ; vous désiriez

un mari qui vous fît honneur, que vous pourriez estimer, respecter, qui vous donnât une existence indépendante quoique subordonnée. Tout cela était raisonnable; mais vous avez immédiatement dépassé cette mesure en voulant avoir un mari tout à vous, une possession absolue. Et vous l'avez aimé avec cette passion ardente dont lui-même était étonné avant votre mariage, avec ce besoin d'être aimée dont il lui était difficile d'éprouver et d'égaler l'ardeur.

« Et puis, instantanément, le mécompte est venu et vous avez dit : « Ce n'est que cela! » Et cela devait être et ce mot, ce terrible mot, ce désenchantement profond qui était inévitable, n'a pas cessé d'aller croissant jusqu'à maintenant. Votre amour-propre a été longtemps à se décider à avouer humblement l'erreur de vos anciens enchantements; quant à moi, je l'ai immédiatement comprise et voilà pourquoi je vous dis aujourd'hui : « Il faut aimer votre mari pour lui plus que pour vous et pour Dieu plus que pour lui.... Vous n'avez pas d'autre ressource que de bien entendre et de comprendre la parole de Notre-Seigneur : Renonce-toi toi-même; et cette autre divine parole : « Apprends de moi à être douce et humble de cœur et tu trouveras le repos de ton âme »; et encore cette si douce invitation : « Viens à moi puisque tu es dans la peine et dans le travail et je te soulagerai.... » Dieu vous a fait la grâce de comprendre le trésor d'une affection fondée sur une sympathie réciproque, sur une ressemblance immatérielle; le bonheur de deux êtres unis par ce qu'il y a de plus profond dans leurs âmes, l'amour pur en un mot. L'amour des âmes et non pas l'amour sensuel est le premier comme le plus grand des biens terrestres. Il n'est pas de sacrifice que l'on puisse regretter de lui avoir fait et certes Dieu ne défendra pas à deux époux vertueux d'y reposer leurs cœurs. Mais il faut que ce soit l'amour véritable, l'amour généreux et non pas l'amour pour soi, et c'est-à-dire l'ombre trompeuse de l'amour. Il faut que ce soit l'amour divin, l'amour profond, qui dure, qui grandit, qui vivifie, et non l'ardeur superficielle et passa-

gère qui s'éteint dans les retours de l'égoïsme après avoir jeté quelques flammes. »

Il faut se pénétrer encore, — pour prévenir les désenchantements et éviter les discordes, — se bien persuader et de l'égalité de l'homme et de la femme et de leurs attributions différentes, ce qui est en matière d'union conjugale la justice : « On ne connaît pas assez l'emploi de la justice, on l'ignore même entièrement et il est rare que chacun occupe dans son ménage la place qu'il y doit occuper. C'est un empiètement raisonné ou une confusion irréfléchie. L'homme doit avoir l'autorité, la femme le conseil; l'homme doit commander sans dominer, la femme doit obéir sans bassesse; ils ne sont pas plus l'un que l'autre, ils sont différents. » Ailleurs : « Voilà plusieurs années et de longs travaux que je consacre à l'éducation des jeunes filles. Dieu seul sait ce que j'ai dû faire d'expériences et d'observations pour arriver à approfondir ce sujet et ce qu'il me faut de courage pour attaquer, devant un monde illusionné, les idées reçues sur l'infériorité naturelle des femmes. Il peut y avoir des exceptions quand les facultés sont déplacées, mais je ne parle pas ici des exceptions. Il faut donc que l'homme dirige les affaires extérieures et que la femme gouverne les affaires intérieures. La *justice* est là; il est nécessaire de le bien savoir, afin d'éviter les conflits ridicules qui consistent, pour une femme, à trancher des questions d'administration sous le coup d'un caprice ou d'une boutade, et, pour un homme, à se mêler des détails du ménage pour lesquels il n'est point fait. »

Ce qui sépare un ménage ce sont les différences de caractère et l'incapacité, chez l'un ou chez l'autre, de s'en rendre compte. « Pour dire la vérité, cela [que l'affection dure] est impossible à la nature humaine [quand elle n'est qu'humaine]. Les défauts, les contradictions, les défaillances, des riens inexplicables, des exigences cachées, des indifférences affectées, que sais-je? des soupçons inattendus, des défiances absurdes; les uns ne se croient pas assez aimés, les autres pas assez estimés; on se dit

indifférent à toutes choses et on ne l'est à rien. L'un dissimule son mécontentement sous un air de philosophie et d'insouciance, l'autre ne se rend pas compte de certains défauts ni de certaines qualités; il s'effraie des uns sans raison et ne sait pas tirer parti des autres. L'un a un esprit très vif, très clair, mais spéculatif, l'autre positif et pratique. Tel autre, spirituel du reste, a quelque chose de vulgaire qui n'attache pas, et il est marié à un esprit élevé, auquel, par paresse, il ne s'allie pas. Les détails seraient infinis. J'aime mieux vous faire entendre Fénelon sur ce que devient l'affection naturelle :

« Demandez, voyez, écoutez. Que trouverez-vous dans toutes les familles, dans les mariages même qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions et des angoisses?... Quelque convenance qu'il y ait entre les deux époux, les natures sont toujours assez opposées pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue, où l'on se voit de si près, si souvent, avec tous ses défauts de part et d'autre dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues où l'on ne peut point être préparé. On se lasse, le goût s'use, l'imperfection toujours attachée à l'humanité se fait sentir de plus en plus. Il faut à chaque heure prendre sur soi et ne pas montrer tout ce que l'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain et ne pas s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche, on se devient une croix l'un à l'autre, on aime sa croix, je le veux bien; mais c'est la croix qu'on porte.... » Voilà, mes chers enfants, voilà ce qui est partout, ce que l'expérience révèle sans exception à tous ceux qui savent le fond des choses. Il faut aller au grand remède : il faut s'élever, s'aimer, se supporter, s'améliorer dans la charité de Dieu même.... »

Les ennemis du mariage sont nombreux. Ce sont, à n'en citer que quelques-uns, l'amour-propre, la mauvaise éducation de la femme relativement au mariage, les *inveterata*. L'amour-propre est non seulement l'ennemi

naturel du mariage, mais la proscription même de l'amour. Or il ne faut pas se dissimuler que les femmes ne sont pas imperméables à l'amour-propre : « Les femmes même chrétiennes et pieuses sont souvent délicates [sens classique : susceptibles], jalouses, épineuses, exigeantes dans toutes leurs affections. Pourquoi ? Parce qu'elles se recherchent presque toujours elles-mêmes, parce que leur amour-propre craint toujours de perdre et veut toujours gagner dans le commerce même qui semble le plus généreux et le plus désintéressé.... La vérité est que quand on est encore en soi, on n'aime rien que pour soi et la nature concentrée en elle-même ne peut éprouver qu'une affection bornée suivant sa mesure. C'est un cœur rétréci. Le plus grand amour dans un cœur égoïste a toujours des bornes étroites.... »

La mauvaise éducation des femmes relativement au mariage est chose fréquente; on peut même dire qu'en France elle est la règle. On élève les filles en France non pas pour en faire des épouses, non pas même en considération de leur futur rôle d'épouses, mais précisément comme si elles ne devaient jamais l'être : « Les femmes en France n'étant plus ni connues ni jugées ce qu'elles sont, leur éducation n'ayant pas été ce qu'il fallait pour les développer, leur destinée s'en ressent. Quand elles arrivent à l'âge d'entrer dans la vie et d'y occuper la place que Dieu a faite pour elles, comme pour chaque créature, elles ne sont pas prêtes pour cette place, cette place n'est pas faite pour elles et nul ne s'en aperçoit. Je précise : elles ne savent pas pourquoi elles sont faites et le monde, qui s'ouvre volontiers devant leur charme, ne le sait pas non plus; on n'a sur ce point que des opinions frivoles ou méprisables. Alors on les trompe, et si elles se laissent tromper, c'est fini; elles s'en vont dans des abîmes dont je n'ai pas à parler ici; ou elles se replient sur elles-mêmes, inquiètes, incertaines et désolées comme tout être qui n'a pas pu atteindre sa fin.... »

Contre ce fléau il n'y a qu'un remède : une éducation rationnelle visant ce que doit devenir la jeune fille, c'est-

à-dire épouse et mère. Ajoutez cette nouvelle habitude à prendre : laisser la jeune fille choisir elle-même son mari, la laisser étudier celui qu'on lui destine ou qu'elle se destine, permettre aux jeunes filles le mariage soit d'amitié, soit d'amour; ne jamais faire un « mariage de convenance ». Or on ne fait presque uniquement que ces mariages-là. « Les mariages se concluent pour toutes les raisons possibles, sauf la seule nécessaire, le dessein pour lequel l'homme et la femme sont faits, et cela est si généralement accepté que tout dans la société est organisé sur cette base.... Je n'exagère rien; j'ai devant moi mille exemples de ce que j'avance : une jeune fille écrit à son amie intime : « Voilà trois jours que je me promène avec un homme qu'on me propose pour époux; je dois me décider ensuite. Comme je ne puis rien en savoir et que cette situation ne peut se prolonger, il faut bien que je dise oui; je le connaîtrai après. » Une autre a reçu une proposition de mariage faite à ses parents et l'a acceptée en se méprenant sur celui qui l'avait faite, en croyant qu'il s'agissait d'un autre. Lorsque tout fut conclu, elle a découvert son erreur; mais qu'importe? les conditions extérieures étaient égales; il n'y avait pas de raison de changer d'avis sur l'individu. »

De là, de là surtout, les épouvantables désastres conjugaux dont le monde est témoin; de là aussi ceux, plus nombreux, dont il ne se doute pas et que les confesseurs connaissent : « O grilles mystérieuses et inviolables du ministère de la pénitence, qu'on peut appeler la seule ressource des pires souffrances, si vous étiez moins muettes que je dois l'être, vous diriez quelles larmes brûlantes vous avez vu verser et quelles terribles fautes ont fait commettre ces mariages dans lesquels le cœur, l'âme, la volonté de Dieu, les motifs sacrés et les motifs raisonnables n'avaient eu aucune part. Et le monde qui les avait vus s'accomplir les regardait de loin avec bienveillance : « Ce sont, disaient-ils des gens heureux; ils donnent des fêtes; ils y paraissent ensemble; quelle belle union! »

Enfin ce que j'appelle les *inveterata* ce sont les habitudes d'esprit prises avant le mariage et que le mariage met en déroute ou plutôt met en révolte. Une habitude d'esprit est une espèce de religion qu'une vie nouvelle, menée avec quelqu'un qui ne l'a pas, froisse, heurte et meurtrit à chaque instant. Comme une habitude nationale, une habitude, même individuelle, est une espèce de petite patrie et l'on se trouve dépaysé, non pas quand on la perd et au contraire quand on la garde, mais quand on vit avec quelqu'un qui a la singularité, l'étrangeté, « l'étrangèreté » de ne pas l'avoir. Et ainsi naît un sentiment que Mgr Dupanloup avec grande raison appelle, non l'aversion, non l'éloignement, mais l'exclusivisme :

« L'attachement aveugle de chacun pour les choses qu'il a toujours connues, pour les idées, les habitudes, les systèmes qui l'ont entouré depuis son enfance, les femmes y sont plus sujettes que les hommes dont l'éducation rompt souvent les habitudes et étend les idées. Combien de jeunes femmes se sentent malheureuses parce qu'elles n'admettent pas qu'on juge les obligations de la vie ordinaire autrement qu'elles l'ont toujours fait. Elles ignorent que, contrairement aux vérités éternelles, qui sont universelles et absolues, il y a beaucoup de vérités contingentes et d'exceptions aux règles sociales. Leur critique, intérieure d'abord, devient bientôt de la critique formulée, accompagnée de révolte. »

Je ne vois pas qu'en dehors de ces remèdes généraux Mgr Dupanloup indique un remède particulier à cette disposition fâcheuse. Il est évident que les remèdes sont ici : 1° une éducation féminine très libérale, c'est-à-dire qui fasse entendre de bonne heure que, comme le dit Mgr Dupanloup lui-même, il y a plusieurs demeures dans la maison du Père, et, réservées les vérités éternelles, des vérités relatives qui, si différentes qu'elles soient les unes des autres, sont honorables, acceptables, tolérables au moins et doivent être tolérées : la pire habitude

d'esprit est de croire qu'il n'y a qu'une manière d'avoir raison parce que quand vous avez cette idée-là, elle se traduit infailliblement par celle-ci : il n'y a qu'une manière d'avoir raison, qui est la mienne; 2° le mariage jeune; car si les *inveterata* existent dès l'adolescence, encore est-il qu'ils sont modifiables pendant toute la jeunesse et que ce n'est que plus tard que, pour avoir poussé de profondes racines, ils deviennent indéracinables.

Mgr Dupanloup n'a pas dédaigné, parmi les ennemis du mariage, de viser l'adultère ou le désir de le commettre. Sans doute il ne s'agit dans ce qu'il a été amené à écrire que d'adultère spirituel, intellectuel et, si l'on veut, d'adultère platonique, d'adultère blanc; mais, comme l'on commence toujours par celui-ci, c'est un traité sinon complet, du moins essentiel de l'adultère que Mgr Dupanloup se trouve avoir écrit et qu'il n'y a qu'à le féliciter très gravement et très respectueusement d'avoir écrit en effet, car il est admirable.

A un grand seigneur, à un très grand seigneur, à tout ce qu'il y a de plus grand seigneur, qui lui avait confié le sentiment qui l'entraînait, lui, homme marié, pour une femme qui n'était pas la sienne, Mgr Dupanloup écrivait :

« ... Vous cherchez un refuge dans les privilèges dont on peut jouir, quant à ses affections, lorsqu'on a trouvé en quelque créature le beau idéal à aimer. Ce refuge, je ne puis vous le laisser.... Ce qui fait votre illusion, c'est la droiture même de vos intentions et la beauté du but que vous croyez poursuivre jointes à l'ardeur du sentiment et à la douceur espérée d'une telle affection. Je le reconnais tout d'abord, nous ne sommes pas ici dans les bas-fonds et dans les choses indignes; elles vous répugnent profondément. C'est sur des sommets radieux que vous voulez vous tenir; mais c'est une de vos illusions, la plus subtile et la plus séduisante de toutes, de croire qu'à côté de ces sommets il n'y a pas de précipices, et

que vous pouvez y errer sans vertige.... D'abord, ce que j'ai à vous dire c'est que votre idéal n'est pas le vrai idéal; c'est l'idéal de votre imagination, l'idéal du besoin que vous avez d'aimer. Ce n'est l'idéal ni du devoir, ni de la foi, ni de la raison éclairée par la foi. C'est un idéal imaginaire, c'est un idéal fugitif et par là même c'est un idéal très dangereux.... Il ne faut pas chercher le beau idéal où il n'est pas et j'ajoute où il ne peut pas être. Est-ce que la créature que vous aimez est sans défaut? Elle en a moins peut-être que celle à laquelle votre vie est liée et que Dieu vous fait un devoir d'aimer malgré ses défauts qui vous font souffrir. Elle a peut-être plus d'esprit, plus d'élan, en un mot plus de belles qualités; mais il ne s'agit pas précisément de cela dans la vie telle que Dieu l'a faite; la question n'est pas de souffrance ou de jouissance, une question de « poésie ou de prose »; non, la question est de savoir, non pas seulement ce qui est le beau, mais aussi ce qui est le bien. L'un ne va pas sans l'autre, je le répète, et le bien n'est jamais contre le devoir.

« Où en êtes-vous à cet égard? Êtes-vous libres, l'un et l'autre? Non, vous n'êtes plus libres. Votre illusion est de raisonner comme si tous deux vous l'étiez. Mais tous les deux vous vous devez à d'autres, vous et votre affection.... Je vous le demande, en effet, cette nouvelle affection, au point où elle est, vous détourne-t-elle du devoir? Vous êtes obligé de répondre : oui, même dans vos sentiments les plus intimes.... Vous voyez bien qu'il y a là un excès. Car l'excès ne consiste pas seulement dans des fautes dont vous avez horreur l'un et l'autre; l'excès consiste dans l'envahissement du cœur. »

Après avoir, et avec quelle netteté impérieuse, posé, pour ainsi dire, ces principes, l'évêque entre dans l'analyse d'une amitié devenant passion et de tout ce qu'elle a déjà de coupable et ce qu'elle a déjà de dangereux :

« Quand l'amitié se change en passion et envahit l'âme, sans examiner si elle reste ou non pure et noble —

je ne dis pas heureuse ; car au moment de cet envahissement on se croit toujours heureux; mais ce bonheur, par une réclamation invincible de la conscience, se change bientôt en remords, — je vous déclare qu'elle cesse, par ce seul excès, d'être légitime et qu'elle est déjà coupable. Pourquoi? Parce que le cœur humain ne peut pas se partager et se donner ainsi à deux êtres. Manifestement ce qu'on donne indûment à l'un on le soustrait injustement à l'autre. Des deux affections, l'une obligée, l'autre non, sacrifier la première à la seconde, impossible, les faire coexister ensemble impossible encore. Elles ne coexistent pas parce que l'une a fait pâlir, a consumé, a dévoré l'autre et s'y est substituée. Elle n'a pas ce droit là, elle est donc coupable et il n'y a pas de beau idéal qui puisse ici être invoqué. »

Il creuse avec une vigueur de plus en plus grande et une sûreté de plus en plus inflexible la nature de cette affection illégitime parce qu'elle prend le train d'être exclusive et il écrit :

« N'en doutez donc pas, l'amitié poussée à ce degré où sans tomber encore dans les sens elle arrive à l'envahissement, n'est pas compatible avec une affection ordonnée; elle la relègue à un plan trop secondaire, elle la fait trop pâlir, bientôt elle la tuera. Je n'ai jamais rencontré une expérience contraire; c'est la marche inévitable du cœur. Il ne faut donc pas seulement la surveiller; il faut encore, de toute nécessité, lui interdire cette intensité, cette flamme, cet excès. Et pour cela, si l'on a eu le malheur de lui laisser prendre ce dangereux et illicite développement, au lieu de la régler et de la contenir tout d'abord, il faut faire courageusement les sacrifices devenus nécessaires pour guérir son cœur malade en immolant cette affection dans ce qu'elle a d'envahissant et d'illégitime. Ne voyez-vous pas en effet que c'est bien une maladie et que vous êtes sous le coup de la passion? Jugez-en par les exagérations, les injustices, j'allais dire la folie où elle vous entraîne : vous ne voyez plus que dans l'objet de cette affection la beauté morale et la valeur de la vie. Tout le mouve-

ment de votre âme, toute la joie de votre cœur, vous ne les concevez plus que là. En dehors de là rien ne vous semble plus possible en fait d'épanouissement et de joie et d'élans, et d'ardeur. Sans cette affection tout est vide, énervé, défaillant; sans elle point de grandes idées ni de sentiments ardents et profonds, mais seulement le terre à terre, le convenu, la banalité de ceux qui n'ont ni aspirations, ni idées. Sentez-vous que vous êtes en plein dans le chimérique, le romanesque, l'oubli flagrant de vos plus évidents devoirs? Car enfin n'est-ce pas la famille, c'est-à-dire la plus auguste chose que Dieu ait faite, que vous traitez ainsi? C'est là que vous ne voyez plus ni grandes idées, ni sentiments élevés ni profonds, mais ce que vous osez appeler, avec tous les romanciers et tous les dévoyés du monde, le convenu, la banalité et la prose. »

Prenant l'ennemi corps à corps pour ainsi dire, et c'est bien toujours sa manière, il demande à son dirigé ce que c'est bien, du reste, que cet idéal, qu'il faudrait toujours, quel qu'il fût, sacrifier à la raison; mais encore ce qu'est bien, à l'examiner, cet idéal et si au fond, et moins l'illusion qu'on s'en fait, il n'est pas très pauvre et très vide.

« L'objet qui vous fascine en ce moment a toutes les perfections, j'y consens; il les a pour vous puisque vous les lui prêtez. Et par conséquent vous jugez que cette affection ne pourra jamais s'attiédir ou défaillir. Ainsi toujours la passion se promet l'immortalité. O pauvre cœur humain! Nous savons ce que dure cette immortalité. Le temps fait un pas et soudain tout est changé. Pourquoi? Parfois l'on n'en sait rien; mais on est bien obligé de le voir; là où était la flamme il n'y a plus que de la cendre. C'est que, d'une part, notre cœur est infirme et changeant, il fléchit sous le poids même de la joie, même de l'amour et il est emporté par sa propre instabilité. Et, d'autre part, tout infirme qu'il est, avide pourtant d'un amour infini, mais ne pouvant le trouver dans aucun objet créé, si beau qu'il le suppose, il les

épuise tous et, quand il les a épuisés, il se sent de nouveau vide et souffrant. »

Il ne suffit pas de savoir ce que l'on pense et ce que l'on sent; il faut démêler ce que contiennent ses pensées et ses sentiments pour les peser au trébuchet, les juger et les estimer vraiment ce qu'ils valent :

« Vous plaidez sans le savoir pour le sophisme contemporain le plus destructeur de la famille et du bonheur et par conséquent de la vie, ce sophisme qui consiste à donner pour base au bonheur de l'individu, non le devoir fixe et immuable, mais l'éphémère impression et la passion passagère. C'est de là que partent tous les ennemis de la famille chrétienne pour réclamer le divorce. Vous n'allez pas jusqu'à cette conséquence, assurément; mais prenez garde, vous défendez le principe! »

Et, intrépide, très douloureusement intrépide, l'évêque enfin aborde le point terriblement délicat, celui du danger couru, que l'on ne croit point courir, mais qu'il est infiniment présomptueux de croire qu'on ne court point, et ici il trouve des formules précises, définitives qui sont admirables :

« Vous dites : cet amour est si noble et si pur! Autre illusion. J'admets, certes, que l'un et l'autre, en ce moment, vous repoussiez bien loin les profanations, les bassesses; mais vous ne craignez pas d'y tomber, et c'est en quoi votre présomption est téméraire et coupable. Vous n'êtes pas des anges, mais des hommes et, sachez-le, il n'y a que dans les romans à la Raphaël que l'on reste toujours des anges. C'est dur, ce que je vais vous dire; mais Pascal l'a dit avant moi : qui veut faire l'ange fait la bête; ce qu'il faut entendre en ce sens qu'il y a toujours une possibilité redoutable. Je dis d'ailleurs que ces combats où vous vous croyez toujours sûrs de triompher, vous n'avez pas le droit de vous y exposer quand même vous y triompheriez toujours. On ne joue pas avec le feu. Certes Dieu peut renouveler le miracle des trois jeunes gens dans la fournaise; il le renouvelle même tous les jours; mais ces jeunes hommes ne s'étaient pas jetés eux-

mêmes témérairement dans les flammes; on les y avait précipités. Vous parlez de ceux que Dieu a marqués du sceau de l'apostolat et de la chasteté; mais ceux-là même, leur sera-t-il permis, là où leur devoir et leur mission sacrée ne les protègent pas, de se laisser envahir par une affection pure tant que vous voudrez, mais dévorante? Ils tenteraient Dieu et périraient. La parole souveraine du Maître est là : Celui qui aime le danger y périra.

« Je conclus donc : coupable déjà par son excès, votre affection passionnée l'est plus encore par ses périls inévitables.... Vous comptez sur la grâce pour maîtriser ses entraînements et vous élever au-dessus de la nature; mais la présomption et la témérité n'appellent pas la grâce; elles la repoussent. L'expérience d'ailleurs montre combien de gens, qui commencent ainsi par la poésie de l'esprit, finissent par les sens.... Vous me demandez la lumière, la voilà. »

Et le remède? Il n'est pas dans une résolution soudaine et brusque, dans un grand éclat; il est dans la continuité d'une résistance douce et ferme contre soi-même :

« Il y a contre ce mal une hygiène; il y a, pour cette lutte une stratégie. D'abord la prudence. Fuyez, commencez par là. Évitez les rencontres et les correspondances. L'absence et le silence, deux grands moyens curatifs. Fuyez; et puis luttez. Intérieurement en châtrant l'imagination, en vous interdisant le rêve, en laissant saigner votre plaie sans la flatter, sans la toucher, car d'abord elle saignera; il faut vous y attendre; mais la guérison viendra. Extérieurement en reprenant tous les devoirs que vous avez négligés et dédaignés, en réveillant votre énergie d'action, amollie par ces jouissances de sentiment; en travaillant, comme travaillent tant de gens qui n'ont pas au cœur une affection de ce genre et qui n'en sont pas moins tranquilles et actifs et heureux. Tendez toutes les forces de votre âme et de votre volonté à tant de choses qui les réclament et qui ont semblé n'exister plus pour vous, aveugle que vous étiez pour tout ce qui n'était pas votre passion. Enfin et surtout priez; criez vers Dieu; refaites

toute votre vie chrétienne ; reprenez toutes vos pratiques, vos communions surtout avec la parfaite sincérité et le grand sérieux de la foi. Aimez Dieu, que vous n'aimez plus assez parce que vous aimez trop peu ceux que vous devez aimer ici-bas et trop cette créature que vous n'êtes pas obligé d'aimer. Oh! qu'un peu d'amour de Dieu aurait bientôt fait pâlir et ramènerait à sa juste mesure cette affection excessive et dévorante! Dites à l'Esprit saint, à l'Esprit d'amour : *Ordina in me caritatem.* Mettez en ordre mes facultés d'aimer ».

Et d'autre part à une très grande dame, à tout ce qu'il y a de plus grand en grande dame et qui était la femme du précédent correspondant, il écrivait à une autre époque (antérieure) : « ... Sans connaître le cœur de votre ami comme je connais le vôtre je l'ai jugé, du premier abord, noble et sincère. Si vous lui communiquez les observations que je prends la liberté de vous adresser, je ne doute pas que sa droiture n'y acquiesce à l'instant. Vous me dites « qu'un amour passionné peut rester absolument pur ». La longue expérience que j'ai du cœur humain et de la faiblesse humaine m'a toujours prouvé le contraire.... Rappelez-vous la parole de Notre-Seigneur. Parvînt-on, à force de contrainte à s'abstenir du péché grossier, il y aura toujours là des misères déplorables, l'amollissement du cœur, des pensées et des sentiments combattus mais profondément regrettables, l'embrasement de l'imagination et souvent toutes les révoltes des sens. Comment vous persuaderiez-vous qu'il soit permis d'entretenir dans des cœurs si fragiles, comme dit saint Paul, la cause de tant de périls et d'une telle perturbation morale? Ajoutez que cette passion, ces périls, cette perturbation vous les créez, vous les entretenez autant qu'il est en vous dans une autre âme, puisque vous désirez que votre affection soit partagée.

« Mais savez-vous ce qui peut se passer dans le fond de cette autre âme et les péchés, tout au moins intérieurs, que vous pouvez lui faire commettre?... Je pourrais ici

faire appel à des faits qui vous feraient voir de près le dérèglement de cet amour prétendu honnête; il me suffit de vous rappeler la parole de Notre-Seigneur : « Celui qui aura regardé une femme, qui aura pensé à elle *ad concupiscendam eam*, celui-là a déjà commis l'adultère dans son cœur ».

« Vous me faites une objection spécieuse et je veux y répondre : « Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, dites-vous, dans les conditions ordinaires du mariage. Je vis fraternellement avec mon mari depuis plusieurs années et tout porte à croire qu'il en est ainsi de l'autre côté. Nous sommes donc relativement plus indépendants et plus libres de notre for intérieur puisque nous avons renoncé à ces liens sensibles et déposé avec joie ce fardeau de la triste humanité. » Eh bien, je viens vous dire qu'une telle affection, même réduite à ces termes, est, non seulement très malheureuse, très dangereuse, mais très défendue. Je viens vous dire que même quand on vit, d'un consentement mutuel, dans une très légitime indépendance matérielle, cela ne donne aucun droit à l'indépendance et à l'infidélité du cœur.

« Cette infidélité du cœur est profondément contraire à la loi de Dieu, à l'institution divine, à la sainteté et à la dignité du mariage, à tous les serments que vous avez faits. Et d'abord je dis que c'est étrangement rabaisser le mariage, cette grande et sainte institution de Dieu, cette noble société, source de la famille et de toute la société humaine, que d'en réduire les devoirs à une fidélité matérielle, comme vous semblez croire que vous avez le droit de le faire. Le mariage chrétien, entendez-le bien, ce n'est pas seulement l'union des corps; c'est l'union des âmes. Quand Dieu a uni ces deux êtres dans une société indissoluble, si intime que des deux elle ne fait qu'une seule vie, une seule existence que la mort seule peut rompre, qui donne à l'un sur l'autre une telle puissance que ni l'un ni l'autre, dit saint Paul, ne s'appartient plus à lui-même : *Vir potestatem sui non habet sed mulier, nec mulier sed vir;* et ainsi ils s'appartiennent l'un à l'autre à

ce degré si extraordinaire et je dirais si abaissé, s'il n'y avait pas un but sublime; quand Dieu a fait cela, scinder l'œuvre divine, n'y laisser que la bassesse, en retirer ce qui en fait l'honneur et la dignité, c'est-à-dire l'affection, c'est-à-dire l'âme, et mettre tout cela ailleurs, je dis que c'est étrangement rabaisser le mariage et aller contre l'institution de Dieu, contre la pensée et la volonté divine.... A qui persuadera-t-on que de ces promesses, de ces serments, de cette sainte union, de ce contrat essentiellement moral et spirituel, il peut être permis d'excepter, de retirer ce qui en est le fond, l'objet essentiel, la substance intime, c'est-à-dire l'âme et le cœur?... Réfléchissez sérieusement et vous verrez que c'est tomber dans la plus bizarre et la plus grossière erreur que de supposer que dans le mariage on n'engage que le corps et non pas le cœur et qu'il pourra être permis de donner à un autre son cœur avec ce qu'il a de plus vif, de plus tendre et de plus passionné. »

Entrant dans le détail des choses en très bon moraliste, l'évêque fait ensuite une peinture de la vie conjugale d'où l'amour est absent et où même l'affection amicale est forcément combattue par une passion amoureuse qui se porte d'un autre côté. On croit rester amis, on ne peut même pas être amis; pour l'être il faudrait au moins, ne s'aimant plus, ne pas aimer ailleurs : « Il est certain que cet amour étranger glace l'amour légitime. Il inspire la froideur, l'indifférence mortelle pour une femme, pour un mari et souvent même pour des enfants. Et cela est inévitable; c'est dans la nature des choses. Lorsque le cœur se partage, l'amour en s'allumant d'un autre côté s'y porte avec violence et par là même se refroidit, s'éteint nécessairement là où il devrait toujours vivre. L'amour en dehors du foyer, précisément parce qu'il est l'amour défendu, s'irrite, s'exalte et l'emporte. Ne sentez-vous pas vous-même, tristement, que la passion sur laquelle vous avez eu la confiance de vous ouvrir à moi est de telle nature qu'elle est absorbante et qu'il n'est pas possible d'aimer deux personnes à la fois? J'en conclus immédia-

tement que vous ne pouvez pas en conscience l'accepter. Car que reste-t-il pour l'affection légitime? La froideur, l'indifférence, quand ce n'est pas la dureté, la sécheresse, quelquefois le dégoût et la haine. Même quand il n'y a que l'indifférence, que s'ensuit-il dans les rapports nécessaires? Quelle gêne, quel manque d'ouverture, quel ton officiel, bref, glacé! Il faut bien traiter ensemble les intérêts communs de l'éducation des enfants, des grandes affaires; on le fait alors sans expansion, sans confiance, avec contrainte, comme avec un étranger ou une étrangère. Et quand il n'y a pas d'affaires à traiter et qu'on se trouve cependant tête à tête, quel silence morne dont les enfants, dont les domestiques, dont tout le monde s'aperçoit!

« J'ajouterai ici une réflexion décisive que j'adressais à un de mes amis il y a quelques années. Que penseriez-vous, lui disais-je, de votre femme, l'auriez-vous regardée comme vous conservant la fidélité qu'elle vous devait, si, quand vous l'aimiez vous-même, elle avait donné son cœur à un autre; si, comme vous le faites maintenant, elle avait nourri pour un autre homme un amour passionné comme celui que vous nourrissez? Le jugement que vous auriez porté sur elle se livrant, je dirai le mot, à ce libertinage de cœur, appliquez-le à vous-même; car dans le mariage tout est égal. Les devoirs comme les droits sont les mêmes de part et d'autre.... »

Ainsi Mgr Dupanloup raisonnait, avec la plus haute raison, sur les choses du mariage et de l'amour conjugal. Mais la pensée directrice qui l'anime en tout ceci et qui domine absolument toute sa doctrine et qui reparaît à tous les instants dans ses propos est celle-ci qui est excellente, qui est admirable et pour dire mieux qui est la vérité : il faut surnaturaliser toutes les passions, et particulièrement les passions de l'amour et particulièrement l'amour conjugal; il faut les surnaturaliser pour les épurer et les épurer pour que, ne contenant plus rien d'impur, ni de caduc, ni de ruineux, elles restent toujours, et elles

demeurent constantes et, pour toute cette vie mortelle, participent de l'éternité.

« Le moyen en deux mots le voici : c'est, de l'affection naturelle, légitime et d'obligation, faire une affection surnaturelle. » — « Il faut aller au grand remède; il faut s'élever, s'aimer, se supporter, s'améliorer dans la charité de Dieu même. Il faut surnaturaliser votre affection, si vous voulez la conserver pour l'avenir, si vous voulez qu'elle ne souffre pas trop dans le présent. » — « La vérité est qu'en faisant aimer *pour Dieu*, la charité pure élève l'amour à une sublimité, à une tendresse, à une fermeté, à une fidélité incomparables : « Il est vrai, dit Fénelon, que nous aimerions mieux mourir que d'aimer quelque chose ou quelqu'un plus que Dieu. Il nous dit dans l'Évangile : si quelqu'un aime son père ou sa mère plus que moi, il n'est pas digne de moi. A Dieu ne plaise donc que j'aime plus que lui ce que j'aime pour lui. Mais j'aime de tout mon cœur et, comme dit saint François de Sales, de toute mon âme, de toutes mes forces, uniquement et incomparablement pour l'amour de lui, tout ce qui me le rappelle, tout ce qui me le représente, tout ce qu'il a voulu me faire aimer. »

« Il ne faudrait pas croire, toutefois, que cet amour surnaturel, même dans le mariage, soit toujours tendre et sensible. Non; mais il est toujours vrai, intime, constant, fidèle, *effectif*, et on le préfère, par le fond de sa volonté, à tout autre amour. L'amour surnaturalisé a même des transports et des tendresses admirables. Une âme qui serait bien à Dieu ne serait plus, ce qui arrive partout et si tôt même dans le mariage, desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : « Rien, dit Fénelon, rien n'est si sec, si froid, si dur, si exigeant, si absorbant, si fatigant qu'un cœur qui s'aime et se recherche en toute chose. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si constant, si aimable, si aimant qu'un cœur que l'amour de Dieu anime et auquel il inspire les plus nobles amours, l'amour filial, l'amour maternel, l'amour conjugal. »

Le lecteur ne sera pas sans doute fâché d'apprendre ou de se rappeler que cette théorie de la surnaturalisation de l'amour est exactement celle de Nietzsche qui a peu lu Fénelon et point du tout Mgr Dupanloup. Pour lui comme pour eux le plus haut degré de l'amour, difficile du reste à atteindre, c'est de s'aimer « non plus l'un l'autre, mais dans quelque chose de plus élevé que tous deux qu'on aime en commun », et ceci en langage philosophique n'est pas autre chose que l'amour en Dieu, que l'amour surélevé par la contemplation d'un but commun qui est au-dessus de nous, en un mot n'est pas autre chose que la surnaturalisation de l'amour.

Toute cette partie de l'œuvre de Mgr Dupanloup, que l'on pourrait intituler la pédagogie conjugale, est digne de sa pédagogie proprement dite et peut-être supérieure.

A peine quelquefois, très rarement, et qui s'expliquent par la précipitation naturelle au grand évêque, y remarque-t-on quelques fautes de goût. Par exemple, il recommande chaleureusement de ne se point quereller dans le ménage : « Je ne connais rien de si triste et de moins dans l'ordre que ces ménages où, sous prétexte de se corriger, on s'accuse, on se reprend, on se critique sans cesse. On prétend que l'amour conjugal n'en est pas atteint; je veux bien qu'il n'en meure pas toujours, mais assurément il en souffre dangereusement. »

— Eh bien, il a raison! — Je le crois. Mais ailleurs je le vois recommander la dispute : « Vous avez été étonnés tous les deux la première fois que je vous ai recommandé la dispute et très étonnés encore le jour où m'ayant dit : « Nous ne disputons jamais », je vous ai répondu : « Tant pis! » La vérité est que dans une société si intime, si constante, si on ne se donne pas la liberté de discuter et même de se disputer cordialement, c'est qu'on est gêné, contraint l'un avec l'autre; il y a là quelque chose qui empêche la libre expansion des âmes. Ces petites querelles fondées particulièrement sur l'observation affectueuse de vos défauts mutuels n'altéreront nullement la paix du ménage; je crois au contraire qu'elles y mettront une paix plus profonde

dans une union plus intime parce qu'elles vous assureront l'un l'autre de votre confiance réciproque.... Je suis charmé de voir que vous vous montrez en toute simplicité et cordialité ce qu'il y a de plus intime en vous et que vous arrivez même à la dispute cordiale. »

Je voudrais que Monseigneur conciliât ces textes. Pour moi je crois que toute dispute, même cordiale, doit être soigneusement évitée, même toute discussion sur les défauts et imperfections, et qu'il ne faut jamais aller plus loin que l'observation : « Je crains que vous n'ayez tel défaut. Réfléchissez-y. — Mais.... — Je ne discuterai point. Réfléchissez seul à seul (ou seule à seule) à ce que je vous dis. » Et je crois que la réflexion seul à seul sera infiniment plus profitable à l'amendement que la dispute, même cordiale.

Par exemple, encore dans un portrait, très beau du reste, qu'il trace d'une épouse chrétienne qu'il a connue, ce grain de tempérament hyperbolique qu'il avait en lui l'amènera à dire : « ... Et cela semble naturel, parce que la vie surnaturelle dont c'est le trait spécial est dominante en elle et qu'avant de se donner aux siens elle s'est donnée à Dieu. Au milieu de son bonheur elle souffrait, disait-elle, de ne lui rien donner. Il a fallu pour la rassurer la mort d'un petit enfant bien-aimé; elle l'a offert au ciel dans son berceau couvert de fleurs comme un autel. Alors cette mère, blessée de la blessure qui arrache et déchire le cœur, disait : « Il manquait à mon bonheur d'avoir donné quelque chose à Dieu. » C'est tout simplement héroïque! » — Je ne suis pas d'une assez haute spiritualité pour trouver ce trait héroïque; je le trouve même païen et abominable.

Mais il est très rare que Mgr Dupanloup, en tant que pédagogue conjugal et familial, sorte d'une doctrine qui est faite de ceci : bon sens ferme, pénétration psychologique peu commune, pureté et élévation d'esprit singulière, sens du divin.

Et, d'une façon générale, comme moraliste il se place, à mon avis, tout à côté des plus grands.

CHAPITRE X

L'ORATEUR, L'ÉCRIVAIN

ÉLOQUENCE CORDIALE ET ÉMOUVANTE DE MGR DUPANLOUP || DÉFAUTS DE L'ÉCRIVAIN || JUGEMENT SUR MGR DUPANLOUP, GRAND CŒUR, NOBLE ESPRIT || SES IDÉES SUR LA VIE DE L'ÉGLISE.

J'AI cité assez de Mgr Dupanloup pour que l'on voie, sans que j'y insiste, ce qu'il était au point de vue littéraire comme orateur et comme écrivain. Comme orateur il était large, abondant, un peu surchargé et impétueux. Ceux qui l'ont entendu se rappellent ce mouvement facile, ample et majestueux, et tout à coup ces *cris* qui s'échappaient de son âme ardente et qui remplissaient les voûtes de sa cathédrale. M. Johannet a écrit sur Mgr Dupanloup orateur sacré : « Il prononçait d'ordinaire un discours écrit; mais telle était la perfection de son action qu'il semblait improviser. Il savait se lever, s'asseoir, se mouvoir dans cette chaire étroite dont il paraissait le maître et le souverain, avec une aisance, une grâce et une dignité sans égales. D'autres ont eu une action plus originale et plus forte. Berryer, à la tribune, subjuguait son auditoire par la majesté de sa personne, la puissance de son geste, le timbre argenté de sa voix; personne à notre époque ne l'a égalé. Lacordaire avait un geste habituel d'un effet irrésistible, plus personnel, plus dramatique aussi; mais ce geste était presque unique. Chez l'évêque d'Orléans, l'action était variée, abondante, pleine de vie et de nuances, toujours appropriée à la situa-

tion et en rapport intime avec l'idée; d'ailleurs éminemment classique, c'est-à-dire mesurée, correcte, maîtresse d'elle-même, libre et vive cependant, mais incapable de toute exubérance et de tout écart. »

Très romantique, malgré son horreur pour la littérature à laquelle on a donné ce nom, il aimait ces comparaisons plus qu'homériques où l'on fait entrer tout un tableau de la nature sans ménager les détails. Il terminait une leçon en Sorbonne sur « le génie » par la page suivante : « J'ai vu sous le ciel un grand et majestueux spectacle et je me suis demandé en le contemplant s'il y avait rien de plus digne de mon admiration, de mon attendrissement même. C'était du haut d'un phare avancé, dans cette mer célèbre qui fut longtemps le centre du monde. Je voyais et la mer immense et le beau ciel qui la faisait rayonner de ses splendeurs, puis une petite barque agitée comme une coquille par les flots; car le ciel venait de se troubler. Dans cette barque une créature que j'apercevais à peine, humble, faible, délaissée, emportée dans ce frêle esquif sur la vaste étendue des mers, à la merci des tempêtes. Les vents soufflaient avec fracas, la foudre qui grondait sur sa tête menaçaient de l'ensevelir dans le gouffre immense. Et de là, du fond de sa barque, il dominait ces forces de la nature; d'un regard, souvent élevé vers le ciel, il y lisait sa route à travers les abîmes; d'une main il subjuguait les flots soulevés et de l'autre, défiant la rage des vents, il leur tendait sa voile et les forçait à le pousser en frémissant vers le port. Voilà l'image du génie. »

Il aimait les exhortations pressantes, passionnées, impérieuses à la fois et suppliantes. A la fin de sa brochure sur l'*Encyclique* de 1864, on le sent, on le voit en chaire apostrophant à gauche, apostrophant à droite, disant à ses adversaires : « Ennemis de Dieu, vous avez été sans le vouloir les auxiliaires de ses prédicateurs et je rends grâces à vos haines qui auraient proclamé s'il avait besoin de l'être et fait retentir le nom de mon maître, Jésus, Sauveur du Monde. Non, non, pauvres ennemis,

puissances d'un moment, quand vous auriez abattu le trône du Pape, vous n'en auriez fini ni avec le Pape, ni avec l'Église! » — Apostrophant à droite et disant à ses fidèles : « Mais vous, mes amis, fatigués et découragés, qui ouvrez les yeux dans la nuit, ne vous laissez ni prendre par l'abattement ni surprendre par l'illusion. Ne faites pas le mal sous prétexte que Dieu peut en tirer du bien; ne cessez pas de ramer quoique Dieu puisse mener la barque; ne rêvez pas de lendemains glorieux à des journées coupables. L'histoire nous prouve que le lendemain des révolutions ne s'appelle pas le progrès; la maison a beau être assurée, ne mettez pas le feu et ne justifiez pas les incendiaires. L'espérance doit être une vertu virile, non une gageure fataliste, une bravade mystique, une hallucination puérile. »

Pour ce qui est de l'onction, qu'on peut lui reprocher de n'avoir pas connue assez souvent, je citerai, je dois citer ce magnifique éloge de la Sœur de charité, qui est dans le très bon, du reste, *Éloge funèbre* de Mgr Menjaud : « Il est, Messieurs, une créature aimable et sacrée que l'Église seule a la vertu de produire sur la terre. Aucune philosophie ne l'a jamais conçue et nulle puissance humaine ne l'essaya jamais : gracieuse et touchante apparition de la religion aux yeux des peuples, nommée d'un des noms les plus doux à l'oreille de l'homme; et, de fait aimée et populaire, malgré les sourdes préventions et les préjugés haineux; création unique au fond, dans son idée si simple et si grande, mais infiniment variée dans les formes extérieures, la religion aimant à diversifier et à répéter sans fin cette gracieuse image d'elle-même; inépuisable dans son expression comme la charité dans son dévouement; cette créature, vous la connaissez, Messieurs, vous savez son nom que redit avec un naïf amour l'enfant des pauvres : elle a nom « la sœur ». Oui, la religion, entre autres choses admirables qu'elle a créées sur la terre, a créé la sœur. Quelque habit, quelque nom qu'elle porte, qu'elle fasse l'école du village ou qu'elle visite l'indigent des villes, ou qu'elle soigne le malade

dans les hôpitaux, ou s'immole, hostie vivante, victime d'expiation dans l'holocauste de la prière et de la pénitence, c'est la *sœur*, c'est toujours la sœur ; et ce nom si doux, symbole de pureté et d'innocence, de sacrifice et de vertu, d'amour et de désintéressement, sera toujours, quoi qu'on fasse, cher et sacré au cœur des peuples. »

Son éloquence politique, fougueuse, emportée, mais singulièrement surveillée, ce me semble, dans son mouvement rectiligne, me paraît particulièrement bien figurée en ses traits essentiels par ce fragment de la *Lettre à M. Minghetti* :

« Que nous disiez-vous donc quand il s'agissait de mettre la main sur le temporel du Pape? En avons-nous assez entendu de ces déclarations hypocrites! Oh! disait-on, c'est pour dégager le spirituel que nous voulons renverser le temporel! Quand le Pape sera délivré de soins contraires à sa mission, oh! comme alors il sera respecté et obéi! Eh bien, vous en êtes venu à vos fins ; vous êtes maître de Rome elle-même et, malgré les solennelles promesses que vous faisiez avant de passer par la brèche de la Porta Pia, vous avez dépouillé l'Église romaine, comme vous avez dépouillé toute l'Église en Italie. Eh bien, vos respects, où sont-ils? Le souverain spirituel des âmes, comment le traitez-vous? L'Église, la foi catholique, cette religion que vous proclamez vous-même la religion de la majorité des Italiens, qu'en faites-vous? Et voilà comment vous entendez le réveil de l'Italie! Quoi! L'Italie ne pourra être une nation qu'à la condition de n'être plus catholique!...

« Une parole terrible a été prononcée et plus prophétique que ne pensait le roi d'Italie quand il a dit : *Andremo al fondo*. Hélas! oui, je le crains, ils iront jusqu'au fond. Car après cet abîme où la Révolution, dont ils se sont faits les complices, les a entraînés, d'usurpation en usurpation, jusqu'à ce sacrilège envahissement de Rome elle-même, il y en avait un autre : l'abîme appelle l'abîme! Et voici maintenant qu'elle les pousse à la guerre, non pas seulement contre le temporel, mais contre le spirituel et qu'elle leur

crie de nouveau : Marche! marche! Là encore iront-ils jusqu'au fond? S'ils y vont, eh bien! ce ne sera pas encore là le dernier fond : après la guerre à la religion, il y a la guerre à la société. Qu'on ne l'oublie pas : il y a dans les choses une logique qui est la justice de Dieu. Ce qui prendrait bientôt, dans le cœur et dans l'esprit des populations, la place de la foi chrétienne ruinée, de la religion renversée, le pouvez-vous ignorer? Vous comptez sur la Révolution et sur l'irréligion : vous jouez avec le feu. Nous savons ce que la Révolution fait des trônes et ce que l'irréligion fait des peuples. La guerre sociale suit toujours la guerre religieuse; la religion a toujours été le dernier rempart de la société; cette digue renversée, ne vous flattez pas que rien puisse empêcher les questions sociales et l'armée socialiste de faire irruption parmi nous. *Andremo al fondo.* Le Saint-Père vous a averti avec une émotion solennelle, et il a poussé vers vous, Sire, un des cris les plus émus qui soient jamais sortis des entrailles paternelles de la Papauté. Et vous ne l'avez pas entendu! Quel spectacle! Le chef de l'Église inclinant sa tête auguste devant un roi baptisé, catholique, fils de saints et de saintes, le priant, le conjurant, lui montrant les abîmes entr'ouverts. Et ce roi, dans ses étourdissements, jusqu'ici ne voyant rien, n'écoutant rien!... »

J'ai eu l'occasion de citer plus haut le premier panégyrique de Jeanne d'Arc. Il y en eut un autre prononcé le 8 mai 1869 dans la cathédrale d'Orléans, qui n'est pas moins beau et où l'onction est peut-être plus marquée encore : « Je salue de nouveau, avec joie, cette sainte et généreuse fille, son image, sa bannière et tous les souvenirs de gloire et de vertu que son nom rappelle.... Oui, à mesure que j'avance dans ma course, la vie, comme un jour à son déclin, n'est plus illuminée pour moi que par deux ou trois rayons partis des horizons célestes et ces rayons brillent au front de Jeanne d'Arc. Je trouve en elle tout ce qui me touche, jusqu'à ce nom d'Orléans qui est devenu le mien depuis que Dieu m'a fait l'évêque de vos âmes; j'aime la simplicité des champs dans son ori-

gine, la chasteté dans son cœur, sa vaillance dans les combats, son amour de la patrie française, mais surtout la sainteté dans sa vie et dans sa mort.... »

Après avoir raconté le voyage qu'il avait fait à Domrémy, l'évêque continue ainsi : « Jeanne d'Arc eut au cœur un double et grand amour où s'allument tous les autres, l'amour de Dieu et de sa patrie, et par là, Messieurs, toutes les grandes vertus chrétiennes, dans le cœur de cette jeune et simple fille, devenue une guerrière intrépide, furent élevées jusqu'à l'héroïsme. La sainteté ne fleurit pas seulement au désert et dans les cloîtres; elle peut s'épanouir aussi parmi le monde et ses périls, au milieu des camps et de leur tumulte. Jeanne d'Arc est une guerrière et Jeanne d'Arc est une sainte.... Dans l'amour de Dieu se retrouvent et s'élèvent tous les nobles amours. Et parmi les plus nobles il en est un que Dieu a consacré, que Notre-Seigneur a ressenti et qui n'a jamais oublié de battre dans le cœur des saints : c'est l'amour de la Patrie. Ne pensons pas, Messieurs, que ces deux amours se combattent et qu'il y ait à choisir entre les devoirs de chrétien et ceux de Français. Non, non! La religion montre du doigt le ciel; mais elle ne nous fait pas oublier la chère patrie d'ici-bas. La religion n'est que l'harmonie de tous les devoirs et plus le saint comprend ce qu'il doit à Dieu, plus aussi il comprend ce qu'il doit aux hommes....

« Il y a eu, et c'est une des gloires du christianisme, quelques grands guerriers qui ont été de grands saints; mais ce qui ne s'est vu qu'une seule fois, c'est la sainteté brillant de son plus pur éclat parmi la licence de la vie des camps. Ce qu'il faut lire sur ce point, c'est la déposition tout entière de Dunois, alors âgé de cinquante et un ans. « Il ne croit pas, disait-il avec d'Aulon, qu'une femme puisse être plus chaste que Jeanne d'Arc », et il ajoutait que, « quant à lui et à ses compagnons, dès qu'ils se trouvaient dans la société de Jeanne, ils n'avaient plus que des pensées honnêtes. C'était une chose presque divine. » Dunois en garda toute sa vie une impression ineffaçable et j'en ai rencontré il y a quelques jours une

preuve inattendue et frappante. Allez, Messieurs, visiter à Beaugency ce qui reste du château où ce vaillant homme s'était retiré après tant d'agitations et de batailles, où il est mort et d'où son corps fut porté à Cléry; il y repose encore; et votre émotion, Messieurs, égalera la mienne, lorsque, entrant dans son oratoire, vous lirez ces mots, cette prière qu'il avait fait écrire en exergue à la voûte de ce sanctuaire, au-dessus de l'autel : *Cor mundum crea in me, Deus.* Touchant souvenir, au cœur du vieux guerrier, de la vertu qui, aux jours de sa vaillante jeunesse, lui était apparue dans toute sa beauté, sous les traits d'une sainte héroïne.

« Devant une telle vertu, maintenant que les passions d'autrefois sont apaisées et que Jeanne d'Arc n'apparaît plus que dans la sérénité de l'histoire, je ne m'étonne pas que d'éclatants hommages lui viennent chaque jour de l'Angleterre elle-même, et qu'en dépit du protestantisme anglais, un descendant de ceux qu'elle a vaincus se soit écrié hier : « Un tel personnage est un soutien pour notre foi, une splendeur pour l'âme humaine et sa place est dans les temples. »

L'orateur terminait ainsi : « J'ai fini, Messieurs; je vous vois étonnés, émus et cependant je n'ai fait que bégayer naguère sur la gloire de Jeanne d'Arc, aujourd'hui sur l'héroïsme de ses vertus. La parole est impuissante devant cette figure unique, incomparable, à laquelle rien ne ressemble ni dans l'histoire, ni dans la poésie, et dont la beauté surpasse l'idéal même. J'affirme qu'on ne peut s'en approcher et lire, comme je viens de le faire, les pages de cette histoire dans ces deux procès où elle apparaît toute vivante encore et j'oserai dire étincelante, sans avoir la conviction irrésistible qu'on est là devant une sainte héroïque, devant une envoyée de Dieu. On éprouve là une impression étrange : on se sent transporté comme dans une atmosphère inconnue, où mille éclairs, tour à tour d'une douceur et d'une terreur sublime, traversent l'âme, et on s'écrie dans un saisissement religieux : « C'est une sainte; Dieu était là! »

On trouvera des accents, non plus beaux, mais plus pénétrants encore, partis comme d'une région plus profonde du cœur, dans son éloge funèbre de Mgr Menjaud, archevêque de Bourges, prononcé dans la cathédrale de Bourges le 17 décembre 1861.

« *Mortuus est, plenus dierum, in senectute bona.* — .... Le trait dominant de son caractère, qui résume l'homme tout entier et marque de son empreinte toutes les qualités de son esprit, de son âme et de son cœur, et toute l'œuvre de sa vie, c'était la bonté; non pas une bonté timide, faible et inactive, mais une bonté épurée par la foi, retrempée dans la piété, utile à Dieu et aux hommes. Que ce soit donc là tout le filial éloge que je suis heureux de décerner à sa mémoire.... Dès sa jeunesse il se plut à redire la ravissante parole du Maître : « Laissez venir à moi les petits enfants ». Et j'en connais un, dont la course aujourd'hui se précipite vers son terme et pour qui cette parole, sentie et communiquée par le cœur d'un ami de Dieu, fut la grande bénédiction du temps et de l'éternité. Pardonnez-moi, Messieurs, cette émotion. A la vue du cercueil qui ne renferme déjà plus que les cendres refroidies de celui dont on a été si tendrement aimé, on est saisi jusqu'au fond des entrailles par de tels souvenirs. Il était alors dans cette première fleur et ce premier éclat de jeunesse que j'aimais naguère à revoir dans l'évêque blanchi par l'âge et les travaux et dont je retrouvais les derniers rayons et presque toute la grâce encore dans sa douce et charmante vieillesse, *in senectute bona.*

« Il était dans cette première flamme du zèle qui, en ce sublime et doux ministère des catéchismes, s'épanche avec tant d'amour du cœur pieux d'un jeune et fervent lévite de Jésus-Christ dans les cœurs candides et épanouis des enfants. Je le vois, je l'entends encore. C'était aux soirs des plus beaux jours : il nous consacrait à la Sainte Vierge en cette belle chapelle de Saint-Sulpice; il paraissait rayonnant de bonheur. Je vois encore avec quel éclat, avec quel épanouissement il nous parlait.... Ah! ce

sont des souvenirs et des images que les images funèbres dont je suis entouré ne suffisent pas à me voiler.... Aussi tous, enfants heureux, nous l'aimions, nous le bénissions : il était si véritablement bon et aimable! Et lui, aussi, je le sais, il m'a aimé et par une clairvoyance de son affection, me devinant avant moi-même, conjecturant ma vocation et mon avenir, c'est lui qui, le premier, murmura aux oreilles de mon cœur les premiers mots du sacerdoce.... »

Revenant au fond de son sujet et c'est-à-dire à la bonté active et féconde, le panégyriste poursuivait : « Être bon, Messieurs, être doux, être simple, être affectueux, avoir vaincu la haine par l'amour, l'orgueil par la candeur, l'égoïsme par la flamme des affections généreuses, oui, Messieurs, cela est plus glorieux que la gloire; et les hommes, tôt ou tard, le reconnaissent et le proclament. Ce fut là toute la vie de Mgr Alexis Menjaud, de si douce et de si bienveillante mémoire. »

Et s'avisant de ce que j'appellerai, si on me le permet, la couronne terrestre de la bonté, son honneur, sa récompense amère et précieuse et le signe vénérable où on la reconnaît et où l'on reconnaît qu'elle fut profonde, il s'écriait : « Il a eu aussi cet honneur de faire des ingrats, je dis cet honneur; car c'en est un. Ne fait pas des ingrats qui veut. Il faut être bon, il faut être généreux; il faut avoir beaucoup aimé, beaucoup donné, semé beaucoup de bienfaits pour créer l'ingratitude, cette bassesse du cœur qui se retourne contre le bienfaiteur et se sert de ses dons mêmes pour le faire souffrir du bien qu'il a fait. Mais s'il a eu dans sa vie des amertumes, il est une douceur au moins qu'il a savourée : la noble, la pure, la sainte douceur de l'amitié et du dévouement.... L'Esprit-Saint lui-même n'a pas craint en louant l'amitié d'aller jusqu'à dire qu'elle est un divin trésor pour le cœur de l'homme et que, sur cette triste terre, Dieu en a fait pour les nobles âmes un remède de vie et d'immortalité, *medicamentum vitæ et æternitatis*. »

Telle est l'éloquence de Mgr Dupanloup; c'est une éloquence cordiale. Il a peu (un peu cependant) cherché à plaire; il a relativement peu cherché à convaincre et à persuader; il a continuellement cherché à émouvoir parce que lui-même était continuellement ému. Ce qu'il recommandait à ses prêtres de faire, il le faisait, il allait au-devant des âmes, cherchait ce qui était en elles et ne songeait guère qu'à le sentir plus fortement qu'elles ne le sentaient. L'éloquence était pour lui une communion; il s'agissait de faire battre les cœurs à l'unisson du sien. Il y avait dans son éloquence la palpitation et la vibration de ses artères. C'était la chair de son cœur qui se faisait verbe. Il a touché, il a attendri, il a fait pleurer. C'était le fond de son dessein ou plutôt c'était le besoin de son âme. Il s'est fait aimer, il s'est fait haïr. Au fond, c'est précisément l'éloquence véritable, ou plutôt (car il y a tant de genres d'éloquence!), de toutes les éloquences ce n'est pas la plus négligeable et c'est celle qui, quoique sujette à souffrir des atteintes du temps, est l'arme essentielle et l'essentiel instrument, au cours de sa vie, du pasteur d'âmes, du protecteur d'âmes, du nourricier des âmes et du défenseur des âmes. »

On a pu juger aussi, par tant de citations que j'ai faites, de Mgr Dupanloup écrivain. Ce n'est pas un grand écrivain. Sa langue d'abord n'est pas sûre, elle présente plus d'impropriétés, de tours douteux et d'incorrections qu'il n'est permis. Les *de suite* pour *tout de suite*, les *sous ce douloureux rapport*, les « je ne nie pas qu'il n'y ait une bienfaisante influence à l'aide de laquelle on *ne* puisse se corriger.... », les obscurités et les embarras de constructions sont extrêmement fréquents chez lui. Il y a pire, il est toujours diffus; il multiplie les épithètes synonymes, les substantifs synonymes et, chose décidément douloureuse, les paragraphes synonymes. Mais il faut reconnaître que s'il émousse par là, s'il étouffe sous les végétations parasites, s'il noie (et voilà que je l'imite) les traits simples et forts qu'il rencontre, encore

est-il qu'il les a rencontrés et que ces rencontres sont fréquentes. Il écrivait trop vite, absolument comme il parlait et il parlait avec une facilité dangereuse et avec surabondance. Mais il était capable d'écrire presque excellemment et ce qui le montre c'est son style quand il se surveille : son discours de réception à l'Académie est une très belle page et non seulement très noble, mais très pure, sans que l'on puisse ajouter tout à fait qu'elle soit sobre. Il avait de réelles qualités qu'il gâtait souvent par trop de confiance en elles et par lesquelles il se laissait emporter jusqu'à donner quelque regret qu'il les eût.

C'était un très grand cœur et le plus noble esprit du monde, et il était de ceux, assez rares, qui ont dans leur esprit toutes les vertus de leur âme. Il voyait toutes les questions sous l'angle de la probité, de la générosité, de la libéralité, de la charité. L'atmosphère de son esprit était large, pure, saine et salubre comme celle de ses montagnes de Savoie. En toute question il allait d'instinct, de premier mouvement, à la solution qui était la plus conciliante, la plus libérale, la plus pacifique, et quand il a dit : « Je suis un homme de paix », il a dit très vrai, encore qu'il fût possible de lui répondre que ses démarches vers la paix et pour la paix ne laissaient pas d'être belliqueuses et qu'il était le plus batailleur des pacifiques.

Foncièrement indépendant, il a été souvent gêné par la discipline à laquelle, cependant, il était dévoué une fois pour toutes jusqu'à lui faire les derniers sacrifices. « Tempérament d'hérétique », ont dit de lui ses ennemis. Il ne faut pas nier qu'ils eussent raison au fond. Mgr Dupanloup avait un tempérament d'hérétique et une volonté assez énergique et une maîtrise de soi assez forte pour ne jamais permettre à son tempérament de le dominer.

— Encore est-il qu'il l'avait.

— Et je ne lui reproche aucunement de l'avoir eu.

L'hérétique, selon la définition de Bossuet, étant celui qui a des opinions particulières et c'est-à-dire des opinions personnelles, on peut être un très bon prêtre sans avoir des penchants à l'hérésie; mais on n'est pas un grand évêque si l'on n'a pas eu, au moins parfois, quelques tentations d'hérésie, c'est-à-dire si l'on ne s'est pas fait des opinions par soi-même sur les grandes questions, avec le ferme propos, du reste, si elles sont condamnées par l'autorité légitime, de ne point s'obstiner à les défendre encore. Le mot est bien juste de ce bénédictin du XVIIIe siècle qui était soupçonné d'hétérodoxie et qui répondait : « Il serait étonnant que je me fusse levé à quatre heures du matin pendant trente ans pour penser exactement comme tout le monde ». Mgr d'Orléans s'était levé à quatre heures du matin pendant cinquante ans et il avait des opinions particulières, et il les défendait courageusement jusqu'à la dernière extrémité *exclusivement*, et c'est dans cette mesure qu'il avait le tempérament hérétique. Je le souhaite à tous les évêques.

Il avait des vues très grandes et, selon moi, très justes, sur la vie constitutionnelle, sur la vie intellectuelle et sur la vie morale de l'Église catholique. Il la considérait comme une monarchie parlementaire où le monarque assisté de Dieu a une très grande autorité et le dernier mot, doit être considéré comme ne se trompant pas et doit être fidèlement obéi; mais où les chefs de la nation ont la parole, doivent l'avoir, doivent être consultés, doivent même parler spontanément et parler très haut sous le contrôle de l'autorité supérieure et ont leur part, eux aussi, de l'assistance divine.

Il la considérait aussi comme une monarchie fédérative où chaque province, dans l'espèce chaque nation, pour avoir toute sa force, ce qu'elle ne peut avoir qu'en obéissant à son génie propre, doit avoir, non son autonomie mais une grande liberté d'opinions de détail et de pratiques, et nul peut-être n'a mieux compris, ni plus désiré qu'on pratiquât le : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus caritas* de saint Augustin, en enten-

dant par *dubiis* les choses où, en bon sens, il n'y a aucun péril à douter ou à avoir des opinions divergentes.

Cette conception de l'Église est celle des plus grands esprits de l'Église ancienne et celle, je crois, qui donnerait à l'Église actuelle toute la force de propagande et de propagation, toute la vie à la fois une et multiple, et c'est-à-dire toute la vie, dont était douée précisément l'Église ancienne et conquérante.

Et c'est dans ce sens qu'il disait : « L'Église, telle est la profondeur et la fécondité de ses dogmes et la souplesse de sa constitution, qu'elle ne sera jamais dépassée par aucun progrès de la société humaine et qu'elle peut vivre sous tous les régimes politiques. Sans rien altérer de son symbole, elle tire de son trésor, comme dit Notre-Seigneur, de siècle en siècle et selon les besoins du temps, des choses anciennes et nouvelles et vous la trouverez toujours prête à s'adapter à toutes les grandes transformations sociales et à suivre l'humanité dans toutes les phases de son existence. »

Défenseur de la société moderne et des grands principes véritables de 1789 vis-à-vis de l'Église, défenseur de l'Église, de sa participation légitime à la vie officielle de la nation, vis-à-vis de la moderne société politique, et par conséquent traité de « libéral » dans le sens le plus détesté du mot par les catholiques intransigeants et de clérical réactionnaire par les héritiers des Jacobins, il n'a pas eu à tendre l'autre joue pour recevoir des coups des deux côtés et, à travers des mouvements d'impatience et même de colère, il sentit fort bien que c'était son honneur, sa gloire et sa consolation, et cela restera son titre au respect et à la haute estime de la postérité.

Grand moraliste, grand pédagogue, brillant orateur, admirable polémiste, philosophe peu profond, mais clair et persuasif, impeccable honnête homme, désintéressé dans ses idées comme dans sa vie, il reste un de ces hommes qui ont honoré hautement leur état, leur Église, toutes les idées qu'ils ont soutenues et leur pays.

On le voit surtout luttant, bataillant, obstiné, merveil-

leux de courage dans l'attaque et dans la résistance, et il faut le voir aussi, comme j'y ai tâché, dans le bon labeur, encore, mais paisible, du manieur d'âmes, du directeur ému, du bienfaiteur moral et du consolateur. A ce général qui, l'entendant parler, s'écriait : « Quel soldat! » j'aurais voulu qu'un voisin ou qu'une voisine dît tout de suite : « Et aussi, si vous saviez, quel père! »

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE. SAINT-NICOLAS DU CHARDONNET

La naissance irrégulière. — En Savoie. — A Paris. — Première communion. — Saint-Nicolas du Chardonnet. — Les catéchismes de la Madeleine. — Dupanloup directeur du petit séminaire. — Les souvenirs de Renan. Page 1

CHAPITRE II

LA MORT DE TALLEYRAND. LA SORBONNE

La mort de Talleyrand. — Dupanloup professeur à la Sorbonne. — La liberté d'enseignement. — Dupanloup quitte le petit séminaire. — La mort de sa mère. — Dupanloup évêque d'Orléans.. . . . . . Page 21

CHAPITRE III

L'ÉVÊCHÉ D'ORLÉANS

Mgr Dupanloup évêque. — Querelle avec Louis Veuillot. — Réception à l'Académie française. — L'action épiscopale dans le diocèse d'Orléans. — Les fêtes de Jeanne d'Arc . . . . . Page 41

CHAPITRE IV

AU CHATEAU DE LA COMBE. LES POLÉMIQUES

Le château de la Combe en Dauphiné. — Menthon. — L'unité italienne. — Polémiques. — Littré et Taine. — Le Syllabus. — Les cours de jeunes filles . . . Page 69

TABLE DES CHAPITRES

CHAPITRE V

LE CONCILE ET L'INFAILLIBILITÉ PONTIFICALE

Le Concile du Vatican. — Opinion de Mgr Dupanloup. — L'opportunité de la déclaration de l'infaillibilité. — Péripéties du Concile. — Appel de la minorité à Napoléon III. — Rôle de Mgr Dupanloup. . . . . . Page 89

CHAPITRE VI

L'ASSEMBLÉE NATIONALE

La guerre. — Mgr Dupanloup à l'Assemblée nationale. La fusion. — Littré à l'Académie. — Mgr Dupanloup et le comte de Chambord. — Le Sénat. — Le cardinalat. — Les derniers jours . . . . . Page 103

CHAPITRE VII

LE LIBÉRALISME DE MGR DUPANLOUP

Idées générales de Mgr Dupanloup. — La liberté des âmes. — Opinions politiques. — Mgr Dupanloup libéral. — Comment il expose son libéralisme. — Le libéralisme et le Syllabus. — Pie IX et Léon XIII. . . . . . Page 139

CHAPITRE VIII

LA PÉDAGOGIE DE MGR DUPANLOUP. L'INSTRUCTION DES FEMMES

Idées pédagogiques de Mgr Dupanloup. — Mgr Dupanloup et J.-J. Rousseau. — La religion et l'enfant. — L'éducation nationale. — L'éducation des femmes. — Mgr Dupanloup précurseur du féminisme. . . . Page 171

CHAPITRE IX

LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE. L'AMOUR CONJUGAL

Mgr Dupanloup moraliste. — Correspondance avec Gabriel Monod. — Stoïcisme de l'évêque d'Orléans. — Ses principes. — Ses conseils sur la vie conjugale. — Traité relatif à l'adultère blanc. . . . . . Page 189

CHAPITRE X

L'ORATEUR, L'ÉCRIVAIN

Éloquence cordiale et émouvante de Mgr Dupanloup. — Défauts de l'écrivain. — Jugement sur Mgr Dupanloup, grand cœur, noble esprit. — Ses idées sur la vie de l'Église . . . . . Page 235

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE HACHETTE

COLLECTION DES GRANDS AUTEURS FRANÇAIS :

BALZAC, un vol. in-16, broché . . . . . 5 fr. »

ANDRÉ CHÉNIER, un vol. in-16, broché . . . . . 5 fr. »

FLAUBERT, un vol. in-16, broché . . . . . 5 fr. »

COLLECTION DES MUSES :

L'ART DE LIRE, un vol. petit in-16, broché . . . . 6 fr. »

COLLECTION DES INITIATIONS :

INITIATION PHILOSOPHIQUE, un vol. in-16, broché . . . . . 6 fr. »

INITIATION LITTÉRAIRE, un vol. in-16, broché . . 6 fr. »

EN LISANT CORNEILLE, un vol. in-16, broché. . 7 fr. 50

EN LISANT MOLIÈRE, un vol. in-16, broché . . . . 7 fr. 50

EN LISANT LES BEAUX VIEUX LIVRES, un vol. in-16, broché. . . . . 7 fr. »

PAUL BRODARD
IMPRIMEUR
COULOMMIERS